This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

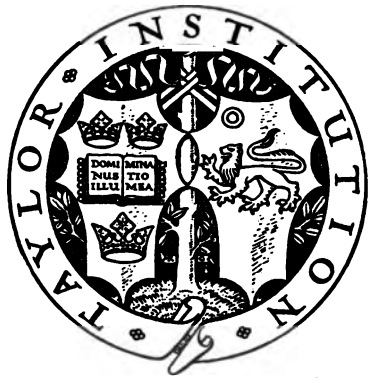
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

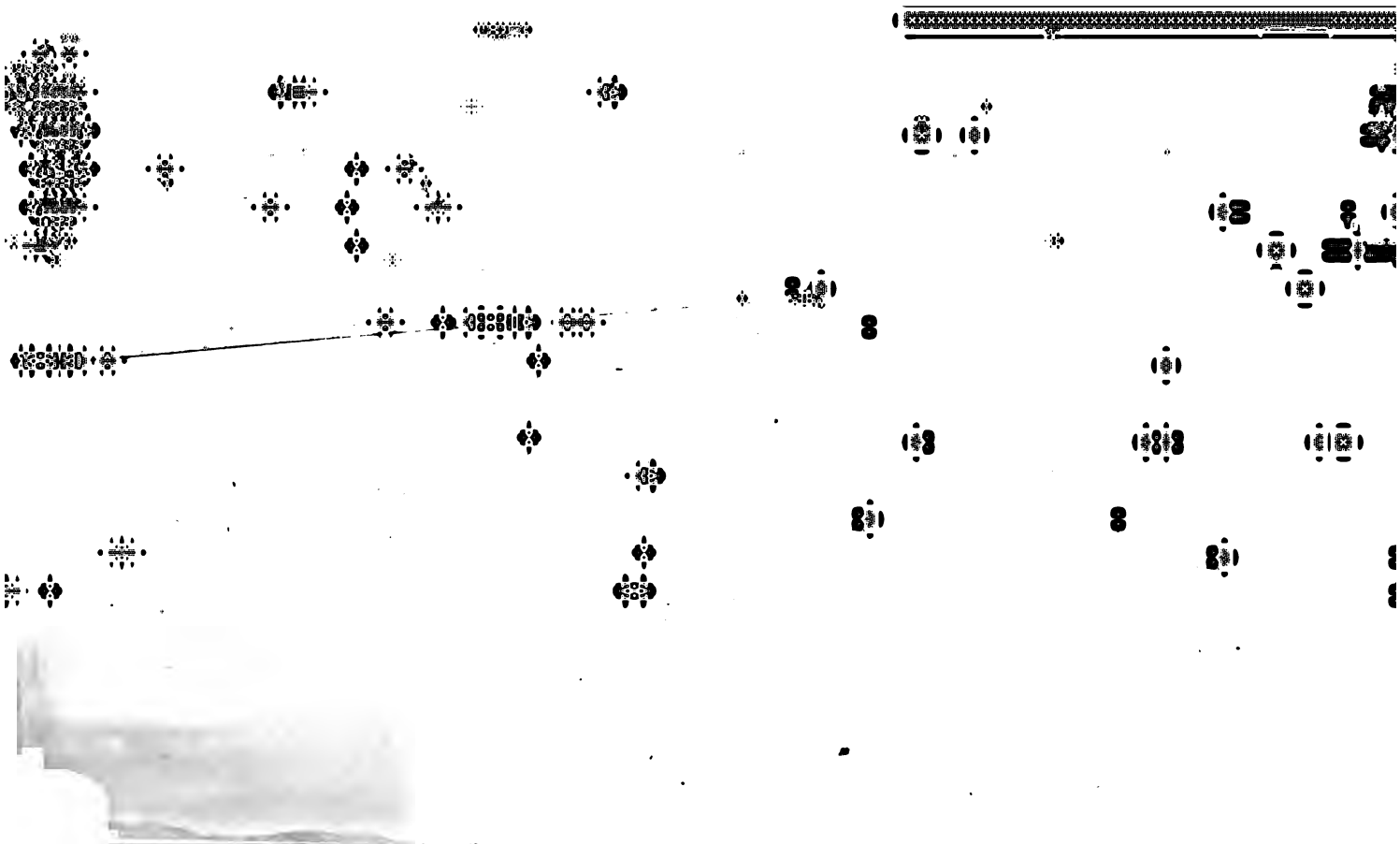
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 384

ZAHAROFF
FUND


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



MÉMOIRES
DE MONSIEUR LE DUC
DE S. SIMON,
OU
L'OBSERVATEUR
VÉRIDIQUE
Sur le Règne de LOUIS XIV, *& ſur les premières époques des Règnes ſuivans.*

TOME SECOND.

A LONDRES,
Et ſe trouve, A PARIS, chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins.
Et A MARSEILLE, chez JEAN MOSSY, Pere & Fils, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXXVIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 7 MAY 1971
OF OXFORD
LIBRARY

MÉMOIRES
DE MONSIEUR LE DUC DE S. SIMON,
Sur le Règne de Louis XIV, & ſur les premières Époques des Règnes ſuivans.

MONSIEUR LE DUC DE BERRY.

Caractere de M. le Duc de Berry.

Monsieur le Duc de Berry étoit de la hauteur ordinaire de la plupart des hommes ; gras, d'un beau blond, un viſage frais, aſſez bien, & qui marquoit une ſanté brillante. Il étoit fait pour la

ſociété & pour les plaiſirs qu'il aimoit tous ; le meilleur homme, le plus doux, le plus compatiſſant, le plus acceſſible, ſans gloire & ſans vanité, mais non ſans dignité & ſans ſe ſentir. Il avoit un eſprit médiocre, ſans aucune vue, & ſans imagination, mais un très-bon ſens, droit & capable d'écouter, d'entendre & de prendre toujours le bon parti entre pluſieurs ſpécieux. Il aimoit la vérité, la juſtice, la raiſon ; tout ce qui étoit contraire à la religion le peinoit tout-à-fait, ſans avoir une piété marquée ; il n'étoit pas ſans fermeté, & haïſſoit la contrainte. C'eſt ce qui fit craindre qu'il ne fût pas auſſi ſouple qu'on le déſiroit d'un troiſième fils de France, qui ne pouvoit entendre, dans ſa jeuneſſe, qu'il y eût aucune différence entre ſon aîné & lui, & dont les querelles d'enfans avoient ſouvent fait peur.

C'étoit le plus beau, le plus accueillant des trois freres, par conſéquent le plus aimé & le plus careſſé du monde ;

& comme ſon naturel étoit ouvert, libre, gai, on ne parloit, dans ſa jeuneſſe, que de ſes reparties à Madame & à Madame de la Rochefoucault, qui l'attaquoient tous les jours.

Il ſe moquoit des Précepteurs & des Maîtres, ſouvent des punitions; il ne ſut jamais que lire & écrire, & n'apprit jamais rien depuis qu'il fut délivré de la néceſſité d'apprendre. Ces choſes avoient engagé à appeſantir ſon éducation; mais cela lui émouſſa l'eſprit, abattit le courage & le rendit d'une timidité ſi outrée, qu'il n'eut point d'aptitude à la plupart des choſes, même juſqu'aux bienſéances de ſon état, juſqu'à ne ſavoir que dire aux gens avec qui il n'étoit pas accoutumé; & à n'oſer ni répondre, ni faire une honnêteté, dans la crainte de mal dire, enfin juſqu'à s'intimider lui-même. Madame de Saint-Simon, pour qui il avoit une ouverture entiere, ne pouvoit le raſſurer là-deſſus; & il eſt vrai que cette exceſſive défiance lui

nuiſoit infiniment. Il s'en prenoit à ſon éducation, dont il diſoit fort bien la raiſon, mais elle ne lui avoit point laiſſé de tendreſſe pour ceux qui y avoient eu part.

Il étoit le fils favori de Monſeigneur, par goût, par le naturel du ſien, pour la liberté & le plaiſir, par la préférence du monde; & par cette cabale intéreſſée & appliquée à éloigner & à écraſer Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

Comme Monſeigneur le Duc de Bourgogne, depuis leur première jeuneſſe, n'avoit jamais fait ſentir ſon aîneſſe, & avoit toujours vécu avec Monſieur le Duc de Berry dans la plus intime amitié & familiarité, & avoit eu pour lui toutes les prévenances de toute eſpèce; auſſi Monſieur le Duc de Berry, qui étoit tout bon & tout rond, ne ſe prevalut-il jamais, à ſon égard, de la prédilection. Mais la Ducheſſe de Bourgogne ne l'aimoit pas moins, & n'étoit pas moins occupée de lui faire tous les petits plaiſirs qu'elle

pouvoit, & autant que s'il avoit été ſon propre frere ; & le retour de ſa part étoit la tendreſſe même, & le reſpect le plus ſincère & le plus marqué pour l'un & pour l'autre.

Il fut pénétré à la mort de l'un, & à celle de l'autre, ſur-tout de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, lors Dauphin, & de la douleur la plus vraie ; car jamais homme n'a ſu moins feindre que celui-là : pour le Roi, il le craignoit à un tel point qu'il n'oſoit preſque en approcher : il etoit ſi interdit dès que le Roi le regardoit d'un œil ſérieux, ou lui parloit d'autre choſe que de jeu ou de chaſſe, tellement qu'à peine l'entendoit-il ; & que les penſées lui tariſſoient. On peut juger qu'une telle frayeur ne va guère de compagnie avec une grande amitié.

Il avoit commencé avec Madame la Ducheſſe de Berry, comme font preſque tous ceux qu'on marie jeunes & tous neufs. Il en étoit devenu extrêmement amoureux ; ce qui joint à ſa douceur &

à ſa complaiſance naturelle, fit auſſi l'effet de lui donner trop de liberté. Il ne fut pas long-temps ſans s'en appercevoir, mais l'amour fut plus fort que lui.

Il trouva une femme haute, altière, emportée, incapable de retour, qui le mépriſa, & qui le lui laiſſa ſentir, parce qu'elle avoit infiniment plus d'eſprit que lui.

MADAME LA DUCHESSE DE BERRY.

CEtte Princeſſe étoit grande, belle, & bien faite, avec toutefois aſſez peu de grâce, & quelque choſe dans les yeux qui faiſoit craindre ce qu'elle étoit. Elle n'avoit pas moins que Pere & Mere, le don de la parole, d'une facilité qui couloit de ſource, comme en eux, pour dire tout ce qu'elle vouloit, & comme elle vouloit, avec une netteté, une juſteſſe, un choix de termes, & une ſingularité de tours qui ſurprenoient toujours.

Timide d'un côté en bagatelles, hardie d'un autre juſqu'à effrayer ; haute à l'excès ; le contraire auſſi juſqu'à l'oubli de ſon rang, elle donna tout à craindre de ſes écarts, & elle ne juſtifia que trop les alarmes.

Je n'ai pas accoutumé de charger les tableaux que je ſuis obligé de préſenter pour l'intelligence des choſes ; & on s'appercevra aiſément combien je ſuis réſervé ſur les Dames, & ſur toute galanterie, qui n'a pas une relation indiſpenſable à ce qui doit s'appeller important. Je le ſerai ici plus que ſur qui que ce ſoit par amour propre, quand ce ne ſeroit pas par reſpect du ſexe & de la dignité de la perſonne. La part ſi conſidérable que j'ai eu au mariage de Madame la Ducheſſe de Berry, & la place que Madame de Saint-Simon, quoique bien malgré elle & malgré moi, a occupée & conſervée auprès d'elle juſqu'à la mort de cette Princeſſe, ſont pour moi de fortes raiſons de ſilence.

Madame la Ducheſſe de Berry ſe trouvoit importunée des deuils. Les Marchands d'étoffes ſaiſirent un de ces momens d'impatience, & la prierent d'obtenir de Monſieur le Duc d'Orléans, de les abréger; ce qu'elle fit avec ſa facilité ordinaire, de façon que l'on porta le deuil de tout ce qui n'étoit point parent, & qu'on ne le porta preſque plus des plus proches, avec la dernière indécence; mais comme le mauvais dure toujours plus que le bon, ce retranchement de deuil eſt l'unique réglement de la rigueur qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Cela arriva à l'occaſion de la Reine mere de Suéde.

Elle fut auſſi, avec toute ſa gloire, la premiere fille de France, qui permît aux Dames d'honneur des Princeſſes du Sang, d'entrer dans ſa loge, & de s'y mettre derriere leurs Princeſſes : il eſt vrai que ce fut dans ſa petite loge à l'opéra; mais ce fut un pied qui, ſur ce léger fondement, a ſu ſe ſoutenir.

Madame la Ducheſſe de Berry hazarda

une choſe juſqu'alors ſans exemple, & qui fut ſi mal reçue qu'elle n'oſat plus la réitérer. Elle fut à l'opéra dans l'amphitéâtre, dont on ôta pluſieurs bancs: s'y plaça ſur une eſtrade dans un fauteuil, au milieu de ſa Maiſon & de trente Dames, dont les places étoient ſéparées du reſte de l'amphitâétre par une barriere : ce qui parut de plus étonnant, c'eſt qu'elle y parut autoriſée par la préſence de M. le Duc & de Mme. la Ducheſſe d'Orléans, qui étoient en public dans la grande loge du Palais-Royal. Le Roi étant à Paris, l'entrepriſe parut encore plus hardie.

Elle en fit un autre qui ne le fut pas moins, mais qui fit tant de bruit, ainſi que la précédente, qu'elle n'oſa y retourner. Elle s'aviſa de donner publiquement une audience de cérémonie à un Ambaſſadeur de Véniſe, dans un fauteuil élevé ſur une eſtrade de trois marches. La ſurpriſe des Dames aſſiſes & debout, venues à cette audience, fut extrême

& telle que plusieurs vouloient s'en retourner, & qu'on eût peine à les retenir. L'Ambassadeur étonné s'arrêta à cette vue étrange, & demeura quelques momens incertain, & il approcha néanmoins comme prenant son audience, pour éviter l'éclat; mais après sa derniere révérence, & quelques momens de silence, il tourna le dos, & s'en alla sans avoir fait de compliment. Au sortir du Luxembourg, il fit grand bruit; & le jour même, tous les Ambassadeurs protestèrent contre cette entrepriſe, & protestèrent encore qu'aucun Ambassadeur ne se présenteroit plus, chez Madame la Ducheſſe de Berry, qu'ils ne fussent prévenus avec certitude que cette entrepriſe ne se réitéreroit plus. Ils s'abstinrent tous de la voir, & ils ne s'appaisèrent qu'avec peine, & au bout d'assez long-temps, sur les assurances les plus fortes qu'on pût leur donner, que pareille choſe n'arriveroit jamais. On remarqua, en passant, que jamais aucun Prince de France n'a donné d'audience

en cérémonie ſur une eſtrade, pas même ſur un ſimple tapis de pied.

MADAME HENRIETTE-ANNE, PRINCESSE D'ANGLETERRE, PREMIERE FEMME DE MONSIEUR.

LE Chevalier de Lorraine, dans le fort de ſa jeuneſſe & de ſes agrémens, étant né en 1643, poſſédoit Monſieur avec empire, & le faiſoit ſentir à Madame comme à toute la Maiſon; Madame qui n'avoit qu'un an moins que lui, & qui étoit charmante, ne pouvoit, à plus d'un titre, ſouffrir cette domination. Elle étoit au comble des faveurs & des conſidérations auprès du Roi, & elle obtint enfin l'exil du Chevalier de Lorraine.

A cette nouvelle, Monſieur s'évanouit, puis fondit en larmes, & alla ſe jeter aux pieds du Roi pour faire révoquer un ordre qui le mettoit au dernier

déſeſpoir. Il ne put réuſſir ; il entra en fureur & s'en alla à Villers-Cotterets. Après avoir jetté feu & flâme contre le Roi & contre Madame, qui proteſtoit toujours qu'elle n'y avoit point de part, il ne peut ſoutenir long-temps le perſonnage de mécontent pour pareille choſe. Le Roi ſe prêta à le contenter d'ailleurs; il eut de l'argent, des complimens, des amitiés, & revint le cœur fort gros, & peu à peu vécut avec le Roi & Madame. Cette Princeſſe mourut le 10 Juin 1670.

CARACTÈRE DE MADAME CHARLOTTE-ELISABETH DE BAVIERE, SECONDE FEMME DE MONSIEUR.

MAdame étoit une Princeſſe de l'ancien tems, attachée à l'honneur, à la vertu, au rang, à la grandeur, inéxorable ſur les bienſéances. Elle ne manquoit pas d'eſprit ; & ce qu'elle

voyoit, elle le voyoit très-bien. Bonne & fidèle amie, sûre, vraie, droite, aisée à prévenir & à choquer; fort difficile à ramener, quelquefois brusque & dangereuse à faire des sorties publiques, fort allemande dans toutes ses mœurs, & franche, ignorant toute commodité & toute délicatesse pour soi & pour les autres; sobre, sauvage & ayant ses fantaisies. Elle aimoit les chiens les chevaux passionnément, la chasse, & les spectacles; elle n'étoit guère qu'en grand habit ou en perruque d'homme, & en habit de cheval; & avoit plus de soixante ans, que saine ou malade, (elle ne l'étoit guère), elle n'avoit pas connu une robe de chambre. Elle aimoit éperdument Monsieur son fils, on peut dire à l'excès, le Duc de Lorraine & ses enfans; parce que cela avoit trait à l'Allemagne, & singulièrement ses parens & sa nation qu'elle n'avoit jamais vue. Elle passoit sa vie à leur écrire. Elle s'étoit à la fin apprivoisée, non avec

la naiſſance de ſa belle-fille, mais avec ſa perſonne qu'elle traitoit fort bien dès avant le renvoi de Madame d'Argenton. Elle plaignoit ; elle aimoit preſque Madame la Ducheſſe d'Orléans.

PORTRAIT HISTORIQUE DE MONSIEUR LE DUC D'ORLÉANS, RÉGENT.

MOnſieur le Duc d'Orléans étoit de la taille médiocre au plus, fort plein, ſans être gros, l'air & le port aiſés & fort nobles, le viſage large, agréable, fort haut en couleurs, le poil noir, lui fort brun, quoiqu'il eût fort mal danſé, & qu'il eût médiocrement réuſſi à l'Académie ; il avoit dans le viſage, dans le geſte, dans toutes les manieres, une grâce infinie, & ſi naturelle qu'elle ornoit juſqu'à ſes moindres actions, même les plus communes.

Avec beaucoup d'aiſance, quand rien ne le contraignoit, il étoit doux, ac-

cueillant, ouvert, d'un accès facile & charmant, le ſon de ſa voix agréable, un don de la parole qui lui étoit tout particulier en quelque genre que ce pût être, avec une facilité & une netteté qui ſurprenoient toujours.

Son éloquence étoit naturelle juſques dans les diſcours les plus communs & les plus journaliers, dont la juſteſſe étoit égale ſur les ſciences les plus abſtraites qu'il rendoit claires; ſur les affaires de Gouvernement, de politique, de finance, de juſtice, de guerre, de Cour, de converſation ordinaire & de toutes ſortes d'arts & de mécaniques; il ne ſe ſervoit pas moins utilement des hiſtoires & des mémoires; il connoiſſoit fort les maiſons, les perſonnages, de tous les tems; & leurs vies lui étoient préſentes, & les intrigues des anciennes Cours, comme celles de ſon tems.

A l'entendre, on lui auroit cru une vaſte lecture, rien moins. Il parcouroit légèrement; mais ſa mémoire étoit ſi

ſinguliere, qu'il n'oublioit ni choſes, ni noms, ni dates qu'il rendoit avec préciſion; ſa conception étoit ſi forte qu'en parcourant ainſi, c'étoit en lui, comme s'il eût lu fort exactement.

Il excelloit à parler ſur le champ avec juſteſſe, avec vivacité; il étonnoit par ſes bons mots, ſes ſallies, ſes reparties; il m'a ſouvent reproché, & d'autres plus que lui, que je ne le gâtois pas; mais je lui ai auſſi ſouvent donné une louange, qui eſt méritée par bien des gens, & qui n'appartenoit à perſonne ſi juſtement qu'à lui; c'eſt, qu'outre qu'il avoit infiniment d'eſprit & de pluſieurs ſortes, la perſpicacité du ſien ſe trouvoit jointe à une ſi grande juſteſſe, qu'il ne ſe ſeroit jamais trompé en aucune affaire, s'il avoit toujours ſuivi ſa premiere penſée. Il prenoit quelquefois cette louange de moi pour un reproche; & il n'avoit pas toujours tort; mais elle n'en étoit pas moins vraie. Avec cela, nulle préſomption, nulle trace de ſupériorité d'eſprit

d'eſprit, ni connoiſſances, raiſonnant comme d'égal à égal avec tous, & donnant toujours de la ſurpriſe aux plus habiles. Rien de contraignant, ni d'impoſant dans ſa ſociété; & quoiqu'il ſentît bien ce qu'il étoit, & de façon même de ne le pouvoir oublier en ſa préſence, il mettoit tout le monde à l'aiſe, & lui même, comme au niveau des autres. Il gardoit fort ſon rang en tout genre avec les Princes du ſang; & perſonne, n'avoit l'air, le diſcours, ni les manières plus reſpectueuſes que lui, ni plus nobles avec le Roi & les fils de France.

Monſieur avoit hérité en plein de la valeur de ſes peres, & l'avoit tranſmiſe toute entiere à ſon fils. Quoiqu'il n'eût aucun penchant à la médiſance, il étoit dangereux ſur la valeur des autres. Il ne cherchoit jamais à en parler; modeſte & ſilencieux même à cet égard ſur ce qui lui étoit perſonnel, il racontoit toujours les choſes de cette nature où il avoit le plus de part, donnant toutes

les louanges aux autres, & ne parlant jamais de lui ; mais il ſe paſſoit difficilement de pincer ceux qu'il ne trouvoit pas ce qu'il appelloit francs de collier ; & on lui ſentoit un mépris, une repugnance naturelle à l'égard de ceux qu'il avoit lieu de croire tels ; il vouloit reſſembler en tout à Henri IV, juſqu'à l'affecter dans ſes actions, dans ſes reparties, & ſe le perſuader dans ſa taille & la forme de ſon viſage, & de n'être touché d'aucune autre louange, ni flatterie, comme de celle-là, qui lui alloit au cœur.

Comme Henri IV, il étoit naturellement bon, humain, compatiſſant ; & cet homme ſi cruellement accuſé du crime le plus noir & le plus inhumain, je n'en ai pas connu de plus naturellement oppoſé au crime de la deſtruction des autres, ni plus ſingulierement éloigné de faire peine même à perſonne ; juſques-là qu'on peut dire que ſa douceur, ſon humanité, ſa facilité avoient

tourné en défaut, & je ne craindrai pas de dire qu'il en fût ainſi de la ſuprême vertu du pardon des ennemis, dont ſa prodigalité ſans cauſe ni choix, tenoit trop près de l'inſenſibilité, & lui a cauſé bien des inconveniens facheux.

Deux ou trois ans après la mort du Roi, je cauſois à un coin de la longue & grande pièce de l'appartement des Thuilleries, comme le Conſeil alloit commencer dans cette même pièce où il ſe tenoit toujours. Tandis que M. le Duc d'Orléans étoit à l'autre bout, parlant à quelqu'un dans l'embraſure d'une fenêtre, je m'entendis appeller comme de mains en mains; on me dit que M. le Duc d'Orléans me vouloit parler.

Cela arrivoit ſouvent avant de ſe rendre au Conſeil. J'allai donc à cette fenêtre où il étoit demeuré. Je lui trouvai un maintien ſérieux, un air conſterné, un viſage faché, qui me ſurprit beaucoup.

„ Monſieur me dit-il, d'abordée, j'ai

» fort à me plaindre de vous, que j'ai » toute ma vie compté pour le meilleur » de mes amis. —— Moi, Monſieur, » plus étonné encore, qu'y a-t-il donc, » lui dis-je, s'il vous plait ? — Ce qu'il » y a, répondit-il avec une mine encore » plus colère, choſe que vous ne ſau- » riez nier, des vers que vous avez » faits contre moi. —— Moi ! des vers, re- » pliquai-je, & qui diable vous conte » de ces ſotiſes-là ? Depuis près de qua- » rante ans que vous me connoiſſez, eſt- » ce que vous ne ſavez pas que de ma » vie je n'ai pû faire, non pas deux » vers, mais un ſeul ! Oh ! parbleu, » reprit-il, vous ne pourrez nier ceux- » là » ; & tout de ſuite il me chante un pont neuf à ſa louange, dont le refrein étoit : Notre Régent eſt débonnaire, lon là ; il eſt débonnaire, avec un grand éclat de rire. » Comment ! lui dis-je, » vous vous en ſouvenez encore ! & » en riant auſſi ; pour la vengeance que » vous en prenez, ſouvenez vous-en à

» bon eſcient. « Il demeura long-tems à rire & à ne pouvoir s'en empêcher avant de ſe rendre au Conſeil. Je n'ai pas craint d'écrire cette bagatelle, parce qu'elle me ſemble peindre l'homme.

Il aimoit fort la liberté, & autant pour les autres que pour lui-même. Il me vantoit un jour l'Angleterre ſur ce point, où il n'y a pas d'exils, ni des lettres de cachet, & où le Roi ne peut défendre que l'entrée de ſon Palais, ni tenir perſonne en priſon. Sur cela il me conta, en ſe délectant, qu'outre la Ducheſſe de Porſmouth, Charles II avoit eu de petites Maitreſſes; que le Grand-Prieur jeune & aimable en ce tems là, qui s'étoit fait exiler de France pour quelques ſotiſes, étant allé en Angleterre, avoit été bien reçû du Roi; & que pour le remercier, il débaucha une de ſes petites Maitreſſes, dont le Roi étoit ſi paſſionné alors, qu'il lui fit demander grâce, lui offrit de l'argent, & s'engagea de le racommoder en France.

Le Grand-Prieur tint bon : Charles lui fit défendre ſon Palais ; il s'en moquoit, & alloit tous les jours à la Comédie avec ſa conquête, & s'y plaçoit vis-à-le Roi. Enfin Charles II ne ſachant plus que faire pour s'en délivrer, pria tellement le Roi de France de le rapeller, qu'il le fut : mais le Grand-Prieur dit qu'il ſe trouvoit bien en Angleterre, & continua ſon manège. Charles outré en vint juſqu'à faire confidence au Roi de l'état où le mettoit le Grand-Prieur, & obtint un commandement ſi abſolu & ſi prompt qu'il le fit incontinent repaſſer en France. Monſieur le Duc d'Orléans aimait ſa liberté, auſſi n'eut-il jamais l'ambition de régner, ni de gouverner; & le cas forcé arrivé, il s'en ſeroit également trouvé importuné & embarraſſé.

Que vouloit-il donc, me demandera-t-on ? Commander les Armées tant que la guerre auroit duré, & ſe divertir le reſte du tems ſans contrarieté, ni à

lui ni à autrui ; c'étoit en effet à quoi il étoit extrêmement propre. Une valeur naturelle & tranquille qui lui laiſſoit tout voir, tout prévoir, & porter le remède ; une grande étendue d'eſprit pour les échecs d'une campagne, pour les projets, pour ſe munir de tout ce qui convenoit à l'exécution, s'en aider à point-nommé, pour s'établir d'avance des reſſources, & ſavoir en profiter, & uſer ainſi, avec une ſage diligence, de tous les avantages que pouvoit lui préſenter le ſort des Armes.

On peut dire qu'il étoit Capitaine, Ingenieur, Intendant d'Armée ; qu'il connoiſſoit la force des Troupes, le nom & la capacité des Officiers & les plus diſtingués de chaque Corps ; qu'il faut s'en faire adorer, les tenir néanmoins en diſcipline, & éxécuter, en manquant de toutes les choſes les plus difficiles.

C'eſt ce qui a été admiré en Eſpagne,

& pleuré en Italie, quand il prévit tout, & que Marſin lui arrêta les bras ſur tout.

Ses combinaiſons étoient juſtes & ſolides, tant ſur les matières de guerre que ſur celles de l'Etat, il eſt étonnant juſqu'à quel détail il embraſſoit tous les objets ſans confuſion; les avantages & les déſavantages des partis qui ſe préſentoient à prendre; la netteté avec laquelle il les comprenoit & ſavoit les expoſer; enfin la variété infinie & la juſteſſe de toutes ſes connoiſſances, ſans en montrer jamais de vanité, ni ſans en avoir en effet meilleure opinion de ſoi.

Quel homme fut auſſi au deſſus des autres en tout genre connu! & quel homme plus expreſſément formé pour faire le bonheur de la France, lors qu'il eut à la gouverner!

Ajoutons ici quelques réflexions eſſentielles. Ce Prince avoit plus de trente-ſix

ans à la mort du Dauphin, & près de trente-huit à celle de M. le Duc de Berry. Il avoit vécu en particulier, loin de toute idée de pouvoir arriver au timon; courtiſan battu des orages & des tempêtes, il avoit été à portée de connoître tous les perſonnages, & la plupart de ceux qui ne l'étoient pas; il avoit eu l'avantage d'avoir mené une vie privée avec les hommes, & acquis toutes les connoiſſances, qui, ſans cela, ne ſuppléent point d'ailleurs. Voilà le beau, le très-beau ſans-doute, le très-rare.

Ce Prince ſi heureuſement né pour être l'honneur & le chef-d'œuve d'une grande éducation, n'y fut pas heureux. St. Laurent, qui n'étoit chez Monſieur que ſon Introducteur des Ambaſſadeurs, fut le premier à qui il fut confié. C'étoit un homme à choiſir par préférence dans toute l'Europe pour l'éducation des Rois. Il mourut avant que ſon Elève fût formé; & par le plus grand des malheurs, ſa

mort fut telle, & ſi prompte, qu'il n'eut pas le temps de penſer en quelles mains il le laiſſoit, ni d'imaginer qui lui ſuccéderoit.

Hélas! ce fut l'Abbé Dubois, qui s'introduiſit avant dans l'amitié & la confiance d'un Enfant qui ne connoiſſoit perſonne; & l'on n'ignore point l'énorme uſage qu'il en ſut faire. Mais il a été ſi grand perſonnage, depuis la mort du Roi, qu'il eſt bon de développer les événemens ſinguliers de ſa fortune & de ſon élévation.

Monſieur, qui étoit fort glorieux & gâté, encore pour avoir eu un Gouverneur, devenu Duc & Pair de ſa Maiſon, voulut des gens titrés pour Gouverneurs de M. ſon Fils: la choſe n'étoit pas aiſée; cependant il en trouva, & ne conſidéra guère autre choſe.

M. de Navailles fut le premier qui fut accepté. Il étoit Duc à Brevet, & Maréchal de France, plein de vertu,

d'honneur & de valeur ; il avoit figuré autrefois ; mais ce n'étoit pas un homme à élever un Prince. Il y fut peu, & mourut en Février 1684, à ſoixante-cinq ans.

Le Maréchal d'Eſtrades lui ſuccéda, qui en auroit été fort capable ; mais il étoit fort vieux, & il mourut en Février 1684, à ſoixante-dix-neuf ans.

M. Delavieuville, Duc à Brevet, le fut après ; il mourut en Février 1689, un mois après avoir été fait Chevalier de l'Ordre. Il n'avoit rien de ce qu'il falloit pour cet emploi ; mais ce fut une perte pour Monſieur, qui ne trouva plus de gens titrés qui en vouluſſent.

St. Laurent, qui avoit toute ſa confiance, avoit auſſi toute l'autorité effective, & ſuppléoit à ces Meſſieurs, qui n'étoient qu'*ad honores ;* les deux Sous-Gouverneurs étoient la Bertierre, ce brave & honnête Gentilhomme, mais dont le Prince ne s'embarraſſoit guère, quoiqu'il l'eſtimât ; & Fontenay, qui étoit

extrêmement capable, mais qui avoit au moins quatre-vingts ans. Il avoit élevé le Comte de St. Paul, tué au paſſage du Rhin, ſur le point d'être élu Roi de Pologne, dont le fameux Sobieski profita.

Le Maréchal d'Arcy fut le dernier Gouverneur. Il avoit paſſé par des ambaſſades, avec réputation, & ſervi de même. C'étoit un homme de qualité qui ſe ſentoit fort, Chevalier de l'Ordre en 1688. Son Frere aîné l'avoit été en 1661. D'Arcy étoit auſſi Conſeiller d'État & d'Epée. Sa mort, arrivée à Maubeuge en Juin 1694, fut le plus grand malheur qui pût arriver à ſon Elève, ſur qui il avoit pris, non-ſeulement toute autorité, mais toute confiance, & à qui toutes ſes manières & ſa conduite inſpiroient une grande eſtime, qui, en ce genre, ne va pas ſans déférence.

Ce Prince n'ayant plus ſon ſage Mentor, qu'il a toujours regretté, ainſi que le Maréchal d'Estrades, ce qu'il a, toute

ſa vie, marqué à tout ce qui reſte d'eux, il tomba tout-à-fait entre les mains de l'Abbé Dubois.

Les exemples domeſtiques de la Cour de Monſieur, & ce que de jeunes gens ſans réflexion, las du joug, tous neufs, ſans expérience, regardent comme le bel air, dont ils ſont les eſclaves; & ſouvent, juſque malgré eux, effacerent bientôt ce que St. Laurent & le Maréchal d'Arcy lui avoient appris de bon.

Marié par force, & avec toute l'inégalité qu'il ſentit trop tard, il ſe laiſſa aller à écouter des plaiſanteries de gens obſcurs, qui, pour le gouverner, le rouloient à Paris.

Il fit à ſon tour des plaintes, & s'y croyoit autoriſé par le dépit que Monſieur témoignoit de ne pouvoir obtenir pour lui, ni Gouvernement, qui lui avoit été promis, ni commandement d'armée; enfin il ne ſembla plus ſuivre que la facilité de ſon caractère.

L'Abbé Dubois étoit un petit homme,

maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de Fouine, à phyſionomie d'eſprit; qui étoit, en plein, ce que M. le Régent appella lui-même *Roué*. Tous les vices ſembloient combattre, en lui, à qui en demeureroit le maître; ils y faiſoient un bruit & un combat continuel entr'eux: ajoutez-y l'opinion que la probité & l'honnêteté ſont des chimères dont on ſe pare, & qui n'ont de réalité dans perſonne, ſon principe; en conſéquence duquel tous les moyens lui étoient permis. Il excelloit en baſſes intrigues; il en vivoit; il ne pouvoit s'en paſſer, mais toujours avec un but où toutes les démarches tendoient, avec une patience qui n'avoit de terme que le ſuccès ou la démonſtration réitérée de n'y pouvoir arriver, à moins que cheminant ainſi dans les ténèbres, il ne vit jour à mieux, en ouvrant un autre chemin. Il paſſoit ainſi ſa vie dans les ſapes.

Le menſonge le plus hardi lui étoit tourné en nature, avec un air ſimple,

droit ſincère, ſouvent honteux. Il auroit parlé avec grâce & facilité, ſi, dans le deſſein de pénétrer les autres, en parlant, & la crainte de s'avancer plus qu'il ne vouloit, il ne ſe fût accoutumé à un bégaiement factice qui le déparoit, & qui redoubloit, quand il fut arrivé à ſe mêler des choſes importantes, il devint inſupportable, & quelquefois inintelligible.

Sans les contours, & le peu de naturel qui perçoit malgré ſes ſoins, ſa converſation auroit été aimable. Il avoit de l'eſprit, aſſez de lettres; d'hiſtoire & de lecture, beaucoup de monde, fort envie de plaire & de s'inſinuer; mais tout cela étoit gâté par une fauſſeté qui ſortoit, malgré lui, de tous ſes pores, & de ſa gaité même, qui attriſtoit par-là.

On connut après, dès qu'il oſa ne ſe plus contraindre, à quel point il étoit intéreſſé, inconſéquent, ignorant en toute affaire, paſſionné, toujours emporté, & juſqu'à quel point il mépriſa publique-

ment ſon Maître & l'Etat, le monde ſans exception, & les affaires pour les ſacrifier à ſoi, tous & toutes à ſon crédit, à ſa puiſſance, à ſon autorité abſolue, à ſa grandeur, à ſon avarice, à ſes frayeurs & à ſes vengeances. Tel fut le Mentor, à qui Monſieur confia les mœurs de ſon Fils unique, à former, par le conſeil de deux hommes, qui ne les avoient pas meilleures, & qui en avoient bien fait leurs preuves.

Un tel Maître n'eut que trop d'influence ſur un Diſciple tout neuf encore, & en qui les excellens principes de St. Laurent n'avoient pas eû le tems de prendre racine, quelque eſtime & quelque affection quil ait conſervé toute ſa vie pour cet exellent homme.

Dubois chercha à donner au Prince ſon principe favori, que la probité dans les hommes & la vertu dans les femmes, ſont des chimères, ſans réalité, ſi non en quelques ſots, pour le plus grand nombre, qui ſe ſont laiſſé poſer ces

ces entraves, comme celles de la religion, dont elles ſont des dépendances, & qui pour la politique ſont du même uſage, & fort peu d'autres perſonnes, qui, ayant de l'eſprit & de la capacité, ſe ſont laiſſées brider par les préjugés de l'éducation.

Voilà le fond de ſa doctrine; d'où devoient ſuivre la licence, la fauſſeté du menſonge, des artifices, de l'infidélité, de la perfidie, de toutes eſpèces de moyens, tournés en habileté, en capacité, en grandeur, liberté & profondeur d'eſprit, de lumière & de conduite, pourvu qu'on ſut ſe cacher, & marcher à l'abri des ſoupçons & des préjugés communs.

Malheureuſement, tout ſembloit concourir en M. le Duc d'Orléans, à lui ouvrir le cœur & l'eſprit à cet exécrable poiſon; une neuve & première jeuneſſe, beaucoup de force & de ſanté, les élans de la première ſortie du joug & du dépit de ſon mariage & de ſon

oiſiveté, l'ennui qui ſuit la dernière, cet amour ſi fatal en ce premier âge du prétendu *bel air*, qu'on admire aveuglément dans les autres, & qu'on veut imiter & ſurpaſſer, l'entraînement des paſſions, des exemples & des jeunes gens, qui y trouvoient leur vanité & leur commodité, quelques-uns leurs vues à le faire vivre comme eux & avec eux.

Revenu plus aſſidûment à la Cour, à la mort de Monſieur, l'ennui l'y gagna, & le jetta dans les curioſités de la Chymie, dont on ſut faire contre lui, un ſi coupable uſage.

Il étoit né ennuyé & ſi accoutumé à vivre hors de lui-même, qu'il lui étoit inſuportable d'y rentrer, ſans être capable de chercher même à s'occuper. Il ne pouvoit vivre que dans le mouvement, & le torrent des affaires, comme à la tête d'une armée, ou dans les ſoins d'y avoir ce dont il auroit beſoin pour les exécutions de la Cam-

pagne. Le bruit étoit un aliment néceſſaire à ſa grande activité.

Il ſe jetta dans la peinture, après que le grand goût de la Chymie fut paſſé, ou amorti par tout ce qui en étoit ſi cruellement & ſi injuſtement publié. Il peignoit preſque toute l'après-dînée, à Verſailles & à Marly. Il ſe connoiſſoit fort en tableaux, il les aimoit, il en ramaſſoit, & il en fit une collection, qui, en nombre & en perfection, ne le cédoit pas aux tableaux de la Couronne. Il s'amuſa après à faire des compoſitions de pierres & de cachets, à la merci du charbon, qui me chaſſoit ſouvent d'auprès de lui; à des compoſitions de parfums les plus forts qu'il aima toute ſa vie, & dont je le détournois, parce que le Roi les craignoit fort, & qu'il ſentoit preſque toujours. Enfin, jamais homme né avec tant de talens, & de toutes ſortes, tant d'ouverture, & de facilité pour s'en

ſervir, n'eut une vie de particulier ſi livrée à l'ennui.

TRAIT DU DUC D'ORLÉANS EN ESPAGNE.

LORSQUE le Duc d'Orléans commandoit les armées en Eſpagne, un ſoir, après avoir travaillé tout le jour, comme, il ne faiſoit autre choſe, depuis ſon arrivée, cherchant des expédiens pour ſubvenir à l'incurie extrême des préparatifs les plus indiſpenſables, pour faire la guerre; il ſe met à table avec pluſieurs Seigneurs Eſpagnols & Français de ſa ſuite, encore occupé de ſon dépit, qui tomboit ſur Madame des Urſins, qui gouvernoit tout, & qui n'avoit pas ſongé à la moindre des choſes, concernant la Campagne.

Il lui échapa à ce ſujet, contre Madame de Maintenon & Madame des

Urſins, dans la gaieté de la table, un ſarcaſme ſanglant, qui ne fut oublié, ni de l'une, ni de l'autre.

ANECDOTES SUR M. LE DUC D'ORLÉANS.

JE pris un jour la parole, & je dis à M. le Duc d'Orléans, que ſes curioſités ſur l'avenir, qu'il avoit cru l'avoir peu frappé, & être depuis longtems effacées, s'étoient renouvellées & groſſies depuis quelque tems, à tel point, qu'elles donnoient ſur lui à pluſieurs perſonnes des impreſſions défavorables; qu'on les regardoit comme une foibleſſe, qui pouvoit faire un tort extrême à tout ce qu'on avoit penſé de lui de grand & de ſolide; que quelques gens le conſidéroient comme un homme dévoré d'une ſoif ardente de régner, non à la vérité par ambition, mais par les choſes qui lui

avoient été montrées dans les exercices de ſes curioſités, reçues avec terreur des uns, avec dédain des autres; mais tous comme ce qui lui avoit fait monter dans l'eſprit ces ſuperbes penſées, qui ne pouvoient s'accorder avec l'homme ſage, encore moins avec le bon ſujet; que de-là, ſe tiroient les ſources du chagrin de ſon affaire d'Eſpagne, avec les raiſonnemens & les conſéquences les plus ſiniſtres; & bien d'autres choſes encore, que je ne pouvois pas prendre ſur moi de lui dire.

Il m'en preſſa; c'étoit ce que je voulois. Après m'en être défendu aſſez longtems, pour exciter ſa curioſité davantage, & pour le préparer à m'entendre, je lui dis que, puiſqu'il me le commandoit, & puiſqu'il étoit encore en état, qu'il étoit beſoin qu'il ſût tout, ce que perſonne n'oſoit lui dire; qu'il aprît donc qu'il s'étoit débité & avidement reçu par les frippons, & par ceux, qui, trop éloignés, n'avoient au-

cune connoiſſance de lui, qu'il avoit un concert avec la Cour de Vienne, pour épouſer la Reine douairiere d'Eſpagne, dont le grand amas d'argent & de pierreries, lui ſerviroit à lui frayer le chemin au Trône d'Eſpagne, ſans trop fouler les Alliés; que, pour y parvenir, il répudieroit ſa femme; que, par l'autorité de l'Empereur tout puiſſant à Rome, il feroit caſſer ſon mariage, comme étant diſproportionné, & fait par oppreſſion violente, conſéquemment, déclarer ſes enfans bâtards; que n'en pouvant eſpérer de la Reine douairiere d'Eſpagne, il attendroit ſa mort du bénéfice du tems & de l'âge, pour épouſer Madame d'Argenton, à qui les génies avoient promis une Couronne; que pour ne lui rien céler, il étoit doublement heureux d'avoir conſervé Madame la Ducheſſe d'Orléans, à travers les infirmités & les dangers de la groſſeſſe & de la couche, dont elle venoit de ſe tirer, parce qu'outre

ſa conſervation ; le recouvrement de ſa ſanté faiſoit honteuſement taire les ſcélérats, qui n'avoient pas craint de ſémer d'atroces ſoupçons.

A ce terrible récit, M. le Duc d'Orléans fut ſaiſi d'une horreur, qui ne peut ſe décrire, & en même tems, d'une douleur qui ne ſe peut exprimer, d'être déchiré d'une manière ſi âprement & ſi ſingulièrement cruelle ; il ſe récria pluſieurs fois : & moi, qui voulois lui faire avaler ce calice tout de ſuite, ſans être obligé d'y replonger mes lèvres, j'avois toujours étouffé ſa voix dans ſa naiſſance, pour avoir le tems de tout dire de ſuite. Quand j'eus tout dit, je me tus, & M. le Duc d'Orléans auſſi ; il étoit hors de lui-même.

AFFAIRE DE M. LE DUC D'ORLÉANS EN ESPAGNE.

CETTE affaire a été pour ce Prince, la ſource de tout ce qui a depuis accompagné ſa vie d'amertumes & de détreſſes, qui ſe ſont de-là répandues ſur les tems les plus affranchis & les plus libres de ſa vie, & dans leſquels il a été revêtu ſeul du pouvoir ſouverain. La néceſſité des affaires força le Roi d'envoyer M. le Duc d'Orléans relever le Duc de Vendôme, en Italie; & après le malheur de Turin, arrivé de tous points, malgré ſa prévoyance, & tout ce qu'il fit pour faire entendre raiſon à Marſin, & depuis ſa bleſſure pour rentrer avec l'armée en Italie, porta le Roi à l'en conſoler par le commandement des armées en Eſpagne.

Le Roi lui avoit témoigné qu'il déſi-

roit qu'il vécût bien avec Madame des Urſins ; qu'il ne ſe mêlât que des choſes qui concernoient la guerre, & qu'il n'entrât en rien dans toutes les les autres affaires. M. le Duc d'Orléans avoit exactement ſuivi cet ordre ; Madame des Urſins n'avoit cherché qu'à lui plaire ; elle avoit affecté d'écrire de ces ſortes de louanges que l'on compte bien qui reviendront. Je ſavois les ordres du Roi ſur elle ; j'étois ami des deux au dernier point ; je déſirois leur union, qui faiſoit leur bien réciproque, & plus encore celui de M. le Duc d'Orléans, qui y étoit plus attaché ; & j'avois eu ſoin de lui faire paſſer tout ce qui pouvoit y contribuer.

J'ai cimenté ces diſpoſitions pendant le court ſéjour de M. le Duc d'Orléans ici, entre les deux voyages d'Eſpagne ; & je n'avois rien oublié pour lui en faire ſentir toute l'importance pour lui, par l'unité de Madame des Urſins &

de la Reine d'Eſpagne, & de même ici, avec Madame de Maintenon.

Tout alla bien entre eux juſqu'à ſon retour en Eſpagne, que mal content du peu de diſpoſitions faites pour la Campagne, malgré les ſoins qu'il en avoit pris avant ſon retour, & les promeſſes qui lui avoient été faites; & outré de ce que les mêmes manquemens lui avoient fait perdre des occaſions glorieuſes, l'autre Campagne, qu'il prévoyoit lui devoir être auſſi nuiſibles pour celle qu'il alloit commencer; ce qui lui étoit échappé, en plein ſouper, contre Madame des Urſins & Madame de Maintenon, les lui avoit rendues irréconciliables.

L'intelligence ſembla continuer entre lui & Madame des Urſins, nonobſtant les aliénations fréquentes, auxquelles les vivres & les autres fournitures de l'armée donnèrent lieu; mais il ne laiſſa pas de ſentir, à pluſieurs petites choſes, qu'on lui cherchoit noiſe, & qu'il

étoit bon d'y prendre garde de près ; & je l'en avertis fortement ſur ce bruit répandu ici de ſon amour pour la Reine d'Eſpagne, avec des circonſtances ajuſtées, ſur lequel il me raſſura, dont il ne fut aucunement mention en Eſpagne, & qui en effet, n'avoit pas eu le moindre fondement.

Dès la fin de ſa première Campagne dans ce pays-là, & plus encore dans ſon ſéjour après à Madrid, il ſentit les fautes que l'ambition & l'avarice faiſoient commettre à Madame des Urſins. Il n'eut pas de peine à démêler qu'elle étoit extrêmement crainte & haïe. Peut-être la ſimple curioſité le porta-t-il à écouter quelques mécontens principaux. Les Princes, ſur-tout les hommes, veulent être aimés. Tout retentit en Eſpagne, & d'Eſpagne ici, de ſes louanges en toutes façons. Travail, détail, capacité, valeur, courage, eſprit, affabilité, douceur, & je ne ſais point s'il ne prit point les

hommages des devoirs rendus au rang & au pouvoir, pour les hommages des cœurs, ni jusqu'à quel point il en fut flatté & séduit. Après s'être apperçu par des effets, quoiqu'assez peu perceptibles, mais qu'il ne peut méconnoître, de l'imprudence de ce bon mot fatal, il n'en fut que plus curieux, pendant la seconde Campagne, & son séjour après à Madrid, sur les déportemens de la Princesse des Ursins; il n'en fut aussi que d'un accès plus ouvert aux plaintes des mécontens, sans toutefois en faire usage.

Stanhope, Cousin de celui qui, de mon tems, fut Ambassadeur en Espagne, & depuis Secrétaire d'Etat en Angleterre, étoit la seconde personne de l'armée du Comte de Staremberg, opposée à celle que M. le Duc d'Orléans commandoit. Ce Général anglois avoit été fort débauché: il avoit passé du tems à Paris, assez jeune; il y avoit connu l'Abbé Dubois, comme on dit,

entre la poire & le fromage ; & de-là ; M. le Duc d'Orléans, qui avoit fait avec lui, tout un hiver & un été, force parties. Le Prince & le Général, devenus perſonnages en Eſpagne vis-à-vis l'un de l'autre, ſe ſouvinrent du bon tems, ſe le témoignèrent, autant qu'ils le purent, réciproquement, & ſaiſirent également, pour s'écrire par des trompettes, des occaſions de paſſeports, d'échanges de priſonniers & autres choſes ſemblables.

Les mécontens du Gouvernement & de Madame des Urſins, ſe raſſemblèrent autour de lui : il en fit ſi peu de myſtère, que de retour de l'armée à Madrid, il parla pour pluſieurs, en remit quelques-uns en grâce, obtint pour d'autres ce qu'ils déſiroient, & répondit aux plaintes que lui fit Madame des Urſins, en préſence du Roi & de la Reine ; qu'il avoit cru les ſervir, en ſe conduiſant de la ſorte, pour offrir à ces gens-là un milieu entre

Madrid & Barcelone, où ils ſe ſeroient précipités, s'ils n'avoient eu recours à lui, & s'il ne les eût retenus par ſes paroles & ſon ſecours.

Pas un des trois n'eut le mot à répondre ; & ſur ce qu'il offrit de n'en plus écouter, ils le prièrent de continuer à le faire ; ils le preſſèrent de hâter ſon retour en Eſpagne, & ſe ſéparèrent, à ce qu'il parut, fort contens. Il laiſſa, dans le deſſein d'une fort courte abſence, tous ſes équipages, avec un nommé Renaut, qui lui ſervoit de Secrétaire, pour preſſer de ſa part, en ſon abſence, les préparatifs convenus pour la Campagne ſuivante, lui en rendre compte, & des choſes dont il déſiroit d'être inſtruit. Le Comte de Chatillon, premier Gentilhomme de ſa Chambre, pere du Duc de Chatillon, demeura auſſi en Eſpagne, ſous prétexte de s'épargner ſix cens lieues en ſi peu de tems ; en effet, pour courtiſer Madame des Urſins, & tâcher d'avoir une Grandeſſe.

Renaut, que je n'ai jamais vu, étoit, par oui dire, un homme d'eſprit & d'entrepriſe, actif, hardi, intelligent. On verra bientôt que le jugement n'étoit pas de la partie : vers la fin de l'hiver, le Roi demanda à ſon neveu ce que c'étoit que Renaut, pourquoi il ne l'avoit pas ramené, & il ajouta qu'il feroit fort bien de le rappeller, parce que c'étoit un intrigant, qui ſe fourroit indiſcrétement parmi les ennemis de Madame des Urſins, à qui cela faiſoit de la peine. Monſieur le Duc d'Orléans répondit aux queſtions, & dit, qu'il alloit mander à Renaut de revenir, & le lui ordonna en effet. Renaut répondit qu'il s'alloit préparer au retour, & M. le Duc d'Orléans n'y ſongea pas davantage.

Quelque tems après, le Roi lui demanda s'il avoit bien envie de retourner en Eſpagne, il répondit d'une manière, qui, témoignant bien le déſir de ſervir, ne marquoit aucun empreſſement,

ment, & il ne fit nulle attention qu'il pût y avoir rien d'important, caché ſous cette queſtion.

Il me la conta; je blâmai la molleſſe de ſa réponſe; je lui repréſentai combien il importoit que la paix ſeule mît fin à ſes Campagnes; que ceſſant de ſervir pendant la guerre, il ſe trouveroit au niveau des autres Généraux d'armée remerciés, ſans qu'il lui reſtât d'autre conſidération que celle de ſa naiſſance, au lieu qu'en reprenant cette guerre, continuant d'y bien faire, il étoit difficile qu'il ne demeurât pas de quelque choſe à la paix.

D'ailleurs; car on comptoit encore, que Monſeigneur & Monſieur le Duc de Bourgogne ſerviroient, nul autre pays ne lui convenoit comme l'Eſpagne, où, éloigné de concurrence, d'envie & de courriers du cabinet, il étoit en liberté. De ſervir en Flandre ſous M. le Duc de Bourgogne, ce n'étoit pas commander une armée en

Flandre ; c'étoit figurer péniblement dans une Cour, qui auroit les épines, riſquer ſa réputation, ſi la politique l'emportoit ; c'étoit s'expoſer à des contradictions fâcheuſes, dont le poids de l'envie & des mauvais offices retomberoit ſur lui, ſelon que les événemens ſeroient bons ou mauvais, lorſqu'ils auroient paru les ſuites de ſon opinion. En Allemagne, c'étoit un voyage, & non une Campagne, où le Duc d'Harcourt & le Duc d'Hanover, ne cherchoient qu'à ſubtiliſer. Ne ſervir plus ailleurs, après ce qui avoit été remarqué, ce ſeroit, en cas de malheurs & des diſcuſſions, s'expoſer à être ſaiſi comme une reſſource pour aller réparer des fautes, peut-être peu réparables, & peut-être également dangereuſes à réparer pour ſa politique, & ne pas réparer pour l'Etat, & ſa propre réputation, & ſe perdre aiſément, en acceptant, & plus encore en refuſant.

Ces raiſons parurent déterminer M. le Duc d'Orléans, à un déſir plus effectif de retourner en Eſpagne. A peu de jours de-là, le Roi lui demanda comment il croyoit être avec la Princeſſe des Urſins, & par ce qu'il lui répondit, qu'il avoit lieu de ſe perſuader d'être bien avec elle, parce qu'il n'avoit rien fait pour y être mal, le Roi lui dit, qu'elle craignoit pourtant fort ſon retour en Eſpagne; qu'elle demandoit qu'on ne l'y renvoyât pas; qu'elle ſe plaignoit, qu'encore qu'elle eût tout fait pour lui, il s'étoit lié à tous ſes ennemis; que ce Secrétaire Renaut entretenoit avec eux un commerce étroit & ſécret, qui l'avoit obligé à demander ſon rappel, dans la crainte qu'il ne lui fît de la peine par le nom de ſon Maître.

M. le Duc d'Orléans répondit, qu'il étoit infiniment ſurpris de ces plaintes de Madame des Urſins; qu'il avoit toujours eu grand ſoin, comme Sa Ma-

jeſté le lui avoit recommandé, de ne ſe mêler d'aucune affaire que de celles de la guerre ; qu'il n'avoit rien oublié pour ôter à Madame des Urſins tout ombrage, qu'il ne voulut entrer en rien ; &, pour témoigner qu'il vouloit vivre en union & en amitié avec elle ; il y avoit en effet vécu, & il conta au Roi l'éclairciſſement qu'il avoit eu avec elle, dont elle avoit été très-ſatisfaite, ainſi que Leurs Majeſtés Catholiques, qui y étoient préſentes ; & que tous trois l'avoient prié de continuer, & à ramèner les mécontens, & à preſſer ſon retour en Eſpagne, pour lequel il étoit alors prêt de partir.

Il ajouta qu'il étoit vrai, qu'il ſavoit beaucoup de malverſations & de dangereux manèges de la Princeſſe des Urſins, qui ne pouvoient que tourner à la ruine de Leurs Majeſtés Catholiques, & de leur Couronne ; que Madame des Urſins, qui s'en doutoit

peut-être, craignoit en lui ſes connoiſſances; & pour cela, ne vouloit pas qu'il retournât; mais qu'il avoit ſi bien retenu ce que Sa Majeſté lui avoit preſcrit, qu'il oſoit la prendre elle-même à témoin, que c'étoit la première fois qu'il prenoit la liberté de lui en parler; que, quelque néceſſité qu'il vît à lui en rendre compte, il il l'eût toujours laiſſé dans le ſilence, s'il ne l'eût lui-même obligé de le rompre, en lui parlant de l'éloignement de Madame des Urſins pour lui, également ignoré & non-mérité pour lui. Le Roi penſa un moment, puis il lui dit, que ces choſes en cet état, il croyoit plus à propos, qu'il s'abſtînt de le renvoyer en Eſpagne; que les affaires ſe trouvoient en une criſe que l'on doutoit à qui elles demeureroient; que ſi ſon petit-fils en ſortoit, ce n'étoit pas la peine d'entrer en rien ſur l'Adminiſtration de Madame des Urſins; que s'il conſervoit cette Couronne, il ſeroit à

propos alors de parler de cette Administration ; & qu'il ſeroit dans ce tems-là, bien aiſe d'en conſulter ſon Neveu, M. le Duc d'Orléans s'en tint là, & me le conta, médiocrement fâché à ce qu'il me parût, & moi plus que lui, par les raiſons qui ont été répétées.

Il me dit, que toute cette intrigue s'étoit conduite par Madame des Urſins, à Madame de Maintenon immédiatement ; & que c'étoit du Roi qu'il l'avoit appris, c'eſt-à-dire, que Madame des Urſins s'étoit adreſſée à Madame de Maintenon là-deſſus, ſans aucun autre canal intermédiaire.

Peu après, il devint public, que M. le Duc d'Orléans ne retourneroit point en Eſpagne, parce qu'il ne s'agiſſoit guère que d'en ramaſſer les troupes Françaiſes. Cet emploi ne lui convenoit pas. Alors le Roi dit à M. le Duc d'Orléans d'en faire revenir ſes équipages, & lui ajouta, à l'oreille,

de les envoyer chercher par quelqu'un de sûr, qui, dans la conjoncture présente, peut être le porteur de ses protestations à tout événement, si par un Traité, Philippe V. quittoit le Trône d'Espagne, & que son Neveu conservât ses droits, en faisant doucement recevoir ses protestations; au moins ce fut alors ce que me dit M. le Duc d'Orléans, & ce que peu des gens vouloient croire dans la suite; car il faut parler avec exactitude.

Ce Prince choisit pour cet emploi un nommé Flotte, que je n'ai jamais vu, non plus que Renaut, parce que je n'ai jamais eu d'habitude dans sa maison, & n'y ai connu personne: c'étoit un homme de beaucoup d'esprit, d'adresse, de hardiesse, à ce que j'ai oui dire à M. de Lauzun, qui en faisoit cas; qu'il avoit été à lui au tems de ses importantes affaires avec Mademoiselle; qui s'en étoit beaucoup mêlé, à laquelle il avoit passé ensuite; mais,

comme l'inſtrument principal de tout entre eux, dans les tems les plus fâcheux & dans ceux de la priſon de M. de Lauzun, juſqu'à ſon retour, & ſes brouilleries depuis avec Mademoiſelle, à la mort de laquelle il étoit entré, chez Monſieur; & à la mort de Monſieur, il étoit demeuré à M. le Duc d'Orléans, qui s'en étoit ſervi, à la guerre, d'Aide de Camp de confiance, en Italie & en Eſpagne.

Cet homme nourri, comme on voit, dans l'intrigue, s'en alloit droit à Madrid. En chemin, il reçut des nouvelles de Renaut, qui y étoit toujours demeuré, qui lui donnoit avis de ſon départ & du lieu où il le rencontreroit. Flotte ne le trouva pas au rendez-vous; il crut qu'il avoit différé ſon départ, & qu'il le rencontreroit plus loin. Avançant toujours, ſans le voir, il ne douta pas qu'il ne le trouvât encore à Madrid, & qu'il l'y attendoit. Il y arriva, y ſéjourna quelque tems,

y chercha Renaut inutilement. Il y vit quelques perſonnes, & même quelques Grands en commerce avec Renaut, qui ne pûrent lui en donner des nouvelles. Je n'ai point ſu ce que Flotte penſa; mais il ſéjourna aſſez à Madrid; puis il s'en alla à l'armée, qui étoit encore répandue dans les quartiers d'aſſemblée. Il y ſalua le Maréchal de Bezons, pour lequel, il n'avoit point de Lettres, & demeura trois ſemaines à roder de quartiers en quartiers, ſans rien répondre de préçis, ni de juſte à Beſons, qui ne voyoit pas de fondement à ce long ſéjour, dont il étoit ſurpris, & qui le preſſoit de retourner en France.

Enfin, Flotte fut prendre congé du Maréchal, & lui demander une eſcorte pour s'en aller de compagnie avec un Commiſſaire des Vivres, qui vouloit auſſi repaſſer les Pyrénées. Lui & le Commiſſaire partirent un matin de chez

Beſons, tous deux dans une chaiſe à deux, avec vingt dragons d'eſcorte.

Comme ils s'éloignoient du quartier du Maréchal, le Commiſſaire vit de loin deux gros Eſcadrons, qui s'approchoient d'eux peu à peu, qu'il reconnût être de la Cavalerie du Roi d'Eſpagne. Le ſoupçon qu'il en prit, lui fit bientôt paſſer la tête à la portière, d'où il vit que les Eſcadrons les ſuivoient; il le dit à Flotte, qui d'abord n'en prit point d'ombrage; mais qui, à une demie lieue de-là, commença auſſi à s'en inquiéter. Ils raiſonnèrent enſemble dans la chaiſe, & firent encore deux lieues, au bout deſquelles, ils remercièrent leur eſcorte, comme n'en ayant plus beſoin, pour voir alors ce que deviendroient ces deux Eſcadrons.

Les Dragons, qui étoient Français, inſiſtèrent un peu à les ſuivre, puis voulurent les quitter; mais auſſi-tôt que les Eſcadrons s'en apperçurent, ils

vinrent au trot, & empêchèrent les Dragons de ſe retirer. Ce bruit ſi près empêcha le Commiſſaire de regarder ce que ce pouvoit être ; & voyant alors qu'il y avoit deſſein ſur eux, il le dit à Flotte ; il lui demanda s'il n'avoit point de papiers ſur lui ; Flotte fit bonne contenance ; mais un moment après remarquant quelques Cavaliers détachés, qui les cotoyoient, il pria le Commiſſaire de ſe charger d'un porte-feuille qu'il lui fit doucement couler : il n'en étoit plus tems ; un des Cavaliers le remarqua. Il arrêta la chaiſe que les Cavaliers entouroient : les Dragons là-deſſus firent mine de vouloir ſe défendre ; mais celui qui commandoit les Dragons, s'approcha du Lieutenant de Dragons, lui dit civilement qu'il avoit ſes ordres ; que l'inégalité du nombre le devoit retenir, puiſqu'il s'oppoſeroit vainement à ce qu'il devoit faire, & qu'enfin, il ſeroit fâché de les déſarmer. A cela il n'y avoit, & n'y eut point

de réplique ; les Dragons ſe retirèrent.

Un Exempt des Gardes du Corps du Roi d'Eſpagne, juſque-là mêlé parmi les Cavaliers, s'avança à la chaiſe, ſe fit connoître par un ordre par écrit qu'il montra, fit mettre pied à terre à Flotte & au Commiſſaire, fouilla entièrement la chaiſe, puis Flotte partout ; & averti qu'il fut, il recommanda au Commiſſaire de lui remettre ce que Flotte lui avoit fait couler, & l'avertit de ne pas s'expoſer au mauvais traitement qui l'attendoit, s'il lui donnoit la peine de le fouiller : ce Commiſſaire ne ſe le fit pas dire deux fois, & donna le porte-feuille ; après quoi, l'Exempt lui dit qu'il étoit libre, & lui permit de remonter en chaiſe, & de continuer ſon voyage.

En même tems, Flotte fut mis ſur un cheval, environné d'Officiers, qui s'aſſurèrent bien de ſa perſonne, & conduit chez le Marquis d'Aguilar,

au même quartier d'où il venoit de partir.

Le Marquis d'Aguilar, Grand d'Eſpagne, fils du vieux Frigilliana, eſt le même qui vint à Paris, perſuader ce malheureux ſiège de Barcelone; il commandoit alors les Troupes d'Eſpagne en chef, ſous le Maréchal de Beſons; & il étoit lors vendu à Madame des Urſins. Dès qu'il fut averti de la capture, il alla trouver Beſons, à qui il dit tout ce qu'il put de plus ſoumis, pour excuſer ce qu'il venoit de faire exécuter ſans ſa permiſſion, ni ſans ſa participation, dans ſon armée, fondé ſur un ordre par écrit, de la main propre du Roi d'Eſpagne, qu'il lui fit lire.

Beſons tout irrité qu'il étoit, l'écouta ſans l'interrompre, & vit l'ordre du Roi d'Eſpagne poſitif pour cette expédition, & pour ne lui en rien communiquer; en le rendant au Marquis d'Aguilar, il lui dit, qu'il falloit que Flotte,

qu'il avoit connu & cru un garçon fort ſage, fût bien coupable, puiſqu'appartenant à M. le Duc d'Orléans, le Roi d'Eſpagne ſe portoit à cette extrêmité. Il congédia Aguilar étonné au dernier point; mais ſans perdre le jugement, il manda l'aventure à M. le Duc d'Orléans, l'avertit qu'il n'en rendroit compte au Roi que par l'ordinaire, qui ne pourroit arriver que ſix jours après un Courrier qu'il venoit de dépêcher, & qu'il fit ratraper & auquel il fit donner le billet, avec ordre de le rendre à M. le Duc d'Orléans, à l'inſçu de qui que ce fût, de maniére que ce Prince en fut averti ſix jours avant le Roi & avant perſonne.

Il tint le cas ſi ſecret qu'il m'en fit un à moi-même, & cependant je ne ſais quel uſage il fit de l'avis reçu ſi fort à propos.

Il vint au Roi par l'ordinaire, qui arriva le douze Juillet, de l'armée & de Madrid.

Le Roi le dit à ſon Neveu, qui fit

le ſurpris, & qui avoit eu le tems de ſe préparer : il répondit au Roi qu'il étoit étrange qu'on arrêtât ainſi un de ſes gens ; qu'ayant l'honneur de lui appartenir de ſi près, c'étoit à Sa Majeſté à en demander raiſon, & à lui, à l'attendre de ſa juſtice & de ſa protection. Le Roi répondit, que l'injure le regardoit de plus près que ſon Neveu, & qu'il alloit donner ordre à Torcy d'écrire là-deſſus, comme il falloit, en Eſpagne. Il n'eſt pas difficile de comprendre qu'un tel éclat fit grand bruit en Eſpagne & en France ; mais, quel qu'il fût d'abord, ce ne fut rien en comparaiſon des ſuites.

J'en parlai alors à M. le Duc d'Orléans, qui me parut tout attendre des Lettres du Roi ; je lui demandai, à cette occaſion des nouvelles de Renaut, & j'appris qu'il n'en avoit aucune depuis la réponſe qu'il lui avoit faite à l'ordre de revenir ; que Flotte ne l'avoit trouvé, ni ſur la route, ni à Ma-

drid, & qu'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu.

Tout cela me fit entrer en ſoupçon qu'il y avoit de plus dans cette affaire; que Renaut avoit été arrêté; & que cela ne s'étoit point exécuté ſans la participation du Roi.

Je dis à M. le Duc d'Orléans, que cela ſeul de n'avoir point eu de nouvelles de Renaut, depuis le départ de Flotte, lui auroit dû donner de l'inquiétude de l'un, & des précautions pour l'autre; il en convint, puis il me dit que Flotte, n'étant allé que ſur ce que le Roi lui avoit fait des proteſtations, il n'avoit pu prendre de défiance; qu'à la façon dont le Roi lui avoit parlé, il ne pouvoit croire qu'il y fût entré, mais un coup de hardieſſe & de curioſité de Madame des Urſins, pour découvrir à quels ennemis elle avoit à faire, & cacher ſon inimitié ſous le prétexte d'une affaire d'Etat, dont les moindres

moindres ſoupçons excuſent tous les éclats.

Le raiſonnement que la connoiſſance des artifices & de la hardieſſe de la Princeſſe des Urſins m'avoit déjà fourni en moi-même, me perſuada encore plus, de la bouche de Monſieur le Duc d'Orléans, & je crus qu'il falloit ſuſpendre tout raiſonnement juſqu'à l'arrivée de la réponſe d'Eſpagne ; cependant on ne l'attendoit point pour exciter le déchaînement contre M. le Duc d'Orléans.

Il ſe publia que M. le Duc d'Orléans avoit voulu ſe faire un parti qui le portât ſur le Trône d'Eſpagne, en chaſſant Philippe V, ſous prétexte de ſon incapacité, de la domination de Madame des Urſins, de l'abandon de la France, retirant ſes Troupes ; qu'il avoit traité avec Stanhope, pour être protégé par l'Archiduc, dans l'idée qu'il importoit peu à l'Angleterre & à la Hollande, qu'il régnât en Eſpagne,

pourvu que l'Archiduc demeurât Maître de tout ce qui étoit hors de ſon continent, & que celui qui auroit la ſeule Eſpagne fût à eux, placé de leurs mains, dans leur dépendance, & de quelque naiſſance, ennemi ou du moins ſéparé de la France.

Voilà ce qui eut le plus de cours. Il y en avoit qui alloient plus loin. Ceux-là ne parloient de rien moins que de la condition de faire caſſer à Rome, le mariage de Madame la Ducheſſe d'Orléans, comme fait par force, & conſéquemment déclarer ſes enfans bâtards, à la ſollicitation de l'Empereur; d'épouſer la Reine, Sœur de l'Impératrice, & veuve de Charles II, qui avoit encore des tréſors; monter avec elle ſur le Trône, & ſûr qu'elle n'auroit point d'enfans..... & beaucoup d'autres horreurs.

Cependant la réponſe d'Eſpagne n'arrivoit pas; la plus ſaine partie de la Cour commençoit à ſe hériſſer. M. le

Duc d'Orléans l'attendoit toujours. Le Roi, & plus encore Monſeigneur, le traitoient avec un froid, qui le mettoit fort mal à ſon aiſe ; à leur exemple la plupart de la Cour ſe retiroit ouvertement de lui : J'étois alors dans une eſpèce de diſgrace ; je n'allois plus à Marly ; & cette ſituation déſagréable étoit viſible.

Ma liaiſon ſi étroite avec M. le Duc d'Orléans, inquiéta mes amis, qui me preſſèrent de m'en écarter un peu. L'expérience que j'avois de ce que ſavoient faire ceux qui me haïſſoient, ou me craignoient ; ſur-tout la cabale de Meudon, qui étoit celle de Vendôme ; en particulier, M. le Duc & Madame la Ducheſſe, me firent faire bien des réflexions à moi-même ; que dans l'état où je me trouvois avec le Roi, cette liaiſon ſi grande leur donneroit beau jeu ; mais tout conſidéré, je crus qu'à la Cour, comme à la Guerre, il falloit de l'honneur & du courage, &

ſavoir avec diſcernement affronter les périls ; je ne crus donc pas en devoir témoigner la moindre crainte, ni marquer la moindre différence dans ma liaiſon ancienne avec M. le Duc d'Orléans, au tems de ſon beſoin, par l'étrange abandon qu'il éprouvoit.

Enfin, les réponſes d'Eſpagne venues depuis aſſez long-tems, ſans qu'on en eût parlé, ce Prince m'avoua que pluſieurs Gens conſidérables, Grands d'Eſpagne & autres, lui avoient perſuadé qu'il n'étoit pas poſſible, que le Roi d'Eſpagne s'y pût ſoutenir; & delà lui avoient propoſé de hâter ſa chute & de ſe mettre à ſa place; qu'il avoit rejetté cette propoſition avec l'indignation qu'elle méritoit, mais qu'il étoit vrai, qu'il s'étoit laiſſé aller à celle de s'y laiſſer porter, ſi Philippe V tomboit de lui-même, ſans aucune eſpérance de retour; parce qu'en ce cas, il ne lui cauſeroit aucun tort, & feroit un bien au Roi & à la France;

de conſerver l'Eſpagne dans ſa Maiſon ; ce qui ne lui ſeroit pas moins avantageux qu'à lui-même ; que cela ſe faiſant ſans la participation du Roi, il ne ſe trouveroit point embarraſſé de renoncer par la paix, ni les ennemis d'un Prince porté ſur le Trône, par le pays même, ſéparément de la France, avec qui l'apparence d'union & de liaiſon ne pouvoit pas être telle qu'avec Philippe V.

Cet aveu ne me donna pas bonne opinion du projet, ni aucun déſir de preſſer pour en ſavoir davantage, ſuppoſé qu'il y eût de plus : je me rabatis, dans cette crainte, à blâmer, en tout, ce projet mal conçu en lui-même, & qui déplairoit au Roi. Je lui conſeillai enſuite de faire l'impoſſible pour pénétrer juſqu'où ce Prince en ſavoit, pour éviter de lui donner ſoupçon de plus en matières ſi jalouſes & ſi fâcheuſes, en éloignement & en défiances irrémédiables ; lui avouer ce

qu'il en apprendroit ; ou ſi le Roi en étoit informé, lui raconter ce qu'il venoit de me dire, ſur-tout lui en faiſant bien remarquer les bornes & l'intention ; lui demander pardon de ne lui avoir pas fait la confidence, & reçu ſes ordres ; s'en excuſer ſur ce qu'il n'y avoit rien de mauvais dans le projet contre ſon ſervice, ni contre le Roi d'Eſpagne ; & ſur ce que l'ayant ſu, la conſcience de Sa Majeſté auroit pu être embarraſſée ſur les renonciations à faire, à la paix, ſi alors elles lui étoient demandées. J'ajoutai qu'avec tout cela, je ne voyois pas une plus mauvaiſe, plus triſte, ni en même tems une ouverture plus téméraire, ni plus folle, ni plus impoſſible, ni un plus grand malheur pour lui, que de s'y être laiſſé entraîner, dont toutesfois, à force d'eſprit, de conduite, de naiſſance, il falloit qu'il tâchât de ſortir le moins mal qu'il ſe pourroit, & qu'il ne s'abandonnât pas ſoi-même dans le

triſte état d'abandon général, & des clameurs, où déjà il ſe trouvoit réduit.

Ce Prince goûta fort mon conſeil, convint à demi de ſa faute, m'avoua qu'il avoit laiſſé Renaut en Eſpagne pour ſuivre cette affaire; que Flotte devoit auſſi s'y concerter avec lui.

Madame des Urſins avoit trop d'eſpions de tous les genres; elle étoit trop occupée de ſa haine contre M. le Duc d'Orléans; elle avoit conçu trop de défiance de la protection qu'il avoit donnée aux mécontens; elle avoit trop de ſoupçons de la conduite de Renaut en Eſpagne, depuis qu'elle avoit fait enſorte qu'il en fût rappellé; enfin, elle y fut trop confirmée par l'arrivée de Flotte, ſous un prétexte auſſi frivole que celui de venir chercher des équipages; qu'il ne manquoit pas de gens pour les ramener; un trop vif intérêt à pénétrer & à faire des affaires à

M. le Duc d'Orléans, pour n'être pas instruite.

Renaut se conduisit, à ce que j'ai ouï dire depuis, avec la dernière imprudence; il ne ménagea, ni les allées ni les venues, ni ses commerces très-justement suspects à Madame des Ursins, parce qu'il n'étoit lié qu'avec ses ennemis; la tête de cet homme se tourna; il ne put porter le poids d'une confiance si importante, de l'entremise de choses si hautes; il se crut l'arbitre des récompenses de tout ce qui entreroit dans le parti, & jusqu'à ses discours, le trahirent, & le firent arrêter secrétement un peu avant l'arrivée de Flotte, qui moins indiscret, mais marchant à tâtons sans Renaut, donna dans des pièges qui le perdirent.

L'intervalle de ce rappel en tout, puis une partie des Troupes Françaises, leur parut une conjoncture d'ébranlement à en profiter. Ceux qui en Espagne avoient proposé à M. le Duc d'Or-

léans ce projet impoſſible, ſaiſirent la même conjoncture pour groſſir le parti, & tout avec ſi peu de précautions, que leur conduite auſſi inſenſée que leur projet même, ſe fit aiſément découvrir, & reflua ſur M. le Duc d'Orléans.

VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE DU DUC D'ORLÉANS, RÉGENT.

TOUTES ſes matinées étoient livrées aux affaires; & les différentes affaires avoient leurs heures & leurs jours. Il les commençoit, par s'habiller ſeul, voyoit du monde à ſon lever, qui étoit court, & toujours précédé & ſuivi d'Audiences, auxquelles il perdoit beaucoup de tems, puiſque ceux qui étoient chargés directement d'affaires, le tenoient ſucceſſivement juſqu'à deux heures après-midi. Ceux-là étoient les Chefs du Conſeil; la Vrilliere, bientôt après

Le Blanc dont il ſe ſervoit, beaucoup d'eſpionnages ; ceux avec leſquels il travailloit ſur les affaires de la Conſtitution, d'autres qui ſurvenoient ſouvent ; Torcy pour les Lettres de la Poſte ; quelquefois le Maréchal de Villeroy, une fois la ſemaine ; les Miniſtres Etrangers ; quelquefois les Conſeils ; la Meſſe dans ſa Chapelle en particulier, quand il étoit Fête ou Dimanche.

Les premiers tems, il ſe levoit matin ; ce qui ſe rallentit peu-à-peu ; & devenu après incertain & tardif, ſuivant qu'il s'étoit couché, ſur les deux heures ou deux heures & demie, tout le monde le voyoit prendre du chocolat ; il cauſoit avec la Compagnie ; cela duroit ſelon qu'elle lui plaiſoit le plus ; ordinairement en tout, cela n'alloit pas à demie heure. Il rentroit, & donnoit Audience à des hommes, ou à des femmes, alloit chez Madame la Ducheſſe d'Orléans, puis travailloit avec quelqu'un ; il alloit voir le Roi, le ma-

tin rarement, mais toujours matin ou ſoir, avant ou après le Conſeil de Régence; & l'abordoit, lui parloit, le quittoit avec des révérences & un air de reſpect, qui faiſoit plaiſir à voir, au Roi Jacques même, & qui apprenoit à vivre à tout le monde.

Après le Conſeil, ou ſur les cinq heures du ſoir, s'il n'y en avoit point, il n'étoit plus queſtion d'affaires. C'étoit à l'Opéra, ou au Luxembourg, s'il n'y avoit pas été avant ſon chocolat; ou aller chez Madame la Ducheſſe d'Orléans, où quelquefois il ſoupoit; ou ſortir par les derrières; ou faire entrer Compagnie; ou, ſi c'étoit en belle ſaiſon, aller à Saint-Cloud, ou en d'autres Campagnes, tantôt au Luxembourg ou chez lui.

Quand Madame étoit à Paris, il la voyoit un moment avant la Meſſe; & quand elle étoit à Saint-Cloud, il alloit l'y voir, & lui a toujours rendu beaucoup de ſoins & de reſpects,

Le Régent consumoit ainsi beaucoup trop de tems en Audiences trop faciles, trop longues, trop étendues ; il se livroit à ces mêmes détails que du tems du Feu Roi ; lui & moi lui reprochions souvent ensemble, je l'en faisois quelquefois ressouvenir ; mais il se laissoit toujours entraîner. D'ailleurs, mille affaires particulières, & quantité d'autres, de manutention, de Gouvernement qu'il auroit pu finir en une demie heure d'examen, le plus souvent, & décider net & ferme après, il les prolongeoit les unes par complaisance, la plupart par une défiance générale de toutes choses & de toutes personnes ; & de cette façon des riens devenoient des hydres, dont lui-même, après, devenoit fort embarrassé.

Sa familiarité & la facilité de son accès plaisoient extrêmement ; mais l'abus qu'on en faisoit, étoit excessif : il alloit quelquefois au manque de respect ; ce qui à la fin eut des inconvé-

niens d'autant plus dangereux qu'il ne put, quand il le voulut, réprimer des perſonnages qui l'embarraſſèrent plus qu'eux-mêmes ne s'en trouvoient embarraſſés.

Je lui repréſentois quelquefois tant de choſes importantes, à meſure que les occaſions s'en offroient, que je gagnois quelque choſe, & que je parois à des inconvéniens; plus ſouvent, il me gliſſoit de la main, après être demeuré perſuadé de ce que je lui diſois; & ſa foibleſſe l'entraînoit. Ce qui eſt fort extraordinaire, c'eſt que les femmes de ſa Société la plus intime, n'ont jamais rien pu ſavoir de lui, de tant ſoit peu important, ſur quoi que ce ſoit du Gouvernement & des affaires.

RÉFLEXIONS SUR LA MORT DE MONSEIGNEUR LE RÉGENT, EN 1723.

LA mort de Monſeigneur le Duc d'Orléans, fit un grand bruit au dedans & au dehors ; mais les pays étrangers lui rendirent incomparablement plus de juſtice, & le regrettèrent beaucoup plus que les Français ; quoique les Etrangers connuſſent ſa foibleſſe, & que les Anglois en euſſent étrangement abuſé, ils n'en étoient pas moins perſuadés, par leur propre expérience, de l'étendue & de la juſteſſe de ſon eſprit, de la grandeur de ſon génie & de ſes vues, de ſa ſingulière pénétration, de ſa ſageſſe & de l'adreſſe de ſa politique, de la facilité de ſes expédiens & de ſes reſſources, de la dextérité de ſa conduite, dans tous les changemens de circonſtances & d'é-

vénemens, de ſa netteté à conſidérer les objets, & à combiner toutes choſes, de ſa ſupériorité ſur ſes Miniſtres, & ſur ceux que les diverſes Puiſſances lui envoyoient, du diſcernement exquis à démêler, à tourner les affaires, de ſa ſavante facilité à répondre ſur le champ à tout, quand il le vouloit.

Tant de grandes & rares parties pour le Gouvernement, le leur faiſoient redouter & ménager; & le gracieux qu'il mettoit à tout & qu'il ſavoit charmer juſqu'au refus, le leur rendoit encore aimable, & ils eſtimoient de plus ſa grande & naïve valeur.

Le Roi Louis XV, touché de ſon inaltérable reſpect, de ſes attentions à lui plaire, de ſa manière de lui parler, & de celle de ſon travail avec lui, le pleura, & fut véritablement touché de ſa perte, en ſorte qu'il n'en a jamais parlé depuis (& cela eſt revenu ſouvent), qu'avec eſtime, affection & regret; tant la vérité perce

d'elle-même, malgré tout l'art & toute l'aſſiduité des menſonges & de la plus affreuſe calomnie.

M. le Duc, qui montoit ſi haut par cette perte, eut ſur elle une contenance honnête & bienſéante; Madame la Ducheſſe ſe contint fort convenablement. La Cour fut peu partagée, parce que le ſens y eſt corrompu par les paſſions.

Il s'y trouva des gens à yeux ſains qui le voyoient, comme faiſoient les Etrangers, & qui continuellement témoins de l'agrément de ſon eſprit, de la facilité de ſon accès, de cette bonté dont il ſavoit ſe parer d'une façon ſi naturelle, de ſes traits plaiſans à écarter & à éconduire, ſans jamais bleſſer, ſentirent tout le poids de ſa perte; d'autres, en plus grand nombre, en furent fâchés auſſi, mais bien moins par regret que par la connoiſſance du caractère du ſucceſſeur & de celui encore de ſes alentours; mais le gros de

la

là Cour ne le regretta pas du tout, fort mécontens, quoique bien mal-à-propos, une foule d'ingrats, dont le monde eſt plein, & qui dans les Cours ſont de bien loin le plus grand nombre, ceux qui ſe croyoient en paſſe d'eſpérer plus de ſuccès pour leur fortune & leurs vues; enfin, un monde d'Amateurs ſtupides de nouveautés.

Le Parlement de Paris, & comme lui, tous les autres Parlemens, toute la Magiſtrature, qui, pour être toujours aſſemblés, ſont ſi aiſément animés du même eſprit, n'avoient pu pardonner à M. le Duc d'Orléans les coups d'autorité.

Le Militaire étouffé ſans choix par des gens de tous grades, & par la prodigalité des Croix de St. Louis, jettées à toutes mains, & trop ſouvent achetées, ainſi que les avancemens de grades, étoit outré de l'économie extrême, qui le réduiſoit à la dernière misère, & de la ſévérité qui le retenoit en un vé-

ritable eſclavage ; l'augmentation de la ſolde n'avoit pas fait la moindre impreſſion ſur le ſoldat & ſur le cavalier, par l'extrême cherté de toutes choſes les plus communes & les plus indiſpenſables à la vie ; de manière que cette partie de l'Etat ſi importante, ſi répandue, ſi nombreuſe, plus que jamais tourmentée & réduite ſous la ſervitude des Bureaux & de tant de gens, ſe crut ſoulagée par l'eſpérance du changement qui pourroit alléger ſon joug, & donner plus de liant à l'ordre du ſervice, & plus d'égards au mérite.

Le Corps de la Marine tombé comme en deſſuétude & dans l'oubli, ne pouvoit qu'être outré de cet anéantiſſement, & ſe réjouir de tout changement quel qu'il pût être ; & tout ce qui s'appelloit gens de Commerce arrêtés tout court par-tout, pour complaire aux Anglois, & gênés en tout par la Compagnie des Indes, ne pouvoient être en meilleures diſpoſitions.

Le gros de Paris & des Provinces, déſeſperé des cruelles opérations de Finance, & d'un perpétuel Jeu de Gobelets, pour tirer tout l'argent, qui mettoit d'ailleurs toutes les fortunes en l'air, & la confuſion dans toutes les familles, outré de plus, de la prodigieuſe cherté où les opérations avoient fait monter toutes choſes ſans exception de pas une; tant de luxe que de première néceſſité pour la vie, gémiſſoit depuis long-tems après une délivrance & un ſoulagement qu'il ſe figuroit auſſi vainement que certainement, par l'excès du beſoin & l'excès du deſir.

Une ſituation ſi forcée & ſi générale, néceſſairement émanée de tant de faces contradictoires, ſucceſſivement données aux Finances, dans la fauſſe idée de réparer la ruine & le cahos où elles s'étoient trouvées à la mort de Louis XIV, ne pouvoit faire regretter au public celui qu'il en regardoit comme l'Auteur, comme ces enfans

qui s'en prennent au morceau de bois qu'un imprudent leur a fait tomber ; en paſſant, ſur le pied, qui jettent de colère ce bois de toutes leurs forces, comme la cauſe du mal qu'il ſentent, & qui ne font pas la moindre attention à ce paſſant, qui en eſt la ſeule & véritable cauſe.

C'eſt ce que j'avois bien prévu qu'il arriveroit ſur l'arrangement, ou plutôt ſur le dérangement de plus en plus des Finances, & que je voulois ôter de deſſus M. le Duc d'Orléans par les Etats-Généraux, que je lui avois propoſés; qu'il avoit agréés, & dont l'exécution fut rompue à la mort du Roi. La ſuite des années a peu-à-peu fait tomber les écailles des yeux, & a fait regretter M. le Duc d'Orléans à tous, avec les plus cuiſans regrets, & lui a enfin rendu la juſtice qui lui avoit toujours été due.

ANECDOTE SUR LE MARIAGE DE MLLE. D'ORLÉANS, AVEC LE PRINCE DES ASTURIES.

J'AVOIS ordre du Cardinal Dubois, de précéder tout le monde à la Cérémonie de ce mariage en Eſpagne. Pour y réuſſir, je me rendis de bonne heure dans la Chapelle; elle étoit vuide de Courtiſans. Je me mis à côté du carreau du Roi, à droite, tout au bord en dehors du tapis; & je m'amuſai là, mieux que je ne m'y étois attendu. Le Cardinal Borgia, pontificalement revêtu, étoit du côté de l'Epître, le viſage tourné vers moi, apprenant ſa leçon, entre deux Aumôniers en ſurplis, qui lui tenoient un grand livre ouvert, où le bon Prélat ne ſavoit pas lire: il s'efforçoit, liſoit tout haut & de travers: les Aumôniers le repre-

noient ; il ſe fâchoit, & les gtondoit ; il étoit repris de nouveau, & ſe courrouçoit de plus en plus, juſqu'à ſe tourner à eux, & à leur ſecouer leur ſurplis. Je riois tant que je pouvois, car il ne s'appercevoit de rien, tant il étoit occupé & empêché de la leçon.

Les mariages en Eſpagne, ſe font l'après-dînée, & communément à la porte de l'Egliſe, comme les Baptêmes. — Le Roi, la Reine, le Prince & la Princeſſe, y arrivèrent avec toute la Cour, & furent annoncés tout haut. « Qu'ils attendent, s'écria le Cardinal » en colère ; je ne ſuis pas prêt. » Ils s'arrêtèrent en effet, & le Cardinal continua ſa leçon, plus rouge que ſa calotte. Enfin, il s'en alla à la porte, où cela dura aſſez long-tems.

La curioſité m'auroit fait ſuivre, ſans la raiſon de conſerver mon poſte. J'y perdis du divertiſſement ; car je vis arriver le Roi & la Reine à leur Prie-Dieu, riant & ſe parlant, & toute la

Cour riant auſſi. Le Nonce arrivant à moi, me marquant ſa ſurpriſe par geſtes, & répétant, *Signore*, *Signore*, & moi qui avois réſolu de n'y rien comprendre, je lui montrai le Cardinal en riant, & lui reprochai de ne l'avoir pas mieux inſtruit, pour l'honneur du Sacré Collège.

Le Nonce entendoit très-bien le français, & l'écorchoit très-mal; cette plaiſanterie & l'air ingénu dont je le faiſois, ſans faire ſemblant d'entendre les démonſtrations du Nonce, fit une ſi heureuſe diverſion, qu'il ne fut plus queſtion d'autre choſe; d'autant que le Cardinal y donna lieu de plus en plus, en continuant la Cérémonie, pendant laquelle il ne ſavoit où il en étoit, ni ce qu'il faiſoit, repris & montré à tout moment par ſes Aumôniers, enſorte que le Roi, ni la Reine ne purent ſe contenir, ni perſonne de ce qui en fut témoin. Je ne voyois que le dos du Prince & de la Princeſſe à genoux,

chacun ſur un carreau, entre le Prie-Dieu & l'Autel, & le Cardinal en face, qui ſuoit de ſon labeur; heureuſement je n'avois-là affaire qu'au Nonce; le Marjor-Dôme, Major du Roi, s'étant placé à côté de ſon fils, Capitaine des Gardes, en quartier, au bout de la queue du Prie-Dieu. Les Grands étoient en foule autour, & tout ce qu'il y avoit de gens conſidérables, & le reſte rempliſſoit toute la Chapelle.

Parmi ces divers ſpectacles, je remarquai un contentement extrême dans le Roi & la Reine, de voir accomplir ce mariage.

La Cérémonie finie, qui ne fut pas bien longue, pendant laquelle perſonne ne ſe mit à genoux que le Roi & la Reine, & où il le fallut, les deux mariés, Leurs Majeſtés Catholiques ſe levèrent, & ſe retirèrent vers le coin à gauche, du bas de leur drap de pied, & ſe parlèrent bas, peut-être l'eſpace d'un *Credo*; après quoi la Reine de-

meura où elle étoit, & le Roi, qui étoit à la place où j'avois toujours été pendant la Cérémonie. Le Roi arrivé à moi, me fit l'honneur de me dire : « Monſieur, je ſuis ſi content de vous » en toutes manières, & de celle en » particulier, dont vous vous êtes ac- » quitté de votre Ambaſſade auprès de » moi, que je veux vous donner des » marques de ma ſatisfaction & de mon » amitié ; je vous fais Grand d'Eſpa- » gne de la première Claſſe, vous & » en même-tems celui de vos Enfans » que vous voudrez choiſir pour être » Grand d'Eſpagne, & en jouir en » même-tems que vous ; & je fais vo- » tre fils aîné, Chevalier de la Toiſon » d'Or. »

AUTRE ANECDOTE SUR LE MARIAGE DE MLLE. D'ORLÉANS, AVEC LE PRINCE DES ASTURIES.

LA modeſtie & la gravité des Eſpagnols, ne leur permettent pas de voir coucher des mariés: le ſouper des nôces fini, il ſe fait un peu de converſation aſſez courte, & chacun ſe retire chez ſoi, hommes & femmes de tout âge; après quoi les mariés ſe déshabillent chacun en leur particulier, & ſe couchent, ſans autres témoins que le peu de gens néceſſaires à les ſervir, tout comme s'ils étoient mariés depuis long-temps; je n'ignorois pas cette coutume, & je n'avois reçu aucun ordre là-deſſus; néanmoins je ne pouvois regarder comme bien ſolide un mariage qui ne ſeroit point ſuivi de conſommation, au moins préſumée. On étoit

convenu, à cauſe de l'âge & de la délicateſſe du Prince des Aſturies, qu'il n'habiteroit avec la Princeſſe, que lorſque Leurs Majeſtés Catholiques le jugeroient à propos; & on comptoit que ce ne ſeroit d'un an, tout au moins. Je témoignai ma peine là-deſſus au Marquis Grimaldo à Lerma. Je n'y gagnai rien, il étoit Eſpagnol, & il ne fit que tâcher de me raſſurer ſur une choſe où il ne voyoit pas qu'il ſe pût rien changer. Outre que je n'eus que quelques momens avec lui, je crus ne devoir pas inſiſter, & au contraire, lui laiſſer croire que je me tenois pour battu, de peur que, s'il appercevoit plus d'opiniâtreté, & que j'en vouluſſe parler au Roi & à la Reine, il ne me gagnât de la main à l'inſtant, & les prévint à maintenir la coutume établie, & qui juſqu'alors n'avoit jamais été enfreinte; mais réſolu, à part moi, de n'en pas demeurer-là, puiſqu'au pis-aller, ſi je ne réuſſiſſois pas,

ma tentative demeureroit ignorée ; ainſi dans l'Audience que j'eus à Lerma, je me mis à parler du mariage & de l'un à l'autre, de la conſommation, en approuvant fort le délai que demandoient l'âge & la délicateſſe du Prince ; de-là, je revins à la joie que recevroit M. le Duc d'Orléans d'en apprendre la célébration, & je me ſuis mis à les flatter ſur l'extrême honneur qu'il recevoit de ce grand mariage, de ſa ſenſibilité là-deſſus, & plus, s'il ſe pouvoit encore, d'un gage ſi précieux & ſi certain d'un véritable retour des bonnes grâces de Leurs Majeſtés Catholiques, que j'étois témoin qu'il avoit toujours ſi paſſionnément déſiré.

Je fis là une pauſe, pour voir l'effet de ce diſcours ; & comme il me parut répondre au deſſein que j'avois, je m'enhardis à ajouter, que plus cet honneur étoit grand & ſi juſtement cher à M. le Duc d'Orléans, plus il étoit envié de toute l'Europe & des

Français, mal-intentionnés pour le Régent, & plus la ſolidité lui étoit importante ; que je n'ignorois pas les uſages ſages & modeſtes de l'Eſpagne ; mais que je n'en étois pas moins perſuadé qu'ils ſe pouvoient enfreindre en faveur d'un objet auſſi grand, qui étoit le dernier dégré de ſolidité, dans un cas auſſi ſingulier, que je regardois comme le comble des grâces de Leurs Majeſtés, pour M. le Duc d'Orléans ; & de la certitude de ce retour ſi précieux, ſi cher & ſi paſſionné de l'honneur de leur amitié pour lui, en même tems la marque la plus éclatante de l'intime & indiſſoluble union des deux branches Royales, & des deux Couronnes, à la face de toute l'Europe, ſi Leurs Majeſtés vouloient permettre qu'il en fût uſé dans ce mariage, comme Sa Majeſté avoit été elle-même témoin, qu'il en avoit été uſé au mariage de M. le Duc de Bourgogne.

Le Roi & la Reine me laiſſerent tout dire ſans m'interrompre. Je le pris à bon augure, ils ſe regardèrent; puis le Roi lui dit; « qu'en dites-vous ? —— Mais, vous-même, Monſieur, répondit-elle ? Là-deſſus, je pris la parole, & leur dis, que je ne voulois pas les tromper, que je leur avouois que je n'avois aucun ordre là-deſſus; que cette matière n'avoit été traitée avec moi, ni de bouche avant mon départ, ni depuis mon départ de Paris, dans aucune dépêche; que ce que je prenois la liberté de leur repréſenter venoit uniquement de moi & de mes réflexions, & qu'en cela, je ne parlois qu'avec l'attachement d'un bon Serviteur des deux Couronnes, tant en vrai Français, en bon Eſpagnol, qu'en Serviteur de M. le Duc d'Orléans, par l'effet qui en réſulteroit dans les deux Monarchies & dans toute l'Europe; qu'on y déſeſpéroit de pouvoir opérer des conjonctu-

res qui puſſent faire regarder de bon œil ce mariage comme poſſible à ſéparer, & par conſéquent travailler profondément, à tout ce qui pouvoit y conduire ; enfin, que toute l'Europe conjurée pour rompre l'union des deux Couronnes, & dont la durée intime opéreroit néceſſairement toute la grandeur & la puiſſance, telle que la même union des deux branches de la Maiſon d'Autriche l'a opérée en ſa faveur, abandonnant enfin le deſſein d'y tenter de nouveau, le regardant comme impoſſible, après avoir vu l'Eſpagne ſi attachée à ſes uſages, y contrevenir la première fois uniquement pour donner à ce mariage le dernier dégré d'indiſſolubilité, ſelon l'opinion de toutes les Nations, encore que ſelon la ſienne, il ne lui en manquât aucune ſans cette formalité. »

Ces dernières raiſons perſuadoient Leurs Majeſtés Catholiques ; elles ſe regardèrent encore, ſe dirent quelques

mots bas : puis le Roi me dit : « mais ; » ſi nous conſentions à ce que vous pro- » poſez, comment entendriez-vous » faire ? » Je répondis que rien n'étoit plus aiſé, ni plus ſimple, que Sa Majeſté en avoit vu le modèle au mariage de M. le Duc de Bourgogne ; mais qu'il étoit inutile de laiſſer entrevoir la réſolution qui en ſeroit priſe, avant le tems de l'exécution, pour éviter les diſcours de gens ennemis de toute nouveauté, & qui n'en croyent pas d'abord les raiſons ſi ſolides & ſi importantes ; que ſuppoſé que Leurs Majeſtés vouluſſent bien embraſſer un parti ſi néceſſaire, il ſuffiroit d'en faire répandre doucement la réſolution dans le grand bal, qui devoit précéder le coucher, où le ſpectacle d'un lieu ſi public, arrêteroit les raiſonnemens, & où la choſe ſeroit ſue à tems, de retenir les Spectateurs après le bal par le déſir de faire leur cour, & par la curioſité d'être témoins de choſe pour eux

ſi

ſi nouvelle ; que, pour l'exécution ; Leurs Majeſtés ſeules avec le pur néceſſaire, aſſiſteroient au déshabillé, les verroient mettre au lit ; feroient placer aux deux côtés du chevet, le Duc Popoli près du Prince, la Ducheſſe de Monteliana, près de la Princeſſe ; & tous, les rideaux entièrement ouverts des trois côtés du lit, feroient ouvrir les deux batans de la porte, & entrer toute la Cour, & la foule s'approcher du lit, laiſſer bien remplir la chambre de tout ce qu'elle pourroit contenir ; avoir la patience d'un quart-d'heure pour ſatisfaire pleinement la vue de chacun, puis faire fermer les rideaux en préſence de la foule, & la congédier ; pendant quoi le Duc Popoli & la Ducheſſe de Monteliana, auroient ſoin de ſe gliſſer ſous les rideaux, & de ne pas perdre un inſtant le Prince & la Princeſſe de vue ; & la foule ſortie des antichambres juſqu'au dernier, faire lever le Prince & le conduire dans ſon

appartement. Le Roi & la Reine approuvèrent tout ce plan ; & après quelque peu de converſation & de raiſonnemens là-deſſus, me promirent de le faire exécuter de la ſorte ; & je leur en fis mes très-humbles remercîmens.

ÉTRANGE CONDUITE DE LA PRINCESSE DES ASTURIES.

CETTE Princeſſe avoit été malade en arrivant à Madrid. Sa convaleſcence avançoit, & ſon humeur ſe manifeſtoit en même tems. J'ai ſu par l'intérieur, qu'elle réſiſtoit avec opiniâtreté à aller chez la Reine, après tous les ſoins, les marques extraordinaires de bonté, les viſites continuelles qu'elle en avoit reçues pendant ſa maladie, & qu'elle en recevoit encore tous les jours. Elle ne vouloit point ſortir de ſa chambre ; elle s'amuſoit à ſa fenêtre, où elle ſe mon-

troit en bonne ſanté. Son appartement de plein-pied à celui de la Reine, n'en étoit ſéparé que par une petite galerie intérieure ; car elle alloit dans l'appartement qu'avoit l'Infante ; elle ne vouloit plus écouter les Médecins ſur rien pour ſa ſanté, ni ſes Dames ſur ſa conduite, & répondoit même à la Reine fort ſéchement, lorſqu'elle eſſayoit de la raméner par les inſinuations les plus douces.

La Reine même m'ordonna de la voir, & de lui aider à la rendre plus traitable : je répondis que je n'étois que trop informé de tout ; que j'en étois trop peiné ; que je ne devois pas me flatter de pouvoir plus que Sa Majeſté ſur l'eſprit de la Princeſſe ; & après un peu de converſation ſur ce qu'elle croyoit m'apprendre, & que j'y euſſe ajouté ce que je ſavois de plus, & qu'elle ne me nia point, je pris la liberté de lui dire, qu'il y avoit auſſi trop de bonté & de ménagement de ſa part ; que

Sa Majeſté gâtoit la Princeſſe ; qu'il falloit la ployer ſans retardement à ſes devoirs ; & que, ſi dans l'excès de la patience de la Reine, la conſidération de M. le Duc d'Orléans entroit pour quelque choſe, non-ſeulement je me chargeois de tout auprès de lui ; mais que je répondois à Sa Majeſté, que, non ſeulement, il trouveroit bon tout ce qu'il plairoit à Sa Majeſté de dire à la Princeſſe, & de faire, mais qu'il lui en ſeroit auſſi très-obligé, parce que perſonne mieux que moi, ne connoiſſoit ſes ſentimens pour Leurs Majeſtés ; combien il ſe ſentoit aiſe du retour de leurs bonnes grâces, & déſireux de les conſerver ; & combien auſſi il ſe ſentoit honoré du mariage de ſa fille ; combien par conſéquent, il déſiroit qu'elle ſentît tout ſon bonheur & ſa grandeur, & qu'elle s'en rendît plus digne par ſon obéiſſance, ſa reconnoiſſance, ſes reſpects pour Leurs Majeſtés, & par une application con-

tinuelle, non-ſeulement à leur plaire, & à répondre à leurs bontés, mais à deviner même tout ce qui pourroit la leur rendre agréable, & à l'y porter continuellement; qu'outre que M. le Duc d'Orléans regardoit cette conduite comme le devoir de Madame ſa Fille, le plus juſte & le plus preſſant, il le conſidéroit auſſi comme le ſeul fondement du bonheur de la Princeſſe, & comme ce qui pouvoit le plus contribuer au ſien, de ſavoir que ſa fille ne fît rien qu'à leur gré, & de pouvoir ſe flatter de leur avoir fait un préſent, dont l'agrément pouvoit contribuer à la continuation de leurs bontés pour lui-même, & au reſſerrement de plus en plus de cette heureuſe union qu'il avoit toujours ſi paſſionnément déſirée. Ce diſcours fut fort bien reçu; la converſation s'étendit ſur des détails pareils à ceux qui l'avoient commencée, & finit par des ordres exprès.

du Roi & de la Reine, de voir ſouvent la Princeſſe, & de lui parler.

La Ducheſſe de Montelliana & les autres Dames, m'en preſſoient continuellement. J'avois déjà vu la Princeſſe bien des fois au lit. Il n'y avoit donc rien de nouveau à m'y voir retourner ; d'ailleurs, cette opiniâtreté à vouloir demeurer dans ſa chambre perçoit au dehors, parce qu'elle ſuſpendoit les Fêtes qui étoient préparées, & que chacun attendoit avec impatience. J'allai donc chez la Princeſſe deux ou trois fois, ſans en avoir eu aucune parole que oui & non ſur ce que je lui demandois de ſa ſanté, & encore pas toujours. Je pris le tour de dire à ſes Dames devant elle, ce que je lui aurois dit à elle-même ; les Dames y applaudiſſoient, y ajoutoient leur mot. La converſation ſe faiſoit ainſi devant la Princeſſe, enſorte qu'elle lui étoit une véritable leçon ; mais elle n'y entroit en aucune façon ; néanmoins elle

alla pourtant, une fois ou deux, chez la Reine, mais en déshabillé & d'assez mauvaise grâce.

Le grand Bal demeuroit toujours préparé, arrangé dans le sallon des Grands, & n'attendoit que la Princesse, qui n'y vouloit point aller. Le Roi & la Reine aimoient le Bal ; ils se faisoient un plaisir de celui-là ; le Prince des Asturies aussi, & la Cour l'attendoient avec impatience. La conduite de la Princesse transpiroit au-dehors, & faisoit le plus fâcheux effet du monde. Je fus averti du dedans, que le Roi & la Reine en étoient impatientés ; &, pressé par les Dames de la Princesse de lui en parler, j'allai chez elle, & fis avec ses Dames la conversation sur la santé de la Princesse, qui apparemment ne retardoit plus les plaisirs qui l'attendoient. Je mis le Bal sur le tapis ; je vantai l'ordre, le spectacle, la magnificence ; je dis que ce plaisir étoit particulièrement celui de l'âge de la Princesse ;

que le Roi & la Reine l'aimoient fort ; & qu'ils attendoient avec impatience qu'elle pût y aller. Tout-à-coup, elle prit la parole que je ne lui adreſſois point, & s'écria comme un enfant : « Moi y aller ? Je n'irai point. —— » Bon, Madame, lui dis-je, vous » n'irez point, vous en ſeriez bien » fâchée. Vous vous priveriez d'un plai- » ſir où la Cour s'attend à vous voir ; » & vous avez trop de raiſons & de » déſirs de plaire au Roi & à la Rei- » ne, pour en manquer aucune oc- » caſion. » Elle étoit aſſiſe, & ne me regardoit pas ; mais auſſi-tôt après ces paroles, elle tourna la tête ſur moi ; & du ton le plus décidé : « Non Mon- » ſieur, me dit-elle, je n'irai point au » Bal ; le Roi & la Reine y iront, » s'ils veulent ; ils aiment le Bal ; je » ne l'aime point ; ils aiment à ſe lever, » ou ſe coucher tard, moi j'aime à me » coucher de bonne heure : ils feront » ce qui eſt de leur goût ; moi je ſui-

» vrai le mien. » Je me mis à rire, & à lui dire qu'elle vouloit ſe divertir à m'inquiéter, mais que je n'étois pas ſi facile à prendre ſérieuſement le badinage ; qu'à ſon âge on ne ſe privoit pas ſi aiſément d'un Bal, & qu'elle avoit trop d'eſprit pour priver toute la Cour de cette attente, encore moins à montrer un goût ſi peu conforme à celui du Roi & de la Reine, & qui paroîtroit ſi étrange à ſon âge ; mais qu'après cette plaiſanterie, le mieux étoit de ne pas prolonger plus longtems une attente, dont le délai d'un Bal rangé & tout prêt depuis ſi long-tems, devenoit indécent.

Les Dames m'approuvèrent, & la converſation entre elles & moi, continua de la ſorte, ſans que la Princeſſe fît ſeulement contenance de nous entendre.

En ſortant, la Ducheſſe de Montelliana me ſuivoit avec Madame de

Liria, & Madame de Riccaldagra. Elles m'entouroient hors de la chambre, & me témoignèrent leur effroi, d'une volonté ſi décidée dans une perſonne de cet âge, contre devoir & plaiſir, & dans un pays où elle ne faiſoit que d'arriver, & toute ſeule, parmi tous gens inconnus ; j'en étois plus épouvanté qu'elles : je voyois des conſéquences capables d'apporter de grandes ſuites ; mais j'eſſayai de les raſſurer ſur un reſte de maladie & d'humeur en mouvement, qui pouvoit cauſer ce méchant effet ; mais qui ceſſeroit avec le retour de la pleine ſanté. Toutefois j'étois très-éloigné de m'en flatter. Je me gardai bien néanmoins de faire ce récit au Roi & à la Reine ; mais, comme ils me parlèrent de Bal, & le Roi ſur-tout, avec amertume, ſur la fantaiſie de la Princeſſe, je pris la liberté de lui dire, que je n'imaginois pas qu'il voulût ſe gêner pour le caprice d'un enfant, qui venoit ſu-

rément de ſa maladie, & priver ſa Cour & tout le public d'une Fête auſſi agréable & auſſi ſuperbe, qu'étoit le premier Bal que j'avois vu au Palais, & que j'avouois qu'en mon particulier, j'en ſerois affligé, parce que je m'en étois fait un fort grand plaiſir. « Oh! » Cela ne ſe peut pas, reprit le Roi, » ſans la Princeſſe. —— Eh! pour- » quoi donc, Sire, lui répliquai-je; » c'eſt une Fête que Votre Majeſté » donne à ſa joie & à la joie publi- » que : ce n'eſt pas à la Princeſſe, » quoique à ſon occaſion, à régler les » plaiſirs de Votre Majeſté & ceux » qu'elle veut bien donner à ſa Cour, » qui s'y attend & la déſire; ſi la » Princeſſe croit que ſa ſanté lui per- » mette, elle y viendra, ſinon la Fête » ſe paſſera ſans elle. »

Tandis que je parlois, la Reine me faiſoit ſigne des yeux & de la tête, de preſſer le Roi, tellement que j'ajoutai, « que tout ce qui ſe faiſoit &

» ſe paſſoit, n'étoit & ne pouvoit être
» que pour Sa Majeſté ; qu'elle en étoit
» le ſeul objet & la décoration uni-
» que ; que quelques grands Princes
» que fuſſent ſes enfans, ils n'y étoient
» que comme ſes premiers Courtiſans,
» & pour illuſtrer l'Aſſemblée, mais
» jamais pour l'objet ; que la con-
» fiance dont Sa Majeſté daignoit m'ho-
» norer, m'engageoit par devoir à ſup-
» plier Leurs Majeſtés, de conſidérer
» qu'il ne falloit pas accoutumer la
» Princeſſe à croire que tout ſe fît
» pour elle, & que rien ne ſe pou-
» voit faire ſans elle ; que plus la Fête
» étoit digne de la préſence de Leurs
» Majeſtés, plus cette leçon de la faire
» ſans elle, lui feroit d'impreſſion ; que
» je ne pouvois m'empêcher de regar-
» der cela comme appartenant très-eſ-
» ſentiellement à l'éducation ſi impor-
» tante, & dont le bonheur de la
» Princeſſe dépendoit, en lui faiſant
» ſentir qu'elle n'étoit rien, & qu'on

» ſe paſſoit très-aiſément d'elle. » La Reine appuya fort le diſcours ; mais le Roi ne répondit rien ; elle tourna doucement la converſation ailleurs. En finiſſant l'audience, elle prit l'inſtant que le Roi ſe tournoit après ma révérence, pour me faire ſigne de la tête & des yeux, que j'avois bien parlé ; & me montrant le Roi du doigt, & comme le pouſſant ſur lui, elle me fit entendre de ne pas me rebuter. Cela fit que je me hâtai de dîner pour me trouver à leur ſortie pour la chaſſe ; & je demandai haut à la Reine, pour quel jour enfin ſeroit le Bal dont je mourois d'envie ; elle me répondit avec action, qu'il falloit le demander au Roi, & lui demanda s'il m'avoit entendu ? Il répondit : *Mais, nous verrons.*

Ce court Dialogue les conduiſit au haut du petit dégré, qui étoit tout proche, par où ils deſcendoient & montoient toujours ; & je demeurai

au haut, parce qu'à peine y pouvoit-on paſſer deux de front. Le lendemain, je trouvai moyen de leur parler en particulier ſur quelques bagatelles; puis je remis le Bal ſur le tapis. La Reine me dit en riant, qu'il étoit vrai que j'en avois envie & elle auſſi, & ſe mit doucement à preſſer le Roi. Comme il ſourioit ſans répondre, je pris la liberté de leur dire que je le ſupplioïs de ſe ſouvenir que j'avois pris celle de leur repréſenter que Leurs Majeſtés gâteroient la Princeſſe, qu'aujourd'hui j'oſois ajouter qu'elles s'en répentiroient; qu'elles y voudroient rémédier, quand il n'en ſeroit plus tems; que Monſieur le Duc d'Orléans en ſeroit au déſeſpoir; & que s'il pouvoit avoir le même honneur que j'avois, d'être en leur préſence, il leur parleroit là-deſſus en même ſens que moi; mais bien plus fortement, comme il lui convenoit.

Ce propos tourna la converſation par eux-mêmes ſur de nouvelles bagatelles ; ſur des traits d'opiniâtreté, de fantaiſie, de peu de conſidération pour ſes Dames, de la rareté de ſes viſites chez Leurs Majeſtés, de la ſéchereſſe de ſes manières avec elles ; ſur quoi je les ſupplia de me pardonner, ſi je leur diſois que c'étoit, « la faute de Leurs Majeſtés » plus que d'un enfant, qui ne ſavoit » ce qu'elle faiſoit ; & qu'au lieu de » l'accoutumer par leur trop de bonté à » ne ſe refuſer aucun caprice, rien » n'étoit plus preſſé, ni plus important » que de les réprimer, de lui impoſer, » de lui faire ſavoir tout ce qu'elle mon- » troit ignorer à leur égard, & même » à l'égard de ſes Dames, enfin s'accou- » tumer au reſpect & à la crainte qu'elle » leur devoit, à lire dans leurs yeux » & juſque dans leur maintien, leurs » volontés pour s'y conformer dans l'inſ- » tant, & avec un air comme ſi c'étoit

» la ſienne, par l'empreſſement à leur
» obéir & à leur plaire. »

Tout cela fut encore pouſſé de ma part & raiſonné de la leur aſſez long-tems; après quoi je me retirai, Je n'allois plus chez la Princeſſe, & je le dis à Leurs Majeſtés, parce que j'en voyois l'inutilité. Je ne parlai plus du Bal au paſſage de leur appartement, à leur retour de la chaſſe, dans la crainte de rebuter le Roi. Le ſur-lendemain, je me trouvai à leur paſſage pour la chaſſe; au ſortir de l'apartement, la Reine me dit qu'il n'y avoit point de Bal; que l'ordre étoit donné d'ôter les préparatifs, qui étoient rangés depuis ſi long tems; en me faiſant ſigne d'en parler encore au Roi; que j'en ſerois deſolé par le plaiſir que je m'en étois fait; & que ſi j'oſois, je demanderois ce Bal comme une grâce: ce Dialogue conduiſit au petit dégré qui étoit tout contre: la Reine me fit ſigne de ſuivre. Je me fourrai donc à côté de celui qui portoit la queue; & lui parlant haut

haut de ce Bal, pour que le Roi qui marchoit devant elle, pût m'entendre. Un moment après, elle ſe tourna à moi avec un air peiné, & me fit ſigne de ne plus rien dire. — Apparemment que le Roi lui avoit fait quelque reproche là-deſſus ; car cette rampe étoit obſcure, & je ne pus l'appercevoir. Au repos du degré, qui étoit aſſez long, la Reine s'approcha du Roi. Je demeurai où j'étois, ſans m'avancer ; ils ſe parlèrent bas ; & quand je fus près d'elle : « Voilà qui eſt fait, me dit-elle, il » n'y aura point de Bal ; mais pour s'en » dépiquer, le Roi en aura un pe- » tit ce ſoir après ſouper, dans notre » particulier, où il n'y aura que du Pa- » lais, & auquel le Roi veut que vous » veniez. » Je leur fis une profonde révérence & mon remercîment ; tout cela, arrêté ſur ce repos de degré.

La Reine me répéta : « Mais vous » y viendrez donc ? Le Roi me dit. » Au moins il n'y aura que nous ; &

la Reine ajouta : « nous danſerons » tout à notre aiſe & en liberté, » & enſuite achevèrent de deſcendre ; & je les vis monter en Carroſſe.

PETIT BAL.

LE Bal fut dans la petite galerie intérieure ; il n'y eut que les Seigneurs en charge ; le premier Ecuyer, les Majors-dômes de ſemaine, la Camerera-Major, les Dames du Palais, les jeunes Senoras de Honor, & les Camériſtes ; le jeune Prince des Aſturies, la Reine & le Roi s'y divertirent beaucoup.

Quoique l'appartement de la Princeſſe des Aſturies fût à l'un des bouts de cette galerie intérieure, elle ne parut pas un inſtant. Je ne prédis que trop vrai à Leurs Majeſtés Catholiques.

La Princeſſe en fit de toutes les façons les plus étranges, excepté la galanterie.

LE LA FAMEUSE PERLE.

TOUT le monde y danſa force menuets, encore plus de contre-danſes, juſques ſur les trois heures après minuit que Leurs Majeſtés & le Prince des Aſturies ſe retirèrent. Ce fut-là où je vis & touchai à mon aiſe la fameuſe *Pelegrine*, que le Roi avoit ce ſoir-là au retrouſſis de ſon chapeau, pendante d'une belle agraffe de diamans. Cette perle, de la plus belle eau qu'on ait jamais vue, eſt préciſément faite & évaſée comme ces petites poires que l'on appelle *de ſept en Gueule*, & qui paroiſſent dans leur maturité vers la fin des fraiſes. Leur nom marque leur groſſeur, quoiqu'il n'y ait point de bouche qui en puiſſe

tenir quatre à la fois, ſans péril d'étouffer. La perle eſt longue & groſſe comme les moins groſſes de cette eſpèce, & ſans comparaiſon plus qu'aucune autre perle que ce ſoit: auſſi eſt-elle unique. On la dit pareille à celle que l'on prétend que la folie de magnificence & d'amour fit diſſoudre par Marc-Antoine dans du vinaigre qu'il fit avaler à Cléopâtre.

PORTRAIT HISTORIQUE DE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, FEMME DU RÉGENT.

ELLE étoit grande & de tout point, majeſtueuſe. Le teint, la gorge, les bras admirables, les yeux auſſi. La bouche aſſez bien, avec de belles dents un peu longues; des joues trop larges & trop pendantes, qui la gâtoient, mais qui n'empêchoient pas la beauté : ce

qui la déparoît le plus, étoit les places de ſes ſourcils, qui étoient pliés & rouges avec fort peu de poil; de belles peaupières & des cheveux châtains bien plantés; ſans être boſſue, ni contrefaite, elle avoit un côté plus gros que l'autre; une marche de côté; & cette contrainte de taille en annonçoit un autre qui étoit plus incommode dans la ſociété, & qui la gênoit elle-même. Elle n'avoit pas moins d'eſprit que M. le Duc d'Orléans, & une grande ſuite dans l'eſprit; avec cela une éloquence naturelle, une juſteſſe d'expreſſion, une ſingularité dans le choix des termes, qui couloient de ſource, & qui ſurprenoient toujours, avec ce tour particulier à Madame de Monteſpan & à ſes Sœurs, & qui n'a paſſé qu'aux perſonnes de ſa familiarité, ou qu'elle avoit élévées.

Madame la Ducheſſe d'Orléans diſoit tout ce qu'elle vouloit, & comme

elle le vouloit, avec délicateſſe & agrément ; elle diſoit même juſqu'à ce qu'elle ne diſoit pas ; elle faiſoit tout entendre ſelon la meſure & la préciſion qu'elle y vouloit mettre ; mais elle avoit un parler gras, ſi lent, ſi embarraſſé, ſi difficile aux oreilles, qui n'y étoient pas accoutumées, que ce défaut qu'elle ne paroiſſoit pourtant pas trouver tel, déparoit un peu ſa converſation.

La meſure & toute eſpèce de décence & de bienſéance, étoient chez elle dans leur centre. On ſera étonné de ce que je vais dire, & toutefois rien n'eſt plus exactement véritable ; c'eſt qu'au fond de ſon ame, elle croyoit avoir fort honoré M. le Duc d'Orléans en l'épouſant. Il lui en échappoit des traits qui s'annonçoient dans leur imperceptibilité. Elle avoit trop d'eſprit pour ne pas ſentir que cela n'eût pu ſe ſupporter ; trop d'orgueil auſſi pour l'étouffer. Impitoyable ſur cela

juſqu'avec ſes frères, ſur le rang qu'elle avoit épouſé, & petite fille de France juſques dans les minuties.

M. le Duc d'Orléans, qui en rioit ſouvent, l'appelloit Madame Lucifer, en parlant d'elle; & elle convenoit que ce nom ne lui déplaiſoit pas. Elle ne ſentoit pas moins tous les avantages & toutes les diſtinctions que ſon mariage avoit valus à M. le Duc d'Orléans, à la mort de Monſieur; & ſes déplaiſirs de la conduite de M. le Duc d'Orléans avec elle, où toutefois l'air extérieur étoit demeuré convenable, ne venoient point de jalouſie, mais de dépit de n'en être pas adorée & ſervie comme une divinité; ſans que de ſa part elle eût voulu faire la moindre avance, ni quoi que ce fût qui pût lui plaire, & l'attacher, ni ſe contraindre en quoi que ce ſoit.

Jamais de ſa part, en aucun temps, rien d'accueillant, de prévenant pour lui, de familier, de cette liberté d'une

femme qui vit bien avec ſon mari ; & toujours recevant ſes avances avec froideur, & une ſorte de ſupériorité de grandeur. C'eſt une des choſes qui avoit le plus éloigné M. le Duc d'Orléans de ſon Epouſe.

Pour ſa Cour, car c'étoit ainſi qu'il falloit parler dans ſa maiſon, & de tout ce qui alloit chez elle, c'étoit moins une Cour qu'elle vouloit, qu'un culte ; & je crois pouvoir dire avec vérité qu'elle n'a jamais trouvé en ſa vie que la Ducheſſe de Villeroi & moi, qui ne le lui ayons pas rendu.

La Ducheſſe de Villeroi étoit haute, franche, libre, sûre ; & le lien entre Madame la Ducheſſe de Bourgogne, elle, & moi ; le lien entre elle & Monſieur ſon Mari ; cela pouvoit bien entrer pour beaucoup dans une pareille exception. Madame de Saint-Simon, qui ne la gâtoit pas non plus, n'avoit pas les mêmes occaſions avec elle juſqu'au

mariage de Madame la Ducheſſe de Berry.

La timidité de Madame la Ducheſſe d'Orléans étoit en même temps extrême. Le Roi l'eût faite trouver mal d'un ſeul regard un peu ſévère ; & Madame de Maintenon peut-être auſſi ; du moins trembloit-elle devant elle ; & ſur les choſes les plus communes & en public, elle ne leur répondoit jamais qu'en balbutiant, & la frayeur ſur le viſage. Je dis *répondoit* ; car de prendre la parole avec le Roi ſur-tout, cela étoit plus fort qu'elle.

Sa vie, au reſte, étoit très-languiſſante quoiqu'elle jouit d'une bonne ſanté : la ſolitude & la lecture l'occupoient juſqu'au dîner, l'ouvrage, le reſte de la journée, & du monde depuis cinq heures du ſoir, qui n'y trouvoit ni amuſemens, ni liberté, parce qu'elle n'a jamais ſu mettre perſonne à ſon aiſe. Ses deux frères furent tour-à-tour ſes Favoris.

Jamais de commerce que rarement, & dans une ſérieuſe bienſéance, avec Madame la Ducheſſe Dumaine.

Lorſque je commençai à la voir, le Favori étoit ſon petit frère ; c'eſt ainſi que par amitié & pour l'âge, elle appelloit le Comte de Toulouſe. Il la voyoit tous les jours avec la compagnie, & aſſez ſouvent ſeul avec elle dans ſon Cabinet. Quant à M. Dumaine, ce n'étoit alors que par viſites peu fréquentes, encore moins avec la Compagnie ; ſes vues l'en approchèrent après le mariage de M. le Duc de Berry ; & depuis la mort de ce Prince, il la ménageoit, pour tâcher de s'attacher M. le Duc d'Orléans, avec un manège merveilleux.

Pour moi, je ne la voyois jamais, quand la Compagnie avoit commencé ; c'étoit toujours tête à tête, ſouvent avec M. le Duc d'Orléans ; quelquefois, mais rarement, ſur-tout avant la mort du Roi, avec M. le Comte de Tou-

louſe ; jamais avec M. le Duc Dumaine. Ni l'un ni l'autre ne mettoient le pied chez M. le Duc d'Orléans, qu'aux occaſions ; ni l'un ni l'autre ne l'aimoient. Le Duc Dumaine avoit peu de diſpoſitions, intérêt à part, à aimer perſonne ; il épouſa enſuite les ſentimens de Madame de Maintenon ; & on a vu après, ce qu'il ſut faire pour éloigner M. le Duc d'Orléans des droits de ſa naiſſance, & ſe ſaiſir du ſouverain pouvoir.

Le Comte de Toulouſe, froid, menant une vie toute différente, touché des déplaiſirs de ſa Sœur, étoit encore retenu par les mécontentemens du Roi. Je n'ai remarqué en lui, dans tous les temps, que vérité, honneur, conduite ſage, & devoir de lui à M. le Duc d'Orléans, ſans que ces choſes-là ſe ſoient pouſſées *juſqu'à la liaiſon & à l'amitié.*

PORTRAIT ET HISTOIRE DE M. LE PRINCE, FILS DU GRAND CONDÉ.

C'ÉTOIT un petit homme, très-mince & très-maigre, dont le viſage d'aſſez petite mine, ne laiſſoit pas d'impoſer par le feu & l'audace de ſes yeux, & un compoſé des plus rares, qui ſe ſoit gueres rencontré. Perſonne n'a eu plus d'eſprit, & de toute ſorte d'eſprit; ni rarement tant de ſavoir dans preſque tous les genres, & pour la plupart à fond, juſqu'aux Arts & aux Mécaniques, avec un goût exquis & univerſel; jamais encore une valeur plus franche & plus naturelle, ni une plus grande envie de faire; & quand il vouloit plaire, jamais avec tant de diſcernement, de grâce, de gentilleſſes, de politeſſe, de nobleſſe,

tant d'art caché, coulant comme de ſource. Perſonne auſſi, n'a jamais porté plus loin l'invention, l'exécution, l'induſtrie, les agrémens, ni la magnificence des Fêtes dont il ſavoit ſurprendre & enchanter, & dans toutes les eſpèces imaginables. Chacun a connu le revers de ce beau côté de la médaille.

Il n'eut les entrées chez le Roi, & encore non les plus grandes entrées, qu'avec les ſurvivances de ſa charge & de ſon Gouvernement pour ſon Fils, en le mariant à une Fille naturelle du Roi; & tandis qu'à ce titre de gendre & de belle-fille, ſon Fils & ſa Fille étoient, entre le ſouper du Roi & ſon coucher, dans ſon Cabinet avec lui, les autres légitimés & la Famille Royale, il dormoit le plus ſouvent ſur un tabouret, au coin de la porte, où je l'ai vu maintes fois ainſi, en attendant, avec les autres Courtiſans, que le Roi vînt ſe déshabiller.

Sa Fille mariée avoit doucement ſecoué le joug ; celles qui ne l'étoient pas, le portoient dans toute ſa peſanteur ; elles regrettoient la condition des Eſclaves. Mademoiſelle de Condé, avec de l'eſprit, de la vertu & du mérite, & de laquelle on diſoit merveilles, en mourut.

Mademoiſelle d'Enghien, laide juſqu'au dégoût, & qui n'avoit rien du mérite de Mademoiſelle de Condé, lorgna long-temps, faute de mieux, le mariage de M. de Vendôme : Monſieur & Madame Dumaine, par pitié & auſſi par intérêt perſonnel, ſe mirent en tête de le faire réuſſir. M. le Prince le regardoit de mauvais œil, tellement qu'il prit le parti de la retraite, & de faire le malade près de quinze mois avant qu'il revînt de la maladie, dont il mourut, & ne remit jamais les pieds à la Cour, faiſant toujours ſemblant d'y vouloir aller, pour ſe faire attendre,

& cependant gagner du temps, & ne pas être preſſé.

M. le Prince de Conti, qui lui rendoit bien plus de devoirs que M. le Duc, & dont l'eſprit étoit ſi aimable, réuſſiſſoit auprès de lui mieux que tout autre; mais il n'y réuſſiſſoit pas toujours.

Pour M. le Duc, ce n'étoit que bienſéance: ils ſe craignoient tous deux. Le Fils, un Père fort difficile, plein d'humeur & de caprices, le Père, un Gendre du Roi; mais ſouvent, le pied ne laiſſoit pas que de gliſſer au Père; & ſes ſorties ſur ſon Fils étoient furieuſes.

La douceur de Madame la Princeſſe, ſa piété, ſa ſoumiſſion, ne purent lui concilier toute la tendreſſe qu'elle déſiroit de ſon Epoux.

Lui-même étoit toujours incertain. Il avoit tous les jours quatre dîners prêts; un à Saint-Ouen, un à Chantilly, un où la Cour étoit; mais la dépenſe n'en

étoit pas forte ; c'étoit un potage & la moitié d'une poule rôtie ſur un morceau de pain, dont l'autre moitié ſervoit pour le lendemain. Il travailloit tout le jour à ſes affaires, & écrivoit à Paris pour la plus petite.

Toujours enfermé chez lui, & preſque point viſible à la Cour & ailleurs, hors le temps de voir le Roi & les Miniſtres, s'il avoit à parler à ceux-ci, qu'il déſeſpéroit alors par ſes viſites alongées & redoublées.

Il ne donnoit preſque jamais à manger, & ne recevoit perſonne à Chantilly, où ſon domeſtique & quelques Jéſuites Savans lui tenoient compagnie, très-rarement d'autre gens ; mais, quand il faiſoit tant que d'y en convier, il étoit charmant, ſi parfaitement que perſonne du monde n'a jamais fait mieux les honneurs de chez ſoi ; juſqu'au moindre particulier ne pouvoit être ſi attentif. Ainſi cette contrainte, qui pourtant ne paroiſſoit point ; car

toute

toute ſa politeſſe & ſes ſoins avoient un air d'aiſance, de liberté merveilleuſe, faiſoit qu'il n'y vouloit perſonne.

Chantilly étoit ſes délices. Il s'y promenoit toujours, ſuivi de pluſieurs Secrétaires avec leur écritoire & du papier, qui écrivoient, à meſure, ce qui lui paſſoit par l'eſprit ; pour le raccommoder enſuite & l'embellir, il y dépenſa des ſommes prodigieuſes ; mais qui ont été des bagatelles, en comparaiſon des tréſors que ſon petit-fils y a enterrés, & des merveilles qu'il y a faites.

Il s'amuſoit aſſez aux ouvrages d'eſprit & de ſcience ; il en liſoit volontiers, & en ſavoit juger avec beaucoup de goût, de profondeur & de diſcernement. Il ſe divertiſſoit auſſi quelquefois à des choſes d'art & de méchaniques, auxquelles il ſe connoiſſoit très-bien.

Autrefois il avoit été amoureux de

pluſieurs Dames de la Cour ; alors rien ne lui coûtoit ; c'étoit les grâces, la magnificence, la galanterie même ; c'étoit un Jupiter transformé en pluie d'or ; c'étoit l'homme du monde le plus ingénieux. Il donna une fois une fête au Roi, qu'il cabala pour ſe la faire demander, uniquement pour retarder un voyage en Italie d'une grande Dame qu'il aimoit, & avec laquelle il étoit bien, & dont il amuſa le Mari à faire des vers pour la Fête.

Ce qui ne peut ſe comprendre, c'eſt qu'avec tant d'eſprit, d'activité, de pénétration, de valeur & d'envie de plaire, & d'être un auſſi grand Maître à la guerre, que l'étoit Monſieur ſon Père, on n'ait jamais pu lui faire comprendre la théorie de ce grand art ; il en fit long-temps ſon étude & ſon application principale ; le Fils y répondit par la ſienne, ſon Père voulut eſſayer de le mettre en Chef à l'armée, y demeurant néanmoins pour lui ſer-

vir de conſeil, quelquefois dans les places voiſines & à portée, avec la permiſſion du Roi, ſous prétexte de ſes infirmités. Cette manière de l'inſtruire ne réuſſit pas mieux que les autres. Il déſeſpéra d'un Fils doué pourtant de ſi grands talens, & ceſſa d'y travailler, avec toute la douleur qu'il eſt aiſé de s'imaginer. Il le connoiſſoit, & le connut de plus en plus; mais la ſageſſe contint le Père, & le Fils étoit en reſpect devant cet état de gloire qui environnoit le grand Condé.

Dans les derniers temps de ſa vie, & même dans la dernière année, il n'entra, ni ne ſortit rien de ſon corps, qu'il ne le vît peſer lui-même, & qu'il n'en écrivît la balance, d'où il réſultoit des diſſertations qui déſoloient ſes Médecins. La fièvre & la goutte l'attaquèrent à diverſes repriſes. Il augmenta ſon mal par un régime trop auſtère, par une ſolitude où il ne vouloit voir perſonne, même le plus ſou-

vent, ſa plus intime famille, par une inquiétude & des préviſions qui le jettoient dans de violens accès.

Il vécut encore long-temps après. Sa maladie augmentant, Madame la Princeſſe ſe haſarda de lui demander s'il ne vouloit pas penſer à ſa conſcience, & voir quelqu'un; il ſe divertit aſſez long-temps à la rebuter. Il y avoit déja quelques mois qu'il voyoit le Père de Latour en cachette, le même Général de l'Oratoire, qui avoit aſſiſté Mademoiſelle de Condé & Monſieur le Prince de Conti. Quand il le vouloit voir, ſon ſous-Secrétaire ſe mettoit dans un carroſſe de remiſe avec le Général & ſon Compagnon, le menoit à une petite porte ronde d'une maiſon, qui répondoit à l'Hôtel de Condé; & par de longs & obſcurs détours, ſouvent la lanterne à la main, & une clef dans une autre, qui ouvroit & fermoit un grand nombre de portes, le conduiſoit juſques dans la

chambre de Monſieur le Prince : là, tête-à-tête avec lui, quelquefois le confeſſoit, le plus ſouvent l'entretenoit. Quand Monſieur le Prince en avoit pris ſa ſuffiſance, ou que l'heure preſſoit; car il le retenoit ſouvent long-temps; le même homme rentroit dans la chambre, & le remenoit par les mêmes détours juſqu'au carroſſe, où le Frère les attendoit, & de-là à l'Oratoire de St. Honoré.

C'eſt le Père de Latour, qui me l'a conté depuis, ainſi que la joie de Madame la Princeſſe, quand Monſieur le Prince lui apprit enfin qu'il le voyoit ainſi, depuis pluſieurs mois. Alors il n'y eut plus de myſtère, le Père de Latour fut mandé à découvert, & ſe rendit aſſidu pendant le peu de ſemaines que Monſieur le Prince vécut depuis.

Cependant la maladie augmenta rapidement, & devint extrême : les Médecins le trouvèrent ſi mal, la nuit de

Pâque, qu'ils lui proposèrent les Sacremens pour le lendemain : il disputa contre eux, puis leur dit, qu'il vouloit donc les recevoir tout à l'heure ; que ce seroit chose faite, & qui le délivreroit du spectacle qu'il craignoit. A leur tour, les Médecins disputèrent sur l'heure indue, & que rien ne pressoit si fort. A la fin, de peur de l'aigrir, ils consentirent ; on envoya à l'Oratoire & à la Paroisse, & il reçut ainsi les derniers Sacremens. Fort peu après, il appella Monsieur le Duc, qui pleuroit, & régla tout avec lui & avec Madame la Princesse ; la congédia avec des marques d'estime & d'amitié, & lui dit où étoit son Testament ; il retint Monsieur le Duc, avec lequel il ne s'entretint plus que des honneurs qu'il vouloit à ses obsèques, des choses omises à celles de son Père, qu'il ne falloit pas oublier aux siennes, & même y prendre bien garde ; répéta plusieurs fois qu'il ne craignoit point la mort,

parce qu'il avoit pratiqué la maxime de Monſieur ſon Père ; que pour ne point appréhender les périls de près, il falloit s'y accoutumer de loin ; conſola ſon Fils ; enſuite s'entretint des beautés de Chantilly, des augmentations qu'il y avoit projettées, des bâtimens qu'il y avoit commencés, exprès pour obliger à les achever après lui ; d'une grande ſomme d'argent deſtinée à ces dépenſes, & du lieu où elle étoit. Il perſévéra dans ces ſortes d'entretiens juſqu'à ce que la tête vînt à ſe brouiller ; le Père Latour & Finot étoient cependant retirés dans un coin de la chambre.

PORTRAIT HISTORIQUE

DE M. LE PRINCE DE CONTI.

LA goutte avoit réduit Monſieur le Prince de Conti, au lait pour toute nourriture, qui lui avoit long-temps réuſſi. Son eſtomac s'en laſſa; le Médecin s'y opiniâtra, & le tua. Quand il n'en fut plus temps, il demanda & obtint de faire venir de Suiſſe, un excellent Médecin Français, refugié, nommé Trouillon, qui le condamna dès en arrivant. Il n'avoit pas encore quarante-cinq ans.

Sa figure avoit été charmante; juſques aux défauts même de ſon corps & de ſon eſprit, avoient des graces infinies. Des épaules trop hautes, la tête un peu panchée de côté, enfin, une diſtraction étrange.

Ce Prince fut auſſi les délices du

monde, de la Cour, des Armées, la Divinité du Peuple, l'Idole des Soldats, le Héros des Officiers, l'eſpérance de ce qu'il y avoit de plus diſtingué, l'ami avec diſcernement des Savans, & ſouvent l'admiration de la Sorbonne, des Juriſconſultes, des Aſtronomes, & des Mathématiciens les plus célèbres. C'étoit un très-bel eſprit, lumineux, juſte, exact, vaſte, étendu, d'une lecture infinie, qui n'oublioit rien, qui poſſédoit les Hiſtoires générales & particulières, qui connoiſſoit les généalogies, leurs chimères & leurs réalités, qui ſavoit où il avoit pris chaque choſe & chaque fait, qui en diſcernoit les ſources, & qui retenoit, & jugeoit de même tout ſans confuſion, ſans mêlange, ſans mépriſe, avec une ſingulière netteté.

Monſieur de Montauſier & Monſieur de Meaux, qui l'avoient vu élever auprès de Monſeigneur, l'avoient toujours aimé avec tendreſſe, & lui par

retour leur montroit beaucoup de confiance. Il en étoit de même avec les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, & avec l'Archevêque de Cambrai, & les Cardinaux d'Eſtrées & de Janſon. Son Père ne ſe cachoit point d'une prédilection pour lui au-deſſus de ſes autres Enfans. Il fut la conſolation de ſes dernières années; il s'inſtruiſit dans ſon exil, & ſa retraite auprès de lui; il écrivit ſous lui beaucoup de choſes curieuſes; il fut le cœur & le confident de Monſieur de Luxembourg, dans ſes dernières années. Chez lui l'utile & le futile, l'agréable & le Savant, tout étoit diſtinct & à ſa place.

Il avoit des amis; il ſavoit les choiſir & les cultiver, vivre avec eux, ſe mettre à leur niveau ſans hauteur & ſans baſſeſſe. Il avoit auſſi des amies indépendamment d'amour: doux, juſqu'à être complaiſant dans le commerce, extrêmement poli, mais d'une politeſſe diſtinguée ſelon le rang, l'âge

& le mérite, & meſurée avec tous; il ne déroboit rien à perſonne; il rendoit tout ce que les Princes du Sang doivent.

L'Hiſtoire des Livres & des converſations lui fourniſſoit de quoi parler, avec un art imperceptible, de ce qu'il pouvoit dire de plus obligeant ſur la naiſſance, les emplois, les actions; ſon eſprit étoit naturel, brillant, vif; reparties promptes, plaiſantes, jamais bleſſantes. Le gracieux répandu par-tout, ſans affectations, avec toute la futilité du monde de la Cour, des femmes & leur langage avec elles; l'eſprit ſolide, infiniment ſenſé; il en donnoit à tout le monde; il ſe mettoit à la portée & au niveau de tous, & parloit le langage d'un chacun avec une facilité non-pareille. Tout enfin prenoit un air aiſé. Il avoit la valeur des Héros, leur maintien à la guerre, leur ſimplicité par-tout, mais qui cachoit beaucoup d'art; les marques de leurs

talens pourroient paſſer pour le dernier coup de pinceau ; mais comme tous les hommes, il avoit ſa contre-partie.

Les vertus, les talens, les agrémens, la grande réputation que ce Prince s'étoit acquiſe, l'amour général qu'il s'étoit concilié, contraſtoient trop avec Monſieur Du Maine, pour ne pas lui donner des jaloux ; il en eut, & il put facilement s'en appercevoir.

En effet, on étoit flatté d'un accès familier auprès de lui ; le monde le plus important, le plus choiſi ; juſques dans le ſallon de Marly, il étoit environné du plus exquis ; il y tenoit des converſations charmantes ſur tout ce qui ſe préſentoit indifféremment. Jeunes & vieux y trouvoient leur inſtruction & leur plaiſir, par l'agrément, avec lequel il s'énonçoit ſur toutes les matières ; par la netteté de ſa mémoire, par ſon abondance ſans être parleur. Ce n'eſt point une fiction ;

c'eſt une vérité cent fois éprouvée, qu'on y oublioit l'heure des repas.

Jamais homme n'eut tant d'art caché ſous une ſimplicité ſi naïve, ſans quoi que ce ſoit d'affecté en rien. Tout en lui couloit de ſource; jamais rien de tiré, de recherché; rien ne lui coûtoit. On n'ignoroit pas qu'il n'aimoit rien, ni ſes défauts; on les lui paſſoit tous, & on l'aimoit véritablement, quelquefois juſqu'à ſe le reprocher, toujours ſans s'en corriger.

Monſeigneur, auprès duquel il avoit été élévé, conſervoit pour lui autant de diſtinction qu'il en étoit capable; mais, il n'en avoit pas moins pour Monſieur de Vendôme; & l'intérieur de ſa Cour étoit partagé entr'eux.

Monſieur le Duc de Bourgogne, élevé des mains favorables au Prince de Conti, étoit au-dehors fort meſuré avec lui; mais la liaiſon intérieure d'eſtime, d'amitié, étoit intime & ſolidement établie. Ils avoient l'un & l'autre

mêmes amis, mêmes jaloux, mêmes ennemis; & ſous un extérieur très-uni, l'union étoit parfaite.

Monſieur le Prince ne pouvoit s'empêcher d'aimer ſon gendre, qui lui rendoit de grands devoirs; malgré de grandes raiſons domeſtiques, ſon goût & ſon penchant l'entraînoient vers lui; ce n'étoit pas ſans nuages; l'eſtime venoit au ſecours du goût; & preſque toujours elle triomphoit du dépit. Ce Gendre étoit le cœur & toute la conſolation de Madame la Princeſſe. Il vivoit avec une conſidération infinie pour ſa femme, même avec amitié, non ſans être ſouvent importuné de ſes humeurs, de ſes caprices, de ſes jalouſies; il gliſſoit ſur tout cela, & n'étoit guere jamais avec elle.

Sa Fille, morte Ducheſſe de Bourbon, concentroit une grande partie de ſa tendreſſe; l'autre, il ſe contentoit de la bien traiter. Pour Monſieur & lui, ils furent toujours le fléau l'un

de l'autre, & d'autant plus fléau réciproque, que la parité de l'âge, la proximité la plus étroite redoublée, tout avoit contribué à les faire vivre enſemble à l'Armée, à la Cour, preſque toujours dans les mêmes lieux, quelquefois encore à Paris; outre les cauſes les plus intimes, jamais deux hommes ne furent plus oppoſés.

La jalouſie dont Monſieur le Duc fut tranſporté toute ſa vie, ne pouvoit ſe cacher de tous les genres d'applaudiſſemens, qui environnoient ſon Beau-frère; il en étoit d'autant plus piqué, que le Prince de Conti, couloit tout avec lui, & l'accabloit de devoirs & de prévenances. Il y avoit vingt ans, qu'il n'avoit mis le pied chez Madame la Ducheſſe, lorſqu'il mourut; elle-même n'oſa jamais en envoyer ſavoir des nouvelles, ni en demander devant le monde, pendant ſa longue maladie; elle n'en apprit qu'en cachette,

le plus ſouvent par Madame la Princeſſe de Conti ſa Sœur.

Cette Princeſſe de Conti & ſon Beau-frère, vécurent toujours avec union, amitié & confiance.

Enfin le Prince de Conti, après avoir été long-temps ſans Charge, ſans Gouvernement, tandis que ces faveurs s'accumuloient ſur des hommes qui lui étoient très-inférieurs, fut choiſi pour commander, en Chef, toutes les diverſes Troupes de la ligue d'Italie. Ce projet, qui ne fut jamais bien cimenté ici, n'y ſubſiſta pas même en idée : Chamillart, qui, trop gouverné, trop entêté, avec des lumières trop courtes, avoit le cœur droit & Français, alloit toujours au bien, autant qu'il le voyoit, ſentoit le déſordre des affaires, & ſe ſervit de ce premier retour forcé vers le Prince de Conti, ſur l'Italie, pour porter Madame de Maintenon & le Roi, par elle, à ſentir la néceſſité de relever

relever l'état si fâcheux de cette Frontière, & de l'Armée qui la défendoit, par le Prince dont la naissance même cédoit à la réputation. Il l'emporta enfin; il eut la permission de l'avertir qu'il étoit choisi pour commander l'Armée de Flandre. Le Prince de Conti en tressaillit de joie; il n'avoit jamais trop compté sur l'exécution de la ligue d'Italie, en avoit vu le projet s'évanouir peu-à-peu; il ne comptoit plus d'être rien; il se laissa donc aller aux plus agréables espérances; mais il n'étoit plus temps: sa santé étoit désespérée, il le sentit bientôt; & ce tardif retour ne servit qu'à lui faire regretter la vie davantage.

Il périt lentement, dans les regrets d'avoir été conduit à la mort par sa disgrace, & de ne pouvoir être rappellé à la vie par ce retour inespéré du Roi, & par l'ouverture d'une brillante carrière. Il avoit été extrêmement bien élevé. Il étoit fort instruit; les

écarts de ſa jeuneſſe n'avoient fait qu'offuſquer ſes connoiſſances, ſans les éteindre ; il n'avoit pas même laiſſé de lire ſouvent de quoi les réveiller. Il choiſit le Père de Latour, Général de l'Oratoire, pour le préparer, & lui aider à bien mourir ; il tenoit tant à la vie, & venoit d'y être encore ſi fortement ratacché, qu'il eut beſoin du plus grand courage.

Trois mois durant, la foule remplit toute ſa maiſon ; & celle du Peuple, la place qui étoit devant. Les Egliſes retentiſſoient des vœux de tous, des plus obſcurs, comme des plus connus ; & il arriva pluſieurs fois aux gens des Princeſſes, d'aller d'Egliſe en Egliſe, de leur part, pour faire dire des Meſſes, & de les trouver toutes retenues pour lui. Rien de ſi flatteur n'eſt arrivé à perſonne. A la Cour, à la Ville on s'informoit ſans ceſſe de ſa ſanté ; les payſans s'en demandoient des nouvelles dans les rues ; ils étoient

arrêtés aux portes & aux boutiques ; on en demandoit à tous venans. Un mieux fit plutôt reſpirer que rendre l'eſpérance. Tandis qu'il dura, on l'amuſa de toutes les curioſités qu'on put ; il laiſſoit faire ; mais il ne ceſſoit pas de voir le Père de Latour, & de penſer à Dieu. Monſeigneur le Duc de Bourgogne l'alla voir, & le vit ſeul long-temps : il y fut fort ſenſible ; cependant le mal redoubla, & devint fort preſſant ; il reçut plus d'une fois les Sacremens, avec les plus grands ſentimens.

Il arriva que Monſeigneur, allant à l'Opéra, paſſa d'un côté de la Rivière, le long du Louvre, en même temps que le Saint Sacrement étoit porté vis-à-vis, ſur l'autre quai, au Prince de Conti. Madame la Ducheſſe de Bourgogne ſentit le contraſte ; elle en fut outrée ; & entrant dans ſa loge, elle le dit à la Ducheſſe de Lude. Paris & la Cour en furent indignés ; Made-

moiſelle de Melun, que Madame la Princeſſe de Conti d'abord, puis Madame la Ducheſſe avoit miſe dans la familiarité de Monſeigneur, aidée de Madame d'Epinay, ſa belle-ſœur, fut la ſeule qui oſa lui rendre le ſervice de lui apprendre le mauvais effet d'un Opéra ſi déplacé, & de lui conſeiller d'en répater le ſcandale par une viſite à ce Prince, chez qui il n'avoit pas encore imaginé d'aller. Il la crut; la viſite fut courte; elle fut ſuivie d'une autre de Meſſeigneurs ſes Fils. Madame la Princeſſe y paſſoit les nuits, depuis long-temps; Monſieur le Prince n'étoit pas en état de le voir.

Monſieur le Prince de Conti avoit toujours vu quelques amis; & les ſoirs, touché de l'affliction publique, il ſe faiſoit rendre compte de tout ce qui étoit venu. Sur la fin, il ne voulut plus voir perſonne, même les Princeſſes, & ne ſouffrit que le plus étroit néceſſaire pour ſon ſervice, & le Père

de Latour, l'Abbé de Fleury, qui avoit été ſon Précepteur, & depuis ſous-Précepteur des Enfans de France, qui s'eſt immortaliſé par ſon admirable Hiſtoire de l'Egliſe, & deux ou trois gens de bien.

Il conſerva toute ſa préſence d'eſprit juſqu'au dernier moment, & en profita. Il mourut au milieu d'eux, dans ſon fauteuil, dans les plus grands ſentimens de piété, dont j'ai oui raconter au Père de Latour, des choſes admirables. Les regrets en furent amers & univerſels; ſa mémoire eſt encore chère; mais diſons tout, peut-être gagna-t-il un peu par ſa diſgrace.

MONSIEUR LE DUC.

DUBOIS avoit été Penſionnaire de l'Angleterre, dont il avoit favoriſé les intérêts ; quatre mois après ſa mort ; Monſieur le Duc porté à ſa place par Monſieur de Fleury, ancien Evêque de Fréjus, & Précepteur du Roi, qui compta faire de ce Prince un Fantôme de premier Miniſtre, & devenir lui-même le Maître de l'Etat ; Monſieur le Duc, dis-je, fut entraîné à favoriſer l'Angleterre.

Les Anglais, bien au fait de notre intérieur, ſe hâtèrent de tirer parti de la poſition. Monſieur le Duc, dans ſon plan, ne fut pas alarmé. Le Roi tomba malade ; & quoique le mal ne fût pas menaçant, & qu'il finît en peu de jours, Monſieur le Duc, en fut tellement effrayé, qu'il ſe releva une nuit,

tout nud en robe de chambre, & monta dans la dernière antichambre du Roi, de l'appartement bas de Feu Monſeigneur, où Monſieur le Duc d'Orléans étoit mort, & que Monſieur le Duc avoit eu enſuite. Il étoit ſeul, une bougie à la main; il trouva Maréchal, qui paſſoit cette nuit-là dans cette antichambre, & qui, étonné de cette apparition, alla à lui, & lui demanda ce qu'il venoit faire. Il trouva un homme égaré, hors de lui, qui ne put ſe raſſurer ſur ce que Maréchal lui dit de la maladie, & qui enfin, d'effroi & de plénitude, s'échappa à dire : *Que deviendrai-je* ? Répondant entre haut & bas à ſon bonnet de nuit : « *Je n'y ſerai pas repris, s'il* » *réchappe* ; il faut le marier. » Maréchal, avec qui il étoit ſeul à l'écart, ne fit pas ſemblant de l'entendre. Il tâcha de lui remettre l'eſprit, & l'envoya ſe coucher. Ce fut l'époque du renvoi de l'Infante.

Son règne fut court, & finit le Lundi de la Pentecôte 1726, par l'ordre que lui porta le Duc de Charot, Capitaine des Gardes-du-Corps, un moment après que le Roi fut parti de Verſailles pour aller à Rambouillet, de ſe retirer ſur le champ à Chantilly, où il alla à l'heure même, accompagné par un Lieutenant des Gardes-du-Corps.

ENFANS NATURELS DE LOUIS XIV. ANECDOTES SINGULIERES.

CE ne fut que par degré que le Roi ſe porta à l'agrandiſſement de ſes Enfans naturels. Son premier eſſai ne fut pas heureux.

Louis XIV crut pouvoir marier Mademoiſelle de Blois, qu'il avoit eue de Madame la Valliere, au Prince d'Orange, & la lui fit propoſer, dans un

temps où ſes proſpérités & ſon nom dans l'Europe, lui perſuadoient que cela ſeroit reçu, comme le plus grand honneur & le plus grand avantage; il ſe trompa : le Prince d'Orange étoit fils d'une fille du Roi d'Angleterre, Charles I, & ſa grand-mère étoit fille de l'Electeur de Brandebourg. Il s'en ſouvint avec tant de hauteur, qu'il répondit nettement que les Princes d'Orange étoient accoutumés à épouſer des filles légitimes des grands Rois, & non pas des filles naturelles. Ce mot bleſſa tellement le cœur du Roi, qu'il ne l'oublia jamais, & qu'il prit à tache, & ſouvent contre ſon palpable intérêt, de montrer combien l'indignation qu'il en avoit conçue étoit entrée profondement dans ſon ame.

Cependant, il n'y eut rien d'omis de la part du Prince d'Orange pour l'effacer; reſpects, ſoumiſſion, offices, patience dans les injures & les traverſes perſonnelles, redoublement d'ef-

forts; tout fut rejetté avec mépris: les Miniſtres du Roi, en Hollande, eurent toujours un ordre exprès de traverſer ce Prince, non-ſeulement dans les affaires d'Etat, mais dans toutes les particulières & perſonnelles, de ſoulever tout ce qu'ils pourroient de gens & de villes contre lui; de répandre de l'argent pour faire élire aux Magiſtratures, les perſonnes qui lui étoient les plus oppoſées; de protéger ouvertement ceux qui étoient déclarés contre lui, de ne le point voir; en un mot de lui faire tout le mal, & de lui donner tous les déſagrémens dont ils pourroient s'aviſer.

Jamais le Prince, juſqu'à l'entrée de cette guerre, qui fut ſi fatale à la France, ne ceſſa, & publiquement & par des voies plus ſourdes, de vouloir appaiſer cette colère; jamais le Roi ne s'en relâcha. Enfin, déſeſpérant d'obtenir d'entrer dans les bonnes graces du Roi, & dans l'eſpérance de

ſa prochaine invaſion en Angleterre, & de l'effet de la formidable ligue qu'il avoit formée contre la France, il dit tout haut, qu'il avoit inutilement travaillé, toute ſa vie, à obtenir les bontés du Roi; mais qu'il eſpéroit du moins être plus heureux à mériter ſon eſtime.

On peut juger enſuite quel triomphe ce fut pour lui, de forcer le Roi à le reconnoître Roi d'Angleterre, & tout ce que cette reconnoiſſance coûta au Roi.

Le Roi, occupé de l'établiſſement de ſes Enfans naturels, qu'il agrandiſſoit de jour en jour, avoit marié deux de ſes filles à deux Princes du Sang; Madame la Princeſſe de Conti, ſeule fille du Roi, & de Madame de la Valliere, étoit ſans enfans; l'autre fille aînée du Roi, & de Madame de Monteſpan, avoit épouſé Monſieur le Duc; il y avoit long-temps que Madame de Maintenon, encore plus que

le Roi, ſongeoit à les élever de plus en plus, & que tous deux vouloient marier Mademoiſelle de Blois, ſeconde fille du Roi & de Madame de Monteſpan, à Monſieur le Duc de Chartres ; c'étoit le propre & l'unique neveu du Roi, & fort au-deſſus des Princes du Sang, par ſon rang de petit-fils de France, & par la Cour que tenoit Monſieur.

Il y avoit déjà quatre ans, que le Roi vouloit ce mariage dans ſon eſprit, & qu'il en avoit pris les premières meſures. Elles étoient d'autant plus difficiles, que Monſieur étoit attaché à tout ce qui étoit de ſa grandeur, & que Madame étoit d'une nation qui abhorroit les méſalliances, & d'un caractère à n'oſer ſe promettre de lui faire jamais goûter ce mariage.

Pour vaincre ces obſtacles, le Roi s'adreſſa à Monſieur Legrand, qui étoit de tout temps dans ſa familiarité, pour gagner le Chevalier de Lorraine ſon

frère, qui de tous temps auſſi gouvernoit Monſieur.

L'ouverture de la promotion ſe faiſoit dans l'été de 1688 : il ne reſtoit pas au plus une douzaine de Chevaliers de l'Ordre ; chacun voyoit que la promotion ne pouvoit plus guere ſe reculer. Ces deux frères demandèrent d'y précéder les Ducs. Le Roi, qui, pour cette prétention, n'avoit donné l'Ordre à aucun Lorrain, eut peine à s'y réſoudre ; mais les frères ſurent tenir ferme, ils s'emportèrent ; & le Chevalier de Lorraine, ainſi payé d'avance, répondit du conſentement de Monſieur au mariage, & des moyens d'y faire venir Madame & Monſieur le Duc de Chartres ; ils y réuſſirent.

SINGULARITÉS ET ANECDOTES, CONCERNANT MADAME DE MONTESPAN.

MADAME de Monteſpan, après ſa diſgrace, à la Communauté de Saint Joſeph, qu'elle avoit bâtie, fut long-temps à s'y accoutumer. Elle promena ſon loiſir & ſes inquiétudes à Bourbon, à Fontevrault, aux terres d'Aubin, & fut des années, ſans pouvoir ſe rendre à elle-même. A la fin, Dieu la toucha : jamais elle n'avoit perdu de vue la Religion ; elle quittoit ſouvent le Roi, pour aller prier Dieu dans un cabinet ; rien ne lui auroit fait rompre aucun jeûne, ni un jour maigre ; elle fit tous les Carêmes, & avec auſtérité ; quant aux jeûnes, lorſqu'elle étoit à la Cour, elle y ajoutoit des aumônes abondantes ;

jamais rien qui approchât du doute & de l'impiété ; mais impérieuſe, altière, dominante, moqueuſe, & tout ce que la beauté & la toute-puiſſance qu'elle en tiroit, entraîne après ſoi.

Réſolue enfin de mettre, pour ſon ſalut, à propos un temps que la grâce lui avoit donné, elle chercha quelqu'un de ſage & d'éclairé, & ſe mit entre les mains du Père de Latour, Général de l'Oratoire, ſi connu par ſes Sermons, ſes directions, ſes amis, & par ſa prudence & les talens du Gouvernement. Depuis ce moment, juſqu'à ſa mort, ſa converſion ne ſe démentit point, & ſa pénitence augmenta toujours. Il fallut d'abord renoncer à l'attachement ſecret qui lui étoit demeuré pour la Cour, & aux eſpérances, qui, toutes chimériques qu'elles étoient, l'avoient toujours flattée.

Ses Enfans lui rendoient de grands devoirs & fort aſſidus. Elle les aimoit avec paſſion, excepté Monſieur Du-

maine, qui fut long-temps ſans la voir, & qui ne la vit depuis que par bienſéance ; c'étoit peu dire, qu'elle eût du crédit ſur les trois autres, c'étoit de l'autorité ; elle en uſoit ſans contrainte ; elle leur donnoit ſans ceſſe, & par amitié, & pour ſe conſerver leur attachement, & pour ſe réſerver ce lien avec le Roi, qui n'avoit avec elle, aucune ſorte de commerce, même par leurs Enfans. Leur aſſiduité fut retranchée ; ils ne la voyoient plus que rarement, & après le lui avoir fait demander.

Elle devint la Mère de d'Antin, dont elle n'avoit été juſqu'alors que la Marâtre ; elle s'occupa de l'enrichir. Le Père de Latour tira d'elle un terrible acte de Pénitence ; ce fut de demander pardon à ſon Mari, & de ſe remettre entre ſes mains. Elle lui écrivit elle-même, dans les termes les plus ſoumis ; elle lui offrit de retourner avec lui ; ou de ſe rendre en quelque lieu qu'il

qu'il voulût lui ordonner. Qui a connu Madame de Monteſpan, juge que c'étoit-là le ſacrifice le plus héroïque. Elle en eut le mérite, ſans en eſſuyer l'épreuve ; Monſieur de Monteſpan, lui fit dire qu'il ne vouloit, ni la recevoir, ni lui preſcrire rien, ni ouïr parler d'elle de ſa vie. A ſa mort, elle prit le deuil comme une veuve ordinaire ; mais il eſt vrai que devant & depuis elle ne reprit jamais ſes livrées, ni ſes armes qu'elle avoit quittées, & porta toujours les ſiennes ſeules & pleines.

Peu-à-peu elle vint à donner tout ce qu'elle avoit aux pauvres. Elle travailloit pour eux, pluſieurs heures par jour, à des ouvrages bas & groſſiers, comme des chemiſes & d'autres choſes ſemblables, & y faiſoit travailler ce qui l'environnoit ; ſa table, qu'elle avoit aimée avec excès, devint la plus frugale ; ſes jeûnes furent fort multipliés ; ſa prière interrompoit ſa compagnie ;

& le plus petit jeu auquel elle s'amuſoit ; &, à toutes les heures du jour, elle quittoit tout pour aller prier Dieu dans ſon Cabinet. Ses macérations étoient continuelles ; ſes chemiſes & ſes draps étoient de toile jaune, la plus dure & la plus groſſière ; mais cachés ſous des draps & une chemiſe ordinaire. Elle portoit ſans ceſſe des bracelets, des jarretières, & une ceinture à pointe de fer, qui lui faiſoient ſouvent des plaies ; & ſa langue autrefois ſi à craindre, avoit auſſi ſa pénitence.

Elle étoit, de plus, tellement tourmentée des frayeurs de la mort, qu'elle payoit pluſieurs femmes, dont l'emploi unique étoit de la veiller. Elle couchoit, ſes rideaux ouverts, avec beaucoup de bougies dans ſa chambre ; ſes veilleuſes autour d'elle, qui, toutes les fois qu'elle ſe réveilloit, elle vouloit trouver, cauſant, jouant, ou mangeant, pour ſe raſſurer contre leur aſſoupiſſement.

Parmi tout cela, elle ne put jamais ſe défaire de l'extérieur de Reine qu'elle avoit uſurpé dans ſa faveur, & qui la ſuivit dans ſa retraite. Il n'y avoit perſonne qui n'y fût ſi accoutumé dans ce temps-là, qu'on en conſerva l'habitude ſans murmurer. Son fauteuil avoit le dos joignant ſon lit; il n'en falloit point chercher d'autres dans ſa chambre, non pas même pour ſes Enfans; Madame la Ducheſſe d'Orléans, pas plus que les autres; à Monſieur, on apportoit un fauteuil, & à Madame la Princeſſe; mais elle ne ſongeoit pas à ſe déranger du ſien, ni à les reconduire. Madame n'y alloit preſque jamais, & trouvoit cela fort étrange.

On peut juger par-là comme elle recevoit tout le monde; il y avoit de petites chaiſes à dos, lardées de plians, depuis ſon fauteuil, pour la Compagnie qui venoit, & pour celle qui logeoit chez elle, nièces, pauvres de-

moiſelles, filles & femmes qu'elle entretenoit, & qui faiſoient les honneurs. Toute la France y alloit ; je ne ſais par quelle fantaiſie cela s'étoit tourné, de temps en temps, en devoir ; les femmes de la Cour en faiſoient la leur à ſes filles ; d'hommes, il y en alloit peu ſans des raiſons particulières, ou des occaſions ; elle parloit à chacun, comme une Reine qui tient ſa Cour, & qui honore, en adreſſant la parole.

C'étoit toujours avec un air de grand reſpect qu'on entroit chez elle : de viſites, elle n'en faiſoit jamais, non pas même à Monſieur & à Madame, ni à l'Hôtel de Condé. Elle envoyoit, dans les occaſions, aux gens qu'elle vouloit favoriſer, & point à tout ce qui la voyoit ; un air de grandeur répandu par-tout chez elle, & de nombreux équipages toujours en déſarroi.

Belle comme le jour juſqu'au dernier moment de ſa vie, ſans être ma-

lade, & croyant toujours l'être & aller mourir. Cette inquiétude l'entretenoit dans le goût de voyager ; & dans ſes voyages, elle menoit toujours ſept à huit perſonnes de compagnie ; elle en fut toujours de la meilleure, avec des grâces qui faiſoient paſſer ſes hauteurs, & qui leur étoient adaptées. Il n'étoit point poſſible d'avoir plus d'eſprit, de fine politeſſe, des expreſſions ſingulières, une éloquence, une juſteſſe naturelle, qui lui formoit comme un langage particulier, mais qui étoit délicieux, & qu'elle communiquoit ſi bien, par l'habitude que ſes nièces & les perſonnes aſſidues auprès d'elle, ſes femmes, celles qui avoient été élévées chez elle, les prenoient toutes, & que l'on ſent encore aujourd'hui, dans le peu de perſonnes qui en reſtent ; c'étoit le langage naturel de la famille, de ſon Frère & de ſes Sœurs.

Sa dévotion étoit de marier les jeunes gens, ſur-tout les jeunes filles ;

& comme elle avoit peu à donner, après toutes ſes aumônes, c'étoit la faim & la ſoif qu'elle marioit.

Depuis ſa ſortie de la Cour, jamais elle ne s'abaiſſa à rien demander pour elle, ni pour les autres. Les Miniſtres, les Intendans, les Juges n'entendirent jamais parler d'elle. La dernière fois qu'elle alla à Bourbon, & ſans beſoin, comme elle faiſoit ſouvent, elle paya deux ans d'avance, toutes les penſions charitables qu'elle faiſoit en grand nombre, preſque toutes à de pauvre Nobleſſe, & doubla ſes aumônes. Quoiqu'elle fût pleine de ſanté; & de ſon aveu, elle diſoit qu'elle ne reviendroit pas de ce voyage, & que tous ces pauvres gens auroient, avec les avances, le temps de chercher ailleurs leur ſubſiſtance; en effet, elle avoit toujours la mort préſente; elle en parloit comme étant prochaine; & avec toutes ſes frayeurs, ſes veilleuſes, & une préparation continuelle à la mort,

elle n'avoit jamais ni Médecin, ni même de Chirurgien. Ce fut ainſi qu'elle termina ſa carrière.

MORT DE M. DE MONTESPAN.

MONSIEUR de Monteſpan mourut dans ſes terres de Guienne, trop connu par la funeſte beauté de ſa femme. Il n'en avoit eu qu'un fils, qui étoit le Marquis d'Antin, Menin de Monſeigneur, lequel ſut tirer un grand parti de ſa faveur.

DERNIERES ANNÉES DE MADAME DE MAINTENON.

LE Samedi au ſoir, 15 Avril 1719, veille de la *Quaſimodo*, mourut à Saint-Cyr, la célèbre Madame de Maintenon. Quel bruit cet événement eût cauſé en Europe, s'il fût arrivé quelques années plutôt! On l'ignora peut-être à Verſailles, qui en eſt ſi proche; à peine en parla-t-on à Paris. Mais tout, juſqu'à ſes dernières années de retraite, eſt curieux.

Elle ſe retira à Saint-Cyr, au moment même de la mort du Roi, & eut le bon ſens de s'y réputer morte au monde, & de n'avoir jamais mis le pied depuis hors de la clôture de cette maiſon. Elle ne voulut voir perſonne du dehors, ſans exception, que du très-petit nombre dont on va parler; rien

demander, ni recommander perſonne, ni ſe mêler de rien où ſon nom pût être mêlé. Meſdames de Caylus, Dangeau & de Lévi, étoient admiſes, mais peu ſouvent; les deux dernières années, encore plus rarement à dîner. Le Cardinal de Rohan la voyoit toutes les ſemaines; le Duc du Maine auſſi, & paſſoit trois ou quatre heures avec elle tête-à-tête. Tout lui rioit, quand on le lui annonçoit; elle embraſſoit *ſon Mignon* avec la dernière tendreſſe; car elle l'appelloit toujours ainſi. Le Maréchal de Villeroi, tant qu'il en pouvoit prendre le temps, & toujours avec grand accueil; preſque point le Cardinal de Biſſy; quelques Evêques, quelquefois aſſez ſouvent l'Archevêque de Rouen, d'Aubigny; Bloin, de temps en temps, l'Evêque de Chartres, Mérinville, Diocéſain & Supérieur de la Maiſon, une fois la ſemaine.

Quand la Reine d'Angleterre étoit à Saint-Germain, elle alloit dîner avec

Madame de Maintenon; mais de Chaillot, où elle paſſoit des temps conſidérables, elle n'y alloit pas. Elles avoient chacune leur fauteuil égal, vis-à-vis l'une de l'autre; à l'heure du dîner, on mettoit une table entre elles, deux couverts, les premiers plats & une cloche. C'étoit les jeunes Demoiſelles de la Chambre qui faiſoient tout ce ménage, & qui leur ſervoient à boire; des aſſiettes & un nouveau ſervice, quand la cloche les appelloit. La Reine leur témoignoit toujours quelques bontés; ces Demoiſelles otoient tout de la chambre; elles apportoient & remportoient le café; la Reine y paſſoit deux ou trois heures tête-à-tête; puis elles s'embraſſoient; Madame de Maintenon faiſoit trois ou quatre pas, en la recevant & en la reconduiſant; ſes Demoiſelles, qui étoient dans l'antichambre, l'accompagnoient à ſon carroſſe, & l'aimoient fort, parce qu'elle leur étoit gracieuſe; elles étoient charmées

ſur-tout du Cardinal de Rohan, qui ne venoit jamais les mains vuides, & qui leur apportoit des pâtiſſeries, des bonbons, de quoi les régaler pluſieurs jours; ces bagatelles faiſoient plaiſir à Madame de Maintenon. Il eſt pourtant vrai, qu'avec le peu de viſites qui ne ſe haſardoient point, qu'elle n'en marquât le jour, l'heure, qu'on lui envoyoit demander, excepté le Duc Dumaine qui étoit toujours reçu à bras ouverts; il arrivoit rarement des journées où elle n'eût perſonne.

Ce temps-là, & les vuides des matinées, étoient remplis par beaucoup de Lettres qu'elle recevoit, & de réponſes qu'elle faiſoit preſque toutes à des Supérieurs de Communautés de Prêtres, ou de Séminaires, à des Abbeſſes, même à de ſimples Religieuſes; & comme elle écrivoit ſinguliérement bien & facilement, elle ſe plaiſoit à dicter ſes Lettres. Tous ces détails, je les ai ſu de Madame de Thibouville,

qui étoit Rochechouart, ſans aucun bien, & miſe enfin à Saint-Cyr.

Madame de Maintenon, outre ſes femmes de chambre, car nul homme de ſes gens n'entroit dans la clôture, avoit deux, quelquesfois trois Demoiſelles vieilles & ſix jeunes, pour être de ſa chambre, dont vieilles & jeunes elle changeoit quelquefois.

Mademoiſelle de Rochechouart fut une des jeunes; elle la prit en amitié, & autant, en une ſorte de petite confiance, que ſon âge le pouvoit permettre; & comme elle lui trouvoit de l'eſprit & la main bonne, c'étoit à elle qu'elle dictoit toujours. Elle n'eſt ſortie de Saint-Cyr, qu'après la mort de Madame de Maintenon, qu'elle a toujours fort regrettée; quoiqu'elle ne lui ait rien donné, d'Antin la maria à Thibouville, qui, s'étant ruiné, ne lui laiſſa de reſſource que la maiſon de l'Evêque d'Evreux ſon frère.

Madame de Maintenon, comme à

la Cour, ſe levoit matin & ſe couchoit de bonne heure ; ſes prières duroient long-temps ; elle liſoit auſſi elle-même des Livres de piété, quelquefois elle ſe faiſoit lire quelque peu d'hiſtoire par ſes jeunes filles, & ſe plaiſoit à les faire raiſonner deſſus, & à les inſtruire. Elle entendoit la Meſſe d'une tribune tout contre ſa chambre, ſouvent quelques offices, rarement dans le chœur. Elle communioit, non comme le dit Dangeau dans ſes Mémoires, ni tous les deux jours, ni à minuit, mais deux fois la ſemaine, ordinairement entre les ſept & huit heures du matin, puis revenoit dans ſa tribune, où, ces jours-là, elle demeuroit long-temps. Son dîner étoit ſimple, mais délicat ; recherché dans ſa ſimplicité, mais très-abondant en tout. Le Duc de Noailles, après Mornay & Bloin, ne la laiſſoient pas manquer de gibier de Saint-Germain & de Verſailles, ni ſes bâtimens de fruits.

Quand elle n'avoit point de Dames de dehors, elle mangeoit ſeule, ſervie par les Demoiſelles de ſa chambre, dont elle faiſoit mettre quelques-unes à table, trois ou quatre fois l'an au plus. Mademoiſelle d'Aumale, qui étoit vieille, & qu'elle avoit vue long-temps à la Cour, n'étoit pas de ce côté-là la plus diſtinguée. Il y avoit un ſouper neuf pour Mademoiſelle d'Aumale, & pour les Demoiſelles de la chambre, dont elle étoit comme la gouvernante.

Madame de Maintenon ne prenoit rien le ſoir; quelquefois, dans les fort beaux jours ſans vent, elle ſe promenoit un peu dans le Jardin; elle nommoit toutes les Supérieures premières & ſubalternes, & toutes les Officieres. On lui rendoit un compte ſuccint du courant; mais de tout ce qui étoit au-delà, la première prenoit ſes ordres. Elle étoit Madame tout court dans la maiſon, où tout étoit en ſa main, & quoiqu'elle eût des manières hon-

nêtes & douces avec les Dames de Saint-Cyr, & de bonté avec les Demoiſelles, il étoit extrêmement rare qu'elle en vît d'autres que les Supérieures & les Officières, encore n'étoit-ce que quand quelqu'une s'aviſoit de lui faire demander une audience, qu'elle ne refuſoit pas. La première Supérieure venoit chez elle, quand elle vouloit, mais ſans en abuſer; elle lui rendoit compte de tout, & recevoit ſes ordres ſur tout; Madame de Maintenon ne voyoit guere qu'elle. Jamais Abbeſſe, fille de France, comme il y en a eu autrefois, n'a été ſi abſolue, ni ſi pleinement obéie, ſi crainte, ſi reſpectée; & avec cela, elle étoit aimée de tout ce qui étoit renfermé dans Saint-Cyr. Les Prêtres du dehors étoient dans la même ſoumiſſion, & la même dépendance; jamais devant les Demoiſelles, elle ne parloit de rien qui pût approcher du Gouvernement & de la Cour, aſſez ſouvent du Feu Roi avec

éloge, mais ſans approfondir rien, & ne parlant jamais des intrigues, des cabales, ni des affaires.

Lorſqu'après la déclaration de la Régence, Monſieur le Duc d'Orléans alla voir Madame de Maintenon à Saint-Cyr, elle ne lui demanda que ſa protection pour cette Maiſon. Il l'aſſura que les quatre mille livres que le Feu Roi lui donnoit, tous les mois, lui ſeroient payées de même, avec exactitude, tous les premiers jours des mois; & cela fut toujours très-ponctuellement exécuté; ainſi elle avoit du Roi quarante-huit mille livres de penſion; je ne ſais même, ſi elle n'avoit pas conſervé celle de Gouvernante des Enfans du Roi, & de Madame de Monteſpan; quelques autres dans ce temps-là, & les appointemens de Dame d'Atours de Madame la Dauphine de Bavière, comme la Maréchale de Rochefort, première Dame d'Atours de la même, conſervoit les ſiens, & comme

la

la Ducheſſe d'Arpajon, Dame d'Honneur, avoit touché les ſiens, tant qu'elle vécut, depuis la mort de la Dauphine de Bavière.

Outre cela, Madame de Maintenon, jouiſſoit de la terre de Maintenon & de quelques autres biens. Saint-Cyr, par ſa fondation, étoit chargée, en cas qu'elle s'y retirât, de la loger, elle & tous ſes domeſtiques & équipages, & de les nourrir gens & chevaux, tant qu'elle en voudroit avoir, pour rien, aux dépens de la maiſon; ce qui fut fidèlement exécuté, juſqu'au bois, bougies, charbon, chandelles; en un mot, ſans que pour elle, ni pour aucun de ſes gens, ni chevaux, il lui en coûtât un ſol en aucune ſorte que ce puiſſe être, que pour l'habillement de ſa perſonne & de ſa livrée.

Elle avoit au-dehors un Maître-d'Hôtel, un Valet-de-chambre, des gens pour l'office & la cuiſine, un carroſſe, un attelage de ſept ou huit chevaux, &

un ou deux de ſelle ; & au-dedans Mademoiſelle d'Aumale, les femmes de chambre & les Demoiſelles, dont on a parlé, mais qui étoient de Saint-Cyr. Toute ſa dépenſe n'étoit donc qu'en bonnes œuvres & en gages de ſes domeſtiques.

Elle mourut à quatre-vingt-trois ans, avec toute ſa tête & ſon eſprit.

SINGULIERE RETRAITE DE D'AUBIGNÉ, FRERE DE MADAME DE MAINTENON.

IL arriva un aſſez petit événement, mais tout-à-fait ſingulier. Madame de Maintenon, dans l'élévation où elle étoit parvenue, ne laiſſoit pas d'avoir ſes peines. Son frère n'étoit pas une des moindres, par ſes incartades continuelles. On le nommoit le Comte d'Aubigné. Il n'avoit jamais été que

Capitaine d'Infanterie, & parloit toujours de ſes vieilles guerres, comme un homme qui méritoit tout, & à qui on faiſoit le plus grand tort de ne l'avoir point fait Maréchal de France, il y a long-temps. D'autre fois, il diſoit aſſez plaiſamment, qu'il avoit pris ſon bâton en argent; il faiſoit à Madame de Maintenon des ſorties épouvantables, de ce qu'elle ne le faiſoit pas Duc & Pair; & ſur tout ce qui lui paſſoit par la tête, & il ne ſe trouvoit avoir rien que les Gouvernemens de Béfort, puis d'Aigues-Mortes; après de Loignac, qu'il garda avec celui de Berry, pour lequel, il rendit Aigues-Mortes. C'étoit un panier percé, fou à enfermer, mais plaiſant, avec de l'eſprit, des ſaillies & des réparties, auxquelles on ne pouvoit s'attendre, & avec cela bon & honnête homme, & ſans rien de ce que la vanité de la ſituation de ſa ſœur eût pu mêler d'impertinent. Il contoit à

merveilles, & c'étoit un plaiſir qu'on avoit avec lui de l'entendre ſur les temps de Scarron, & de l'Hôtel d'Albret, quelquefois ſur des temps antérieurs.

Enfin, à bout ſur un frère ſi biſarre, Madame de Maintenon, fit tant qu'elle le détermina à ſe retirer dans une Communauté, qu'un Monſieur Doyen avoit établie, ſous le Cloître de St. Sulpice, pour des Gentilshommes, qui vivoient là en commun, & dans une eſpèce de retraite & d'exercice de piété, ſous la direction de quelques Prêtres de Saint-Sulpice.

Monſieur d'Aubigné, pour avoir la paix, & plus encore, parce que Madame de Maintenon le voulut, ſe retira donc dans cette Communauté, & diſoit tout bas à ſes commères, que cela étoit bien dur, & qu'il s'en feroit fort bien paſſé.

Monſieur d'Aubigné n'avoit qu'une fille unique, dont Madame de Main-

tenon avoit toujours pris ſoin, qui ne quittoit jamais ſon appartement, & qu'elle élévoit ſous ſes yeux, comme ſa propre fille.

LA COMTESSE DE SOISSONS, MERE DU PRINCE EUGENE.

CETTE Princeſſe mourut à Bruxelles, dans le plus grand délaiſſement; pauvre, fort peu comptée dans le monde, fort peu conſidérée du Prince Eugene ſon fils. Ce fut en ſa faveur que le Cardinal de Mazarin, ſon oncle, imagina au mariage du Roi, la charge de Surintendante; à cauſe de quoi, il en fallut en même temps à la Reine Mère, qui fut la Princeſſe de Conti, ſon autre nièce; & comme tout va toujours en ſe multipliant, Madame, parce qu'elle étoit fille d'Angleterre, en eut une auſſi, qui fut

Madame de Monaco. C'eſt l'unique exemple pour les filles de France.

Rien n'étoit pareil à la ſplendeur de la Comteſſe de Soiſſons, de chez qui le Roi ne bougeoit avant & depuis ſon mariage, & qui étoit la Maîtreſſe de la Cour, des Fêtes & des grâces, juſqu'à ſon exil, dont on connoît la cauſe.

Elle fit la paix, & obtint ſon retour, par la démiſſion de ſa charge, qui fut donnée à Madame de Monteſpan, dont le mari ne voulut recevoir aucune choſe du Roi, qui, ne ſachant comment la faire aſſeoir, ne pouvant la faire Ducheſſe, ſuppoſa que ſa charge de Surintendante emportoit le Tabouret.

La Comteſſe de Soiſſons de retour, ſe trouva dans un état bien différent de celui d'où elle étoit tombée. Elle ſe vit ſi mêlée dans l'affaire de la Voiſin, brûlée en Grêve pour ſes poiſons & ſes maléfices, qu'elle s'enfuit en

Flandre. Son mari étoit mort fort brusquement à l'Armée, il y avoit longtemps.

De Flandre elle passa en Espagne, où les Princes étrangers n'ont ni rang, ni distinction. Elle ne peut donc paroître en aucun lieu publiquement, & moins au Palais qu'ailleurs. La Reine, fille de Monsieur, n'avoit point d'enfans, & avoit tellement gagné l'estime du Roi son mari, que la Cour de Vienne craignit tout de son crédit, pour détacher la Cour d'Espagne de la grande alliance faite contre la France. Le Comte de Mansfeldt étoit Ambassadeur de l'Empereur à Madrid. La Comtesse de Soissons lia un commerce intime avec lui dès son arrivée. La Reine, qui ne respiroit que France, eut une grande passion de voir la Comtesse de Soissons. Le Roi d'Espagne, qui avoit oui parler d'elle, & qui s'en défioit, eut toutes les peines du monde à y consentir. Il permit à la fin, que

la Comteſſe de Soiſſons vînt quelquefois, les après-dîners, chez la Reine, par un eſcalier dérobé, où elle la voyoit ſeule avec le Roi. Les viſites redoublèrent, & toujours avec répugnance de la part du Roi.

Après la mort de la Reine, elle quitta l'Eſpagne. Elle vécut quelques années obſcurément en Allemagne; tantôt dans un lieu, tantôt dans une autre. Mansfeldt fut rappellé à Vienne, où il eut, à ſon retour, le premier emploi de cette Cour, qui eſt la Préſidence du Conſeil de Guerre. A la fin, la Comteſſe de Soiſſons retourna en France.

ANECDOTES SINGULIERES SUR LA PRINCESSE DES URSINS.

LE Prince de Braccanio mourut à Rome, âgé de ſoixante-dix-huit ans; tout ſon mérite conſiſtoit dans ſa naiſſance & dans ſes grands biens; c'étoit le premier Laïque de Rome, Grand-d'Eſpagne, Prince du Soglio du Pape, & Chef de la Maiſon des Urſins. La ſœur de ſon père étoit la fameuſe Ducheſſe de Montmorency, qui, après la mort tragique de ſon mari, en 1632, ſe rendit fille de Sainte Marie.

Monſieur de Braccanio, veuf d'une Ludoviſio, ſans enfans, épouſa, en Février 1675, Anne-Marie de la Tremouille, fille de Monſieur de Noirmoutier, qui figura dans les troubles de la Minorité de Louis XIV, pour ſe faire faire Duc à Brevet.

Elle avait épouſé Blaiſe de Tayllerand, qui ſe faiſoit appeller le Prince de Chalais, & qui fut de ce fameux duel, contre Meſſieurs de la F**, où le fils aîné de Monſieur le Duc de Beauvilliers fut tué, & qui fit ſortir les autres du Royaume. Madame de Chalais alla joindre ſon mari en Eſpagne, d'où ils paſsèrent en Italie; elle alla enfiu à Rome, où ſa mort empêcha ſon mari de l'aller trouver.

Elle était jeune, belle, & de beaucoup d'eſprit, avec beaucoup de monde, de grâces & de langage. Elle eut recours à Rome, aux Cardinaux de Bouillon & d'Eſtrées, qui en prirent ſoin en faveur du nom & de la nation. Bientôt après, le déſir de la retenir à Rome, où ils étoient pour bien du temps, leur fit naître celui de l'y établir. Elle n'avoit point d'enfant, & preſque point de bien. Ils écrivirent en France, qu'un homme de la conſidération dont étoit le Duc de Brac-

canio à Rome, étoit bon à acquérir au Roi, & que le moyen de le lui attacher, étoit de lui faire épouſer Madame de Chalais. Cette idée fut approuvée & ſuivie.

Monſieur de Braccanio, excité par les deux Cardinaux, ſe perſuada qu'il étoit amoureux de Madame de Chalais. Il n'avoit point d'enfans; le mariage ſe fit; & la même année, il fut fait Chevalier de l'Ordre, c'eſt-à-dire, en 1675.

Lors de l'éclat, entre Innocent XI & le Roi, pour les franchiſes du quartier des Ambaſſadeurs, & que Monſieur de Lavardin l'étoit, en 1688, que ce Pape ne voulut jamais voir & qu'il excommunia, le Duc de Braccanio renvoya au Roi le Collier de ſon Ordre, quoique marié à une Françaiſe; c'eſt le premier, depuis l'inſtitution de l'Ordre, qui ait été renvoyé.

Madame de Braccanio étala tout ſon-

eſprit à Rome & fit bientôt du Palais des Urſins, une eſpèce de Cour, où ſe raſſembloit tout ce qu'il y avoit de plus grand, & la meilleure compagnie en hommes & en femmes. Le mari cependant étoit compté pour peu de choſe. Le ménage ne fut pas toujours concordant; mais ſans brouilleries ouvertes; ils furent quelquefois bien aiſes de ſe ſéparer; c'eſt ce qui donna lieu à la Ducheſſe de Braccanio de faire deux voyages en France; au dernier deſquels, elle paſſa quatre à cinq ans. Le Cardinal de Bouillon, qui étoit alors à Rome en grande ſplendeur, lui rendit le ſervice par l'autorité du Pape, que ſes créanciers très-nombreux ne fuſſent reçus à mettre le ſcellé. Elle avoit, depuis ſon retour, regagné tout-à fait ſon mari. Il l'avoit faite, comme il eſt permis à Rome, ſa légataire univerſelle; & ſes meubles, ſon argenterie, ſes bijoux & ſes pierreries, étoient infinis. Il n'y eut donc

que ſes terres qui purent ſervir à payer ſes dettes. Don Olivio Odeſchalchi, neveu d'Innocent XI, extraordinairement riche, acheta, pour près de deux millions, le Duché de Braccanio, mais avec la condition expreſſe, que Madame de Braccanio en quitteroit le nom; & c'eſt ce qui lui fit prendre celui de Princeſſe des Urſins, ſous lequel elle eſt devenue fameuſe, & ſous lequel nous la verrons figurer déſormais.

CARACTERE ET PORTRAIT DE LA PRINCESSE DES URSINS.

ON déſiroit une perſonne, à qui l'on pût donner l'importante place de Camérera-Major de la Reine d'Eſpagne; une Dame Françaiſe ne pouvoit y convenir; une Eſpagnole n'étoit pas ſûre, & eût aiſément rebuté la Reine.

On chercha donc un milieu, & on crut l'avoir trouvé dans la Princeſſe des Urſins. Elle étoit Françaiſe, avoit été en Eſpagne, & avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie à Rome & en Italie. Elle étoit veuve ſans enfans, n'étoit pas riche, avoit paſſé aſſez de temps en France, pour être fort connue à la Cour, & y avoir des amis; elle étoit liée d'un grand commerce d'amitié avec les deux Ducheſſes de Savoye, & avec la Reine de Portugal, ſœur de la Douairiere; c'étoit le Cardinal d'Eſtrées, qui avoit formé cette union. On a vu qu'il avoit contribué à ſa fortune, en la mariant auſſi grandement qu'elle l'avoit été à Rome, & il étoit reſté ſon ami intime. Il avoit conſeillé ce choix de la Princeſſe des Urſins, pour être Camérera-Major de la Reine; & ce qui y détermina peut-être tout-à-fait, c'eſt qu'on fut informé par lui, que le Cardinal Porto-Carrero étoit fort lié avec elle. C'é-

toit avec lui qu'il falloit tout gouverner ; & ce concert ſi heureuſement trouvé entre lui & elle, emporta ſon choix pour une place ſi importante, & d'un rapport ſi néceſſaire & ſi continuel.

L'âge & la ſanté convenoient, & la figure auſſi. C'étoit une femme plutôt grande que petite, brune, avec des yeux bleus, qui diſoient ſans ceſſe tout ce qu'il lui plaiſoit, avec une taille parfaite, une belle gorge & un viſage qui, ſans beauté, étoit charmant ; l'air extrêmement noble, quelque choſe de majeſtueux en tout ſon maintien, & des grâces ſi naturelles & ſi continuelles en tout, juſques dans les choſes les plus petites & les plus indifférentes, que je n'ai jamais vu perſonne en approcher, ſoit dans le corps, ſoit dans l'eſprit dont elle avoit infiniment, & de toutes les ſortes ; flatteuſe, careſſante, inſinuante, meſurée, voulant plaire pour plaire, &

avec des charmes dont il n'étoit pas poſſible de ſe défendre, quand elle vouloit gagner & ſéduire; avec cela, un air, qui, avec de la grandeur, attiroit, au lieu d'effaroucher; une converſation délicieuſe, intariſſable, & d'ailleurs fort amuſante, parce qu'elle avoit vu & connu des pays & des perſonnes; une voix & un parler extrêmement agréables; avec un grand choix des meilleures compagnies, un grand uſage de les tenir, & même une Cour; une grande politeſſe, mais avec une grande diſtinction; d'ailleurs, la perſonne du monde la plus propre à l'intrigue, & qui avoit paſſé ſa vie à Rome. Beaucoup d'ambition, mais de ces ambitions vaſtes, beaucoup au-deſſus de ſon ſexe & de l'ambition ordinaire des hommes; & un déſir pareil d'être & de gouverner. C'étoit encore la perſonne du monde, qui avoit le plus de fineſſe dans l'eſprit, ſans que cela parût jamais, & de combinaiſons dans la tête,

tête, & qui avoit le plus de talens pour connoître ſon monde, & ſavoir par où le prendre & le mener.

L'entêtement de ſa perſonne fut en elle la foibleſſe dominante & ſurnageante en tout, juſques dans ſa dernière vieilleſſe ; par conſéquent des parures qui ne lui allèrent plus, & que d'âge en âge elle pouſſa toujours fort au-delà du ſien ; dans le fond, haute, fière, allant à ſes fins, ſans trop s'embarraſſer des moyens ; mais ſous une écorce honnête ; naturellement aſſez bonne & obligeante en général, mais qui ne vouloit rien à demi, & qui exigeoit que ſes amis fuſſent à elle ſans réſerve ; auſſi étoit-elle ardente & excellente amie, & d'une amitié que les temps & les abſences n'affoibliſſoient pas ; & conſéquemment implacable ennemie. Enfin, un tour unique dans ſa grâce, ſon art & ſa juſteſſe, & une éloquence ſimple & naturelle en tout ce qu'elle diſoit,

qui gagnoit, au lieu de rebuter, par ſon arrangement, tellement qu'elle diſoit tout ce qu'elle vouloit dire; & jamais mot, ni ſigne le plus léger de ce qu'elle ne vouloit pas. Fort ſecrete pour elle & fort ſûre pour ſes amis; avec une agréable gaieté, qui n'avoit rien que de convenable; une extrême décence en tout l'extérieur juſques dans les intérieurs mêmes qui en comportent le moins; avec une égalité d'humeur, qui, en tout temps & en toute affaire, la laiſſoit toujours maîtreſſe d'elle-même.

Telle étoit cette femme célèbre, qui a long-temps & ſi publiquement gouverné la Cour & toute la Monarchie d'Eſpagne; qui a fait tant de bruit dans le Monde par ſon règne, & par ſa chûte, que j'ai cru devoir m'étendre pour la faire connoître, & en donner l'idée qu'on en doit avoir, pour s'en former une qui ſoit véritable.

PREMIERE DISGRACE DE LA PRINCESSE DES URSINS, ANNÉE 1704.

MADAME des Urſins, après s'être ſaiſie de l'eſprit de la Reine d'Eſpagne, n'avoit pas en même temps négligé de faire ſa cour à la nôtre, & de lui rendre, tous les ordinaires, un compte exact de tout ce qui regardoit la Reine, juſqu'aux plus petits détails, & de la faire valoir le plus qu'il lui étoit poſſible. Ces comptes s'adreſſoient à Madame de Maintenon, & paſſoient au Roi par elle. En même temps, elle n'étoit pas moins attentive à informer de même le Roi d'Eſpagne, en Italie, & à informer la Reine; à lui écrire, & à Madame la Ducheſſe de Bourgogne ſa ſœur.

Les louanges que la Princeſſe des

Urſins donnoit, par ſes Lettres, à la Reine, tomboient peu-à-peu naturellement ſur les affaires; & comme elle étoit témoin de ce qui ſe paſſoit, peu-à-peu, elle s'étendit auſſi ſur les affaires mêmes, & accoutuma deux Rois à la voir inſtruite par la néceſſité d'accompagner la Reine, ſans lui donner de ſoupçons d'ambition, & de vouloir s'en mêler.

Ancrée inſenſiblement de la ſorte, & ſûre à-peu-près de l'Eſpagne, ſi la France la vouloit ſoutenir, elle flatta Madame de Maintenon par dégrés, pour ne s'avancer qu'avec juſteſſe, & parvint à la perſuader que ſon crédit ne ſeroit que le ſien; que ſi on lui laiſſoit quelque autorité dans les affaires, elle n'en uſeroit que pour ſe concerter avec elle. De-là, cette union ſi intime entre ces deux ſi importantes femmes; de-là, cette autorité ſans bornes de Madame des Urſins; de-là, la chûte de tous ceux qui avoient mis Philippe V.

ſur le Trône, & de tous ceux dont les conſeils l'y pouvoient maintenir; & le peu d'influence de nos Miniſtres ſur l'Eſpagne, & de nos Ambaſſadeurs en Eſpagne, dont aucun ne s'y put ſoutenir, qu'en s'abandonnant, ſans reſerve, à la Princeſſe des Urſins.

Ce grand pas fait, il lui fut facile de prendre un grand aſcendant ſur le Roi d'Eſpagne.

Orry, qui étoit parvenu à la plus grande intimité de la Princeſſe des Urſins, & qui avoit les Finances & le Commerce, ſe trouvoit dans cette liaiſon en quart avec eux. Dans la ſuite, un cinquième fut ſouvent admis dans ce conſeil étroit, l'unique où ſe régloient toutes choſes. Ce cinquième étoit bien compté avec Orry: il s'appelloit d'Aubigny, fils du Procureur au Châtelet de Paris. C'étoit un beau & grand jeune homme, très-bien fait & très-découplé de corps & d'eſprit; qui étoit, depuis longues années, à

la Princeſſe des Urſins, ſous le nom & ſur le pied d'Ecuyer, & ſur laquelle il avoit grand pouvoir.

Ainſi Madame des Urſins & Orry, Maîtres de tout, ſans contradiction de perſonne, prirent le plus grand vol d'autorité & de puiſſance en Eſpagne, qu'on eût vu depuis le Duc de Lerme & le Comte Duc d'Olivarès, & ne ſe ſervirent de Rivas, que comme d'un Secrétaire, en attendant le moment de l'éloigner, comme le Cardinal Porto-Carrero, & tous ceux qui avoient eu plus de part au Teſtament de Charles II. Le Cardinal d'Eſtrées, continuellement aux priſes avec Madame des Urſins, & continuellement battu, ſe laſſa de l'être, & demanda ſon rappel, ne pouvant ſupporter davantage un ſéjour en Eſpagne, ſi inutile à tout bien & ſi peu digne de lui. L'Abbé d'Eſtrées demeura avec le caractère d'Ambaſſadeur; Louville, qui, juſqu'au retour de Philippe V d'Italie, avoit été

le modérateur du Roi & de la Monarchie, le ſeul confident de ſon cœur, & le diſtributeur des grâces, eut ordre de revenir, en même temps que le Cardinal d'Eſtrées en reçut la permiſſion. Le peu de Français qui étoient au Roi d'Eſpagne, furent rappellés en même temps, excepté quatre ou cinq, qui, de bonne heure, s'étoient attachés à la Princeſſe des Urſins, & qui n'avoient jamais été à portée de ſe mêler de rien, ni de lui donner aucun ombrage. Rivas reſtoit ſeul; l'importance de ſa Charge importunoit encore la Camérera-Major, qui, réſolue de le congédier, ne s'en vouloit défaire qu'eſtropié, afin de ne lui pas donner de ſucceſſeur entier. Elle détacha donc de ſa charge, qui embraſſoit tous les départemens, excepté le Commerce & les Finances, qu'Orry faiſoit ſans titre, mais ſans Supérieur, le Département de la Guerre, & celui des affaires étrangères. Ce ne fut qu'un pré-

lude ; bientôt après, le pauvre Rivas, dépouillé de ces deux importans départemens & des Finances données à Orry, fut tout-à-fait remercié.

La Princeſſe des Urſins, parvenue ainſi au faîte de la ſuprême puiſſance, & avec ſes ſolides appuis, à Verſailles, régnoit en plein, & ne ſongeoit qu'à écarter tout ce qui pouvoit troubler, ou partager le moins du monde ſa puiſſance.

Il falloit une armée ſur les Frontières de Portugal contre l'Archiduc ; par conſéquent, un Général Français pour commander les troupes Françaiſes, & peut-être auſſi celles d'Eſpagne ; elle avoit connu, de tout temps, la Reine d'Angleterre, & l'avoit extrêmement cultivée dans les longs ſéjours qu'elle avoit faits à Paris ; & elle étoit en commerce de Lettres d'amitié avec elle. Elle imagina donc de faire donner au Duc de Berwick, le commandement des troupes Françaiſes

en Eſpagne. Elle le connoiſſoit doux, ſouple, ſans aucun bien, avec une famille. Elle compta, par ces raiſons, de faire tout ce qu'elle voudroit, d'un homme entiérement dépendant du Roi & de la Reine d'Angleterre, & qui lui auroit l'obligation de ſortir de l'état de Lieutenant Général; qui auroit un beſoin continuel d'elle pour s'élever & s'enrichir, & s'éviter ainſi d'avoir à compter avec un Français; qui auroit une conſiſtance indépendante d'elle. Elle en fit donc ſa cour à Saint-Germain, & le propoſa à Verſailles. Le Roi, par égard pour le Roi d'Angleterre, & par la ſimilitude de ſes affaires, fut ravi de diſtinguer celui-ci, en lui donnant une Armée à commander: Monſieur de Luxembourg & Monſieur de Villeroi, d'ailleurs, avoient traité Berwick comme leur enfant, & avoient fort vanté au Roi ſes talens pour la guerre: ce Prince, ſi bien diſpoſé, ſe fit un plaiſir d'accorder ce Général au Roi & à la Reine

d'Angleterre, à la demande de Madame des Urſins, & aux témoignages avantageux qui lui avoient été rendus de la capacité & des talens du nouveau Général.

Puyſegur avoit été nommé pour paſſer en Eſpagne, avec le Duc de Berwick. Il partit le premier, & trouva tout à merveille, depuis les Pyrénées juſqu'à la hauteur de Madrid, pour la ſubſiſtance des troupes Françaiſes, & en rendit un compte fort avantageux au Roi; il travailla, en arrivant à Madrid, avec Orry, qui, papiers ſur table, lui montra tous les Magaſins faits, tant pour la route juſqu'à la Frontière du Portugal, que ſur la Frontière même, pour la ſubſiſtance abondante de l'Armée, & tout ſon argent prêt, pour que rien ne manquât dans le courant de la Campagne.

Puyſegur, qui avoit trouvé tout dans le meilleur état du monde, depuis les Pyrénées, n'imagina pas qu'Orry eût

pu manquer de ſoin pour la Frontière, dans une conjoncture ſi déciſive pour l'Eſpagne, que celle où elle ſe trouvoit, d'y terminer promptement la guerre, avant que l'Archiduc fût mieux ſecouru; & beaucoup moins qu'un Miniſtre chargé de tout, pût lui montrer en détail toutes ſes précautions, s'il n'en avoit pris aucunes. Content donc au dernier point, il manda au Roi les plus grandes louanges d'Orry, par conſéquent de Madame des Urſins, & de leur bon & ſage Gouvernement, & donna les eſpérances les plus flatteuſes du grand avantage qui s'en pouvoit tirer. Plein de ces idées, il partit pour la Frontière de Portugal, pour y reconnoître tout par lui-même; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque de Madrid à la Frontière, il ne trouva rien de ce qui étoit néceſſaire pour la marche des troupes; & qu'en arrivant à la Frontière même, il ne trouva quoique ce ſoit de ce

qu'Orry lui avoit montré, ſur le papier, comme exécuté. On peut juger quel dût être ſon dépit, de ſe trouver éloigné de tout ce qu'il comptoit avec tant de certitude, & ce qu'il en manda à Madrid. Il en rendit compte au Roi en même temps, & ſe donna tous les mouvemens poſſibles, non plus pour avoir de quoi réaliſer ſes premières eſpérances, mais au moins pour que l'armée pût ſubſiſter, & ne fût pas réduite à manquer de tout, & à ne pouvoir entrer & agir quelque peu en Campagne.

Cette conduite d'Orry ne peut ſe comprendre. L'Abbé d'Eſtrées avoit eu la complaiſance de conſentir à l'inouie propoſition de n'écrire à la Cour & au Roi, que de concert avec Madame des Urſins, dépendance ſi gênante pour qui que ce fût, & ſi deſtructive de ſon devoir & de ſon Miniſtère. Cela lui devint à la fin inſupportable; il commença donc à ſouffler à Madame des Urſins

quelques dépêches. Son adreſſe ne fut pas telle, que la Princeſſe, ſi attentive à tout, ſi crainte & ſi bien obéie, n'en eût le vent par les Bureaux de la Poſte ; elle prit ſes meſures pour être avertie à temps, la première fois que cela arriveroit ; elle le fut, & n'en fit pas à deux fois. Elle envoya enlever la dépêche de l'Abbé d'Eſtrées au Roi ; elle l'ouvrit ; & comme elle l'avoit bien jugé, elle n'en fut pas contente ; mais ce qui la piqua le plus, ce fut que l'Abbé, détaillant ſa conduite & ce conſeil, où tout ſe portoit & ſe décidoit, compoſé d'elle, d'Orry, & très-ſouvent de d'Aubigny, exagéroit l'autorité de ce dernier, ajouta que c'étoit ſon Ecuyer ; qu'on ne doutoit pas qu'elle ne l'eût épouſé en ſecret ; outrée de dépit, elle mit en marge à côté, de ſa main : *pour mariée, non* ; montra la Lettre en cet état au Roi & à la Reine d'Eſpagne, & à beaucoup de gens de cette Cour, avec des cla-

meurs étranges ; & ajouta à cette folie, d'envoyer cette même Lettre ainſi apoſtillée au Roi, avec les plaintes les plus emportées contre l'Abbé d'Eſtrées, d'avoir écrit, ſans lui montrer ſa Lettre, comme ils étoient convenus, & de l'injure atroce qu'il lui faiſoit ſur ce prétendu mariage. L'Abbé d'Eſtrées de ſon côté, ne cria pas moins haut de la violation de la Poſte, de ſon caractère, & du reſpect dû au Roi, mépriſé au point d'intercepter, ouvrir, apoſtiller, rendre publique une Lettre de l'Ambaſſadeur du Roi à Sa Majeſté.

La Reine d'Eſpagne, animée par Madame des Urſins, éclata contre l'Abbé d'Eſtrées. Pour le Roi ſon Epoux, il ſe mêla peu de la querelle ; mais ce peu fut en faveur de la Princeſſe des Urſins ; ſoit que, avec un bon ſens qu'il eut toujours & droit en toutes choſes, mais qui le retenoit lui-même captif ſous ſa lenteur & ſa glace, il ſentît l'énormité du fait ; ſoit qu'il ne fût pas

capable de prendre l'affirmative pour perſonne, par ſa tranquillité naturelle. Cette Lettre, apoſtillée par la Princeſſe, accompagnée de ſes plaintes & de la juſtice exemplaire qu'elle demandoit contre l'Abbé d'Eſtrées, arriva au Roi fort peu après celles de Puyſegur, datées de la Frontière de Portugal. Ces dernières avoient étrangement indiſpoſé le Roi contre Orry, & contre la Princeſſe des Urſins, qui avoit écrit pour ſoutenir Orry de toutes ſes forces.

Les Lettres de Puyſegur & les plaintes amères de l'Abbé d'Eſtrées au Roi & aux Miniſtres, formèrent un tout, qui accabla Orry & la Princeſſe des Urſins. Le parti fut donc pris de la renvoyer à Rome, & de rappeller Orry; mais l'embarras fut la crainte d'une déſobéiſſance formelle, & que le Roi d'Eſpagne ne put réſiſter aux cris que feroit la Reine. Après ce dernier trait, les plus grandes extrémités étoient à prévoir; c'eſt ce qui fit prendre le

temps de ne rien précipiter pour frapper le coup, ſans riſque de le manquer.

Le Roi fit à la Princeſſe une ſévère réprimande. On manda en même temps à l'Abbé d'Eſtrées cette réprimande, & qu'il avoit juſte occaſion de ſe plaindre, mais rien de plus. L'Abbé d'Eſtrées, qui crut que la Princeſſe des Urſins ne pouvoit manquer d'être chaſſée, tomba dans le déſeſpoir, quand il l'en vit quitte pour ſi peu de choſe. Ce déſeſpoir & le dépit lui firent demander ſon rappel; il fut pris au mot; & ce fut un triomphe de plus pour Madame des Urſins, de s'être défait de lui dans une affaire où toute la raiſon étoit de ſon côté, & qui étoit celle du Roi même.

L'Abbé d'Eſtrées, à ſon retour, fut Commandeur de l'Ordre par la mort du Cardinal de Furſtemberg; & ſon oncle le Cardinal d'Eſtrées obtint l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, vacante

cante auſſi par la mort de Furſtemberg. Ces deux grâces conſidérables ne laiſſèrent pas d'inquiéter Madame des Urſins.

Cependant la Campagne étoit commencée en Portugal, malgré la conduite d'Orry. — Le Roi d'Eſpagne voulut la faire. La Princeſſe des Urſins, qui ne vouloit pas le perdre de vue, employa tout ſon crédit & celui de la Reine pour l'en empêcher, ou au moins, pour qu'elle accompagnât le Roi ſon Epoux. Le Roi, qui ſuivoit toujours ſon deſſein, avoit déjà mandé à ſon petit-fils, qu'ayant été chercher ſes ennemis juſqu'en Lombardie, & ayant ſon compétiteur en perſonne dans le Continent des Eſpagnes, il ſeroit honteux & indécent, qu'il ne ſe mît pas à la tête de ſon Armée contre lui ; il le ſoutint fortement dans cette réſolution, & il s'oppoſa nettement à ce qu'il ſe fît accompagner de la Reine, dont l'embarras & la dépenſe ſeroient préjudicia-

bles. Le Roi engagea ainſi le voyage, & preſſa tellement le départ du Roi, ſon petit-fils, qu'il parut à la tête de ſon Armée, où l'Abbé d'Eſtrées eut ordre de l'accompagner, en attendant l'arrivée de ſon ſucceſſeur. C'étoit le point où le Roi vouloit venir. Sitôt que cela fut arrivé, il lui écrivit ſur l'éloignement pour toujours de la Princeſſe des Urſins, d'un ſtyle à lui en perſuader la néceſſité preſſante, & le parti pris à ne rien écouter. En même temps, il écrivit avec plus d'autorité à la Reine, & envoya un ordre à la Princeſſe des Urſins de partir incontinent de Madrid, de ſortir tout de ſuite des Eſpagnes, & de ſe retirer en Italie.

Ce coup de foudre mit la Reine au déſeſpoir, ſans accabler celle ſur qui il tomboit. Elle le ſupporta avec un courage mâle & réfléchi, ſans hauteur, pour ne pas irriter davantage, mais ſans aucune marque de baſſeſſe. Enfin, une quinzaine de jours après avoir reçu

l'ordre, elle s'en alla à Alcala, que les nombreux & ſavans Collèges que le Cardinal Ximenès, y a ſi magnifiquement bâtis & fondés pour toutes ſortes de Sciences, ont rendu fameuſe. Cette petite ville eſt à ſept lieues de Madrid; le plus preſſé étoit fait; mais elle avoit encore des meſures à prendre, qui pouvoient différer cet éloignement; de ſorte que, ſous toutes ſortes de prétextes, elle y tint bon contre tous les ordres réitérés qu'elle y reçut de partir; enfin, au bout de cinq ſemaines d'opiniâtre ſéjour en ce lieu, toutes ces trames bien ourdies, bien aſſurées, avec une préſence d'eſprit qu'on ne peut trop admirer, dans ce court eſpace, ſi traverſé de dépit, de douleurs & dans l'accablement d'une ſi profonde chûte, elle s'avança vers Bayonne à petites journées, & aux plus fréquens ſéjours qu'elle pût & qu'elle oſât.

Le Roi d'Eſpagne lui envoya quinze

cent piſtoles, quoiqu'il eût ſûrement plus beſoin d'argent qu'elle; & que, ſans le crédit de l'Abbé d'Eſtrées, qu trouva cent mille écus, il n'eût pu ſortir de Madrid.

Orry eut ordre en même temps, de venir rendre compte de ſa mauvaiſe adminiſtration, qui ſauvoitl'Archiduc, & empêchoit la conquête du Portugal, que les progrès des armées de France & d'Eſpagne, nonobſtant des manquemens de tout ſi univerſels, montrèrent avoir été facile & sûre, ſi on eût trouvé la moitié ſeulement de ce qu'il avoit dit & aſſuré à Puyſegur, être par-tout dans les Magaſins établis ſur la Frontière.

Madame des Urſins s'avançoit toujours lentement vers Rome, & ne ceſſoit d'inſiſter ſur la permiſſion de venir ſe juſtifier à la Cour. Ce n'étoit pas qu'elle oſât l'eſpérer; mais à force d'inſtances & de cris, elle vouloit éviter l'Italie, & obtenir un exil en France, d'où elle ſauroit peut-être ſe tirer avec le

temps, parce que tout paſſe dans les Cours, même les plus terribles orages, quand on eſt bien appuyé, & qu'on ſait ne pas s'abandonner au dépit & aux revers.

Madame des Urſins obtint de fixer ſon ſéjour à Toulouſe, mais avec beaucoup de peine. Les affaires d'Eſpagne ayant empiré, la Reine prit cette occaſion d'adoucir Louis XIV, ſur la Princeſſe des Urſins, ſans cependant demander ſon rappel; mais on vouloit ſeulement marquer à une Princeſſe, par les mains de qui on étoit réduit à paſſer, pour toutes les affaires, & qui étoit outrée, une conſidération qui ſûrement l'adouciroit, la charmeroit même, & la feroit rentrer dans le chemin, d'où le dépit l'avoit égarée; & qui, s'il étoit continué, pouvoit par mauvais conſeils d'humeur & de colère, porter les affaires en de fâcheuſes extrémités; affaires qui, après les malheurs d'Hochſtet, de Gibraltar, de la révolte de Catalogne,

demandoient des ſoins & une conduite, qui ne pouvoient réuſſir que par un grand Concert.

Le Roi fatigué des contradictions qu'il éprouvoit, du déſordre dangereux qui réſultoit pour les affaires, dans le temps où leur changement de face demandoit un parfait uniſſon entre les deux Couronnes, laſſé des inſtances qui lui étoient faites, & des réflexions qui lui étoient préſentées, accorda enfin la grâce qui lui étoit ſi expreſſément demandée, & dont les Miniſtres ſe trouvèrent fort embarraſſés.

Quelque informée que fût Madame des Urſins de tout ce qui ſe paſſoit pour elle, ſa joie ſurpaſſa l'eſpérance. Mais le coup-d'œil de ſon retour à la toute-puiſſance, ne la dérangea pas plus que n'avoit fait la chûte de la foudre à Madrid. Toujours maîtreſſe d'elle-même, attentive à tirer tout le parti qu'elle pouvoit de ſon admiſſion à ſe juſtifier, elle conſerva l'air d'une

diſgraciée qui eſpère ; mais qui eſt humiliée. Elle avoit prévenu ſes amis de s'en tenir exactement à ce ton. Elle craignoit ſur-tout de laiſſer rien appercevoir au Roi, qui le forçât à ſe tenir en garde. Elle prit, avec une grande préſence d'eſprit, ſes meſures en Eſpagne ; elle ne ſe précipita point de partir, & partit néanmoins aſſez promptement pour ne laiſſer rien réfroidir, & marquer ſon empreſſément à profiter de la grâce qu'elle recevoit, & qu'elle avoit toujours ſi ardemment ſouhaitée.

Le Courrier, qui lui apporta cette agréable nouvelle, étoit à peine paſſé, que le bruit de ſon arrivée, qui ſe répandit auſſi-tôt à la Cour, y produiſit un mouvement inconcevable. Les ſeuls amis intimes de Madame des Urſins demeurèrent dans un état tranquille & modéré ; on ſe prépara à une ſorte de ſoleil levant, qui alloit changer & renouveller bien des choſes dans la na-

ture. Elle arriva enfin à Paris, le Dimanche quatre Janvier. Pluſieurs perſonnes de diſtinction allèrent, plus ou moins, à ſa rencontre. Elle alla loger chez la Comteſſe d'Egmont ſa nièce à la mode de Bretagne. Ce fut un concours prodigieux chez Madame des Urſins, qui, ſous prétexte d'avoir beſoin de repos, ferma ſa porte au commun, & ne ſortit pas de chez elle. Monſieur le Prince y courut des premiers; & à ſon exemple, tout ce qu'il y eut de plus grand & de plus connu d'elle.

Quelque flatteur que fût ce concours, elle n'en étoit pas ſi occupée, qu'elle ne le fût beaucoup plus de ſe mettre au fait de tout ce que les dépêches avoient pu comporter, & de la carte préſente. La curioſité, l'eſpérance, la crainte, la mode, y attiroient cette foule, dont plus des trois quarts n'entroient pas. Les Miniſtres en furent effrayés alors; Torcy eut ordre

du Roi de l'aller voir. Il en fut étourdi, & ne répliqua pas ; en homme, qui vit la partie faite, le triomphe assuré, il obéit.

La visite se passa avec embarras de sa part, & une froideur haute de l'autre. Ce fut l'Espagne, qui fit changer de ton à Madame des Ursins. Jusques-là, modeste, suppliante, presque honteuse, elle en vit & en apprit tant, que, de répondante qu'elle s'étoit proposée d'être, elle crut pouvoir devenir accusatrice, & demander justice contre ceux qui, abusant de la confiance du Roi, lui avoient attiré un traitement si fâcheux & si long, & mise en spectacle aux deux Monarchies.

Après avoir eu plusieurs entretiens secrets & particuliers avec le Roi, Madame de Maintenon, & Madame la Duchesse de Bourgogne, il fut déclaré qu'elle demeureroit à la Cour, jusqu'au mois d'Avril, pour donner ordre à ses affaires & à sa santé.

On retourna à Marly. On peut croire que Madame des Urſins, fut de ce voyage. Rien de pareil à l'air de triomphe qu'elle y prit, & aux attentions continuelles du Roi pour elle. Les fréquens entretiens qu'elle avoit avec lui, chez Madame de Maintenon, & qui étoient très-longs, la rendirent l'idole de la Cour. Dès-lors, il ne fut plus douteux qu'elle retourneroit en Eſpagne. Cependant elle ſe trouvoit dans ſon pays ſi fort au-deſſus de ce qu'elle avoit pu imaginer, qu'elle balança.

Les empreſſémens de la Reine ne la touchoient plus avec le même retour, & elle éludoit les inſinuations légères, qui commençoient à lui être faites, les marques de confiance qu'elle recevoit du Roi, & du réflet important de conſidération qu'il lui donnoit.

Cependant elle apperçut la ſéduction dangereuſe de ces appas trompeurs; elle réſolut donc de partir, mais de

différer, de ſe faire prier, payer même, s'il le falloit au-delà ce qu'elle l'étoit, & d'éviter ſur-tout de rompre le fil, en le tirant par trop, & de ne plus ſonger à ce pays-ci, que comme au fondement de ſon règne en Eſpagne.

Les délais dont faiſoit uſage Madame des Urſins, commençoient à la rendre ſuſpecte; c'eſt où Madame des Urſins les attendoit; alors elle commença à s'expliquer davantage ſur le poids dont elle alloit être chargée, dans un pays d'où elle étoit partie avec les affronts d'une criminelle; qu'il étoit difficile qu'elle pût reparoître avec honneur, & ſur-tout avec la conſidération qui lui étoit indiſpenſablement néceſſaire pour bien ſervir les deux Rois, ſi quelque choſe de public n'y annonçoit la confiance qu'ils vouloient bien prendre en elle: l'éloquence, l'adreſſe, le tour, les grâces, la fineſſe de l'expreſſion, l'attention à l'effet des paroles, à l'air

dont elles étoient reçues, tout fut déployé & bien remarqué, ſous les voiles de la ſimplicité, de la néceſſité, du naturel : l'effet auſſi en paſſa les eſpérances.

Ce fut à Marly, après une conférence de plus de deux heures avec le Roi. Le 15 Juin, Madame des Urſins y prit congé plus que contente ; elle ne devoit pas prolonger ; mais en femme auſſi habile qu'elle l'étoit, elle demanda permiſſion de voir le Roi encore une fois, à ſon retour à Verſailles. C'eſt que les mettant à leur aiſe, par le congé qu'elle en prenoit, elle ne vouloit pourtant point partir que les grâces qu'elle venoit d'obtenir, ne fuſſent, les unes expédiées & conſommées, & les autres auſſi acheminées qu'elles pouvoient l'être ; elle partit enfin à la mi-Juillet.

Le Duc de Grammont fut rappellé, & Amelot fut nommé Ambaſſadeur à ſa place. Il avoit été en Ambaſſade en

Portugal, à Véniſe, en Suiſſe, &c.; avoit eu d'autres commiſſions au-dehors. Par-tout il avoit réuſſi, s'étoit fait aimer, & avoit acquis une grande réputation.

Madame des Urſins avoit obtenu une choſe bien plus difficile, parce que le Roi s'étoit laiſſé aller peu-à-peu à la réſolution de ne lui rien refuſer; ce fut le retour d'Orry en Eſpagne, ſous prétexte de la grande connoiſſance qu'il avoit des Finances & de ce pays-là, & des lumières qu'Amelot ne pouvoit tirer de perſonne plus ſûrement, ni avec plus d'étendue & de détail, que de lui, ſur ces matières. On ſe perſuada encore que, ſous les yeux d'Amelot, il ne pourroit plus tomber dans les mêmes fautes.

AMBITION DE LA PRINCESSE DES URSINS. ANECDOTE DE CHANTE-LOUP.

LA Princeſſe des Urſins, non contente de régner en Eſpagne, en toute autorité & puiſſance, ſongea elle-même à avoir un canton ſur lequel elle pût régner. Elle ſaiſit la conjoncture du don que le Roi d'Eſpagne fit à l'Electeur de Baviere de ce qui étoit demeuré dans ſon obéiſſance, au Pays-Bas, pour y ſtipuler que l'Electeur donneroit des terres juſqu'à cent mille livres de rente à elle, pour en jouir, ſa vie durant, en toute Souveraineté. Bientôt après, il fut convenu, avec l'Electeur, que le Chef-lieu de ces terres, qui devoient être contiguës, & n'en former qu'une ſeule, ſeroit la Roche en Ardenne, & que la Souveraineté en porteroit le nom.

On verra dans la ſuite cette Souveraineté prendre diverſes formes, changer de lieu, & ſe diſſiper en fumée. Cela dura long-temps.

Cependant Madame des Urſins, s'en tint ſi aſſurée, qu'elle bâtit là-deſſus un beau projet; ce fut d'échanger avec le Roi, la Souveraineté qui lui ſeroit aſſignée ſur la Frontière; &, pour celle-là, avoir en Souveraineté la Touraine & le pays d'Amboiſe, ſa vie durant, reverſible après elle à la Couronne, de quitter l'Eſpagne, & de venir en jouir, le reſte de ſes jours. Dans ce deſſein, qu'elle avoit cru immanquable, elle envoya en France d'Aubigny, cet Ecuyer ſi favori, dont il a été parlé, avec ordre de lui préparer une belle demeure, pour la trouver toute prête à la recevoir. Il acheta un champ près de Tours, & plus encore d'Amboiſe, ſans Terres, ni Seigneuries, parce qu'étant Souveraine de la Province, elle n'en avoit pas beſoin. D'Aubigny ſe mit auſſitôt

à y bâtir très-promptement ; mais ſolidement, un vaſte & ſuperbe Château, d'immenſes baſſes-cours & des communs prodigieux, avec tous les accompagnemens des plus grands & des plus beaux jardins, à la magnificence deſquels les meubles répondoient en tout genre. La Province, les pays voiſins, la Cour même en furent dans l'étonnement. Perſonne ne pouvoit comprendre une dépenſe auſſi prodigieuſe pour une ſimple guinguette, puiſqu'une maiſon au milieu d'un champ, ſans terre, ni revenus, ſans Seigneurie, ne peut avoir d'autre nom ; ce fut longtemps une énigme.

Cette folie de Madame des Urſins fut la cauſe de ſa perte ; on n'en dira pas davantage ſur cette chimère, qui ne laiſſa pas d'accrocher la paix par l'opiniâtreté du Roi d'Eſpagne, qui ne céda enfin qu'à l'autorité du Roi, qui le força de ſe déſiſter de cet article. Mais pour y revenir, il faut voir ce que

que devint cet admirable Palais, ſi complétement achevé en tout, & meublé entiérement, avant que Madame des Urſins eût perdu l'eſpérance d'y jouer la Souveraine.

On ne pouvoit imaginer qu'un auſſi petit compagnon que l'étoit d'Aubigny, quelques richeſſes qu'il eût amaſſées, pût, ni oſât faire un pareil bâtiment pour lui; ce ne fut que peu-à-peu que l'obſcurité fut percée : on ſoupçonna que Madame des Urſins le faiſoit agir, & ſe couvroit de ſon nom. On penſoit qu'elle pouvoit laſſer l'Eſpagne, ou s'en laſſer, & vouloir venir achever ſa vie dans ſon pays, ſans y traîner à la Cour, ni dans Paris, après avoir ſi deſpotiquement régné ailleurs. Mais un Palais, qui pourtant n'eut qu'une guinguette ſans domaine, ne s'entendoit pas pour ſa retraite. Ce ne fut que l'éclat que ſa prétendue Souveraineté fit par toute l'Europe, qui commença à ouvrir les yeux ſur Chante-Loup;

c'eſt le nom de ce Palais, dont à la fin on ſut la deſtination.

La chûte entière de cette ambitieuſe femme, qui ſe verra ici en ſon temps, ne lui permit pas d'habiter cette belle demeure ; elle reſta en propre à d'Aubigny, qui y reçut très-bien les voiſins, les curieux, & les paſſans de conſidération, à qui il ne cacha plus que ce n'étoit, ni pour lui, ni de ſon bien qu'il l'avoit bâti & meublé ; il s'y établit ; il s'y fit aimer & eſtimer ; il y perdit ſa femme, qui ne lui laiſſa qu'une fille unique fort jeune, ainſi il s'étoit marié, du vivant de Madame des Urſins, ou auſſi-tôt après ſa mort ; & cette fille très-riche a épouſé le Marquis d'Armentieres, qui ſert actuellement en qualité d'Officier-Général, & qui en a pluſieurs enfans.

SECONDE DISGRACE DE LA PRINCESSE DES URSINS.

LOUIS XIV ne peut pardonner à la Princeſſe des Urſins, l'audace qu'elle avoit eue de vouloir ſe faire une Souveraineté en Flandre; l'obſtacle de ſon opiniâtreté, voilée de celle qu'elle inſpiroit au Roi d'Eſpagne, avoit nui ſi long-temps à la paix, malgré tout ce que le Roi avoit pu faire; & qui ne vint à bout de faire abandonner cette folie, qu'aucun des alliés n'avoit voulu écouter, qu'en lui déclarant qu'il l'abandonnoit à ſes propres forces. Le Roi avoit vivement ſenti la frayeur que le Roi d'Eſpagne ne l'épouſât; & enſuite l'autorité ſans voile, ſans bornes, qu'elle avoit priſe ſur le Roi d'Eſpagne, dans la ſolitaire captivité, où elle le retenoit au Palais de Medina. Enfin le Roi,

ſe ſentit piqué juſqu'au fond de l'ame ; du mariage avec la Princeſſe de Parme, négocié & conclu, ſans lui en avoir donné la moindre participation. Le Roi par-tout, & dans ſa famille plus qu'ailleurs, s'il étoit poſſible, n'étoit pas accoutumé à voir marier ſes enfans en étrangers. Le choix en ſoi ne pouvoit lui plaire, & la manière y ajouta tout.

La perte de la Princeſſe des Urſins fut conclue, mais d'une manière ſi ſecrete, devant & depuis, que je n'ai connu perſonne, qui ait pénétré de qui on ſe ſervit, ni ce qu'on fit pour l'exécuter. Il eſt de la bonne foi d'avouer ſes ténèbres, & de ne pas donner des fictions & des inventions à la place de ce qu'on ignore. Il faut raconter l'événement avec exactitude, & ne donner après, ſes courtes réflexions, que pour ce qu'elles peuvent valoir.

La Reine d'Eſpagne s'avançoit vers Madrid, avec ce qui avoit été la re-

cevoir aux Frontières, d'équipages, de maiſon & de Gardes du Roi d'Eſpagne. Albéroni étoit à ſa ſuite depuis Parme, & le Duc de Saint-Aignan, depuis le lieu où il l'avoit jointe en France. La Princeſſe des Urſins avoit pris auprès d'elle la charge de Camérera-Major, comme elle l'avoit été auprès de la Feue Reine, & avoit nommé toute ſa maiſon qu'elle avoit remplie de ſes créatures, hommes & femmes. Elle n'avoit eu garde de quitter le Roi de loin, ainſi elle le ſuivit à Guadala-Java, petite ville, appartenante au Duc de l'Infantado, qui y a fait un Pavillon aux Cordeliers, beaucoup plus petit que celui de l'Eſcurial, ſur le même modèle; & qui, par la richeſſe & l'art, ne lui céde guère en beauté. Guadala-Java eſt ſur le chemin de Madrid à Burgos; le Palais qu'y ont les Ducs de l'Infantado eſt vaſte, beau, bien meublé, & en eſt habité quelquefois. Ce fut juſques-là, que le Roi d'Eſpagne voulut s'a-

vancer, & dans la Chapelle de ce Palais, qu'il réſolut de célébrer ſon mariage, quoiqu'il l'eût fait à Parme par Procureur. Le voyage fut ajuſté des deux côtés, de façon que le Roi n'arriva, à Guadala Java, que la ſurveille de la Reine. Il fit ce petit voyage accompagné de ceux que la Princeſſe des Urſins avoit mis auprès de lui pour lui tenir toujours compagnie, & n'en laiſſer approcher qui que ce ſoit. Elle ſuivoit dans ſon Carroſſe, pour arriver en même temps ; & dès en arrivant, le Roi s'enfermoit ſeul avec elle, & ne voyoit plus perſonne juſqu'à ſon coucher.

Les retardemens des chemins & de la ſaiſon avoient conduit à Noël. Ce fut le vingt-deux Décembre, que le Roi arriva à Guadala-Java, le lendemain vingt-trois, ſurveille de Noël ; la Princeſſe des Urſins, partie avec une très-légère ſuite, pour aller à ſept lieues plus loin, à une petite villette,

nommée Quadraque, où la Reine devoit coucher ce même soir. Madame des Ursins comptoit aller jouir de toute la reconnoissance de la grandeur inespérée qu'elle lui procuroit, passer la soirée avec elle, & l'accompagner le lendemain, dans son Carrosse, à Guadala-Java. Elle trouva à Quadraque, la Reine arrivée. Elle mit pied à terre, en un logis qu'on lui avoit préparé, & tout près celui de la Reine. Elle y étoit venue en grand habit de Cour, & parée; elle ne fit que se rajuster un peu, & s'en alla chez la Reine.

La sécheresse & la froideur de sa réception la surprit d'abord extrêmement. Elle l'attribua à l'embarras de la Reine, & tâcha de réchauffer cette glace. Le monde cependant s'écoula, par respect, pour les laisser seules. Alors la conversation commença, la Reine ne la laissa pas continuer, se mit incontinent sur les reproches, qu'elle lui

manquoit de reſpect par l'habillement avec lequel elle paroiſſoit devant elle, & par ſes manières. Madame des Urſins, dont l'habit étoit régulier ; & qui, par ſes manières reſpectueuſes & ſes diſcours propres à ramener la Reine, ſe croyoit bien éloignée de mériter cette ſortie de ſa part, fut étrangement ſurpriſe, & voulut s'excuſer ; mais voilà tout auſſi-tôt la Reine aux paroles offenſantes, à s'écrier, à appeller, à demander des Officiers des Gardes, & à commander, avec injure, à Madame des Urſins, de ſortir de ſa préſence. Elle voulut parler & ſe défendre des reproches qu'elle recevoit ; la Reine redoublant de colère & de menaces, ſe mit à crier qu'on fît ſortir cette folle de ſa préſence & de ſon logis, & l'en fit mettre dehors par ſes épaules. En même temps, elle appella Amenaga, Lieutenant des Gardes-du-Corps, qui commandoit le détachement qui étoit au-

près d'elle ; & l'Ecuyer qui commandoit ſes équipages, ordonna au premier d'arrêter Madame des Urſins, & de ne la point quitter, qu'il ne l'eût remiſe dans un carroſſe avec deux Officiers des Gardes sûrs, & une quinzaine de Gardes autour du carroſſe. En ſecond, de faire venir ſur le champ un carroſſe à ſix chevaux, & deux ou trois valets de pied, de faire partir ſur l'heure la Princeſſe des Urſins, vers Burgos & Bayonne, & de ne ſe point arrêter. Amenaga voulut repréſenter, à la Reine, qu'il n'y avoit que le Roi d'Eſpagne qui eût le pouvoir qu'elle vouloit prendre ; elle lui demanda fiérement, s'il n'avoit pas un ordre du Roi d'Eſpagne, de lui obéir en tout ſans réſerve & ſans repréſentation. Il étoit vrai qu'il l'avoit, & que qui que ce fût n'en ſavoit rien.

Madame des Urſins fut arrêtée à l'inſtant, & miſe dans un carroſſe avec une de ſes femmes de chambre, ſans

avoir eu le temps de changer d'habit, ni de coëffure ; de prendre aucune précaution contre le froid, d'emporter ni argent, ni aucune autre choſe, ni une femme de chambre de plus ; & ſans même aucune ſorte de nourriture, dans ſon carroſſe, ni chemiſe, ni quoi que ce ſoit pour changer, ou ſe coucher. Elle fut donc embarquée ainſi avec ces deux Officiers des Gardes, qui ſe trouvèrent prêts dans le moment, ainſi que le carroſſe ; elle en grand habit & parée, comme elle étoit ſortie de chez la Reine.

Dans ce très-court tumulte, elle voulut envoyer à la Reine, qui s'emporta de nouveau de ce qu'elle n'avoit pas encore obéi, & la fit partir à l'inſtant. Il étoit alors près de ſept heures du ſoir, la ſurveille de Noël ; la terre étoit couverte de glace & de neige, & le froid extrême, fort vif & piquant, comme il eſt toujours en Eſpagne. Dès que la Reine fut la Prin-

ceſſe des Urſins hors de Quadraque, elle écrivit au Roi d'Eſpagne, par un Officier des Gardes, qu'elle dépêcha à Guadala-Java; la nuit étoit ſi obſcure, qu'on ne voyoit qu'à la faveur de la neige.

Il n'eſt pas aiſé de ſe repréſenter l'état de Madame des Urſins dans le carroſſe. L'excès de l'étonnement & de l'étourdiſſement prévalut d'abord, & ſuſpendit tout autre ſentiment; mais bientôt la douleur, le dépit, la rage & le déſeſpoir ſe firent place; ſuccédèrent à leur tour, les triſtes & profondes réflexions ſur une démarche auſſi violente, auſſi inouie, & d'ailleurs ſi peu fondée en cauſe, en raiſon, en prétextes, même les plus légers, enfin en autorité, & ſur l'impreſſion qu'elle alloit faire à Guadala-Java; & de-là ſes eſpérances, en la ſurpriſe du Roi d'Eſpagne, en ſa colère, en ſon autorité & ſa confiance pour elle, en ce groupe de ſerviteurs ſi attachés à

elle, dont elle l'avoit environné, qui ſe trouvoient ſi intéreſſés à exciter le Roi en ſa faveur.

La longue nuit d'hiver ſe paſſa ainſi toute entière avec un froid terrible, rien pour s'en garantir, & tel que le cocher en perdit une main. La matinée s'avança; néceſſité fut de s'arrêter pour faire repaître les chevaux; mais, pour les hommes, il n'y a quoi que ce ſoit dans les Hôtelleries d'Eſpagne, où l'on vous indique ſeulement où ſe vend chaque choſe dont on a beſoin. La viande eſt ordinairement vivante, & le vin épais, plat, & violent, le pain s'y colle à la muraille, l'eau ſouvent ne vaut rien; des lits, il n'y en a que pour les Muletiers, enſorte qu'il faut tout porter avec ſoi; & Madame des Urſins, ni ce qui étoit avec elle, n'avoient choſe quelconque. Les œufs, où elle en put trouver, furent leur unique reſſource, & encore à la coque, frais ou non, pendant toute la route;

juſqu'à cette repue des chevaux ; le ſilence avoit été profond & non-interrompu ; là il ſe rompit.

Pendant toute cette longue nuit, la Princeſſe des Urſins avoit eu le loiſir de penſer aux propos qu'elle tiendroit, & à compoſer ſon viſage. Elle parla de ſon extrême ſurpriſe & de ce peu qui s'étoit paſſé entre la Reine & elle. Réciproquement les deux Officiers des Gardes, accoutumés, comme toute l'Eſpagne, à la craindre & à la reſpecter plus que leur Roi, lui dirent ce qu'ils purent du fond de cette abîme d'étonnemens, dont ils n'étoient pas encore revenus. Bientôt il fallut atteler & répartir ; bientôt auſſi la Princeſſe des Urſins trouva que le ſecours qu'elle attendoit du Roi d'Eſpagne tardoit bien à arriver ; ni repos, ni vivres, ni de quoi ſe déshabiller juſqu'à Saint-Jean-de-Luz. A meſure qu'elle s'éloignoit, que le temps s'écouloit, qu'il ne lui venoit point de nouvelles, elle com-

prit qu'elle n'avoit plus d'eſpérances à former. On peut juger quelle rage ſuccéda dans une femme auſſi ambitieuſe, auſſi accoutumée à régner publiquement, auſſi rapidement & indignement précipitée du faîte de la toute-puiſſance, par la main qu'elle avoit elle-même choiſie pour être le plus ſolide appui de la continuation & de la durée de toute ſa grandeur.

Le Reine n'avoit pas répondu aux deux dernières Lettres que Madame des Urſins lui avoit écrites; cette négligence affectée lui avoit dû être de mauvais augure; mais qui auroit pu imaginer un traitement auſſi étrange & auſſi inouï?

Ses neveux, Lanty & Chalais, qui eurent permiſſion de l'aller joindre, achevèrent de l'accabler. Elle fut fidèle à elle-même; il ne lui échappa ni larmes, ni regrets, ni reproches, ni la plus légère foibleſſe; pas une plainte même du froid exceſſif, & du dénue-

ment entier de toutes ſortes de beſoins, des fatigues extrêmes d'un pareil voyage. Les Officiers, qui la gardoient à vue, n'en ſortoient point d'admiration. Enfin elle trouva, à la fin de ſes maux corporels & de ſa garde à vue, à Saint-Jean-de-Luz, où elle arriva le 14 Janvier, & où elle trouva un lit, & d'emprunt, de quoi s'habiller plus commodément, & ſe coucher & manger. Là elle recouvra ſa liberté; les Gardes, leurs Officiers, & le carroſſe, qui l'avoient amenée, s'en retournèrent. Elle demeura avec ſa femme de chambre & ſes neveux. Elle eut le loiſir de penſer à ce qu'elle pouvoit attendre de Verſailles.

Malgré la folie de ſa Souveraineté ſi longuement pouſſée, & la hardieſſe d'avoir fait le mariage du Roi d'Eſpagne, ſans la participation du Roi de France, elle ſe flatta de trouver des reſſources dans un cœur qu'elle avoit ſi long-temps dompté. Ce fut de Saint-

Jean-de-Luz, qu'elle dépêcha un Courrier chargé de Lettres pour le Roi, & Madame de Maintenon, pour ſes amis. Elle y rendit compte du coup de foudre qu'elle venoit d'eſſuyer, & demandoit la permiſſion de ſe rendre à la Cour pour y donner plus de détails.

Elle attendit le retour de ſon Courrier en ce premier lieu de liberté & de repos, qui, par lui-même, eſt fort agréable; mais le premier Courrier partit; elle le fit ſuivre par Lenty chargé de Lettres écrites moins à la hâte, & d'inſtructions; il vit le Roi dans ſon cabinet à Verſailles, le dernier jour de Janvier, avec lequel il ne demeura que quelques minutes.

On ſut par lui, que, dès que Madame des Urſins eut dépêché ſon premier Courrier, elle avoit envoyé à Bayonne, faire des complimens à la Douairiere d'Eſpagne, qui ne voulut pas

pas les recevoir. Que de cruelles mortifications à la chûte du Trône !

Revenons maintenant à Guadala-Java. L'Officier des Gardes que la Reine y dépêcha avec une Lettre pour le Roi d'Eſpagne, dès que la Princeſſe des Urſins fut hors de Quadraque, trouva le Roi, qui s'alloit bientôt coucher ; il parut ému, fit une courte réponſe à la Reine, & ne donna aucun ordre. Le ſingulier eſt que le ſecret fut ſi bien gardé, qu'il ne tranſpira que le lendemain, ſur les dix heures du matin.

On peut penſer quelle émotion ſaiſit toute la Cour, & les divers mouvemens de tout ce qui ſe trouva à Guadala-Java. Perſonne toutefois n'oſa en parler au Roi, & on étoit en grande attente de ce que contenoit la réponſe de la Reine. La matinée achevant de s'écouler, ſans qu'on ouît parler de rien, on commença à ſe perſuader, que c'en étoit fait de Madame

des Urſins pour l'Eſpagne. Chalais & Lenty ſe haſardèrent de demander au Roi la permiſſion de l'aller trouver, & de l'accompagner, dans l'abandon où elle étoit. Non-ſeulement il le permit, mais il les chargea d'une Lettre de ſimple honnêteté pour elle ; il lui manda qu'il étoit bien fâché de ce qui s'étoit paſſé, qu'il n'avoit pu oppoſer ſon autorité à la volonté de la Reine ; qu'il lui conſervoit ſes penſions, & qu'il auroit ſoin de les lui faire payer, & tint parole ; & tant qu'elle a vécu depuis, elle les a toujours très-exactement touchées.

La Reine arriva l'après-midi de la veille de Noël, à l'heure marquée, à Guadala-Java, comme s'il ne ſe fût rien paſſé ; le Roi de même la reçut à l'eſcalier, lui donna la main, & tout de ſuite la mena à la Chapelle, où le mariage fut auſſi-tôt célébré de nouveau ; car en Eſpagne, la coutume eſt de marier l'après-dîner ; de-là dans

la chambre, où ſur le champ, ils ſe mirent au lit, avant ſix heures du ſoir, pour ſe lever pour la meſſe de minuit. Ce qui ſe paſſa entr'eux ſur l'événement de la veille fut entiérement ignoré. Il n'y en eut pas plus d'éclairciſſemens dans la ſuite.

Le lendemain, jour de Noël, le Roi déclara qu'il n'y auroit aucun changement dans la maiſon de la Reine, toute compoſée par Madame des Urſins; ce qui remit un peu le calme dans les eſprits.

Le lendemain de Noël, le Roi & la Reine, ſeuls dans un carroſſe, & ſuivis de toute la Cour, prirent le chemin de Madrid, où il ne fut pas plus queſtion de la Princeſſe des Urſins, que ſi jamais le Roi d'Eſpagne ne l'eût connue. Le Roi, ſon grand-Père, ne marqua pas la plus légère ſurpriſe à la nouvelle que lui en porta un Courrier que le Duc de Saint-Aignan lui dépêcha de Quadraque même, dont

toute la Cour fut remplie d'émotion & d'effroi, après l'y avoir vue ſi triomphante.

Raſſemblons maintenant quelques traits, qui aideront à percer les ténèbres. Peut-on penſer qu'une fille de Parme, élevée obſcurément par une mère impérieuſe, eût oſé prendre d'elle-même une hardieſſe de cette nature, inouie à l'égard d'une perſonne de cette conſidération, à tous égards dans la confiance entière du Roi d'Eſpagne, & régnante à découvert, ſix lieues du Roi d'Eſpagne, qu'elle n'avoit pas encore vu? La choſe s'éclaircit par l'ordre ſi fort inuſité & ſi ſecret, qu'Amenaga avoit du Roi d'Eſpagne, d'obéir en tout à la Reine, ſans réſerve & ſans replique, & qu'on ne ſut qu'à l'inſtant qu'elle lui donnât l'ordre de l'arrêter & de la faire partir; par la tranquillité avec laquelle le Roi, & le Roi d'Eſpagne, chacun de leur côté, reçurent le premier avis

de cet événement ; par l'inaction entière du Roi d'Eſpagne, la froideur de ſa Lettre à Madame des Urſins, & ſa parfaite incurie de ce qu'une perſonne ſi chérie encore la veille, pouvoit devenir jour & nuit par des chemins pleins de glaces & de neige, dénuée de tout ſans exception.

Il faut ſe ſouvenir qu'une autre fois que le Roi fit renvoyer la Princeſſe des Urſins, pour l'ouverture de la Lettre de l'Abbé d'Eſtrées au Roi, & de la Note qu'on avoit miſe deſſus, on n'oſa haſarder l'exécution en préſence du Roi d'Eſpagne. Le Roi voulut exprès qu'il partit pour la Frontière de Portugal, & que de-là il ſignât l'ordre qui fut porté à la Princeſſe des Urſins, de partir & de ſe retirer en Italie. Ce ſecond Tome reſſemble fort au premier.

Ajoutons ce que j'en ai ſu du Maréchal de Brancas, que long-temps après cette diſgrace, Albéroni, alors peti

compagnon, & qui ſuivit la Reine d'Eſpagne à Madrid, avoit conté, qu'étant, pendant ce voyage, ſeul, un ſoir, avec elle, elle lui parut agitée, ſe promenant à grands pas dans ſa chambre, prononçant de fois à autres des mots entre-coupés; puis s'échauffant, il entendit le nom de Madame des Urſins lui échapper; & tout de ſuite: *Je la chaſſerai d'abord*; il s'écria, & voulut repréſenter le danger, la folie, l'inutilité de l'entrepriſe, dont il étoit tout hors de lui. « Taiſez-vous ſur toutes » choſes, lui dit la Reine, & que ce » que vous avez entendu ne vous » échappe jamais. Ne me parlez point; » je ſais ce que je ſais. » Tout cela enſemble, jette une grande lumière ſur une cataſtrophe également étonnante, en la choſe & en la manière, & fait bien voir le Roi Auteur. Le Roi d'Eſpagne, conſentant & contribuant par l'ordre ſi exactement donné à Amé-

naga, & la Reine chargée de l'exécution, en ſorte que ce fût par les deux Rois.

LE PERE DE LA CHAISE.

LE Père de la Chaiſe, mourut le 20 Janvier 1709, aux grands Jéſuites de la rue Saint-Antoine ; il étoit neveu du fameux Père Cotton, & neveu paternel du Père d'Aix, qui le fit Jéſuite, où il ſe diſtingua dans les emplois de Profeſſeur, & après, dans ceux de Recteur de Grenoble & de Lyon, puis de Provincial de cette Province. Il étoit Gentilhomme ; & ſon père qui s'étoit bien allié, & avoit bien ſervi, auroit été riche pour ſon pays de Forez, s'il n'avoit pas eu une douzaine d'enfans. Un de ceux-là, qui ſe connoiſſoit très-bien en chiens, en chaſſe & en chevaux, qu'il montoit

très-bien, fut long-temps Ecuyer de l'Archevêque de Lyon, frère & oncle des Maréchaux de Villeroy, & commanda ſon équipage de chaſſe. C'eſt le même que nous avons vu Capitaine de la Porte, & ſon fils après lui.

Les deux frères étoient à Lyon dans les emplois que je viens de dire, lorſque le Père la Chaiſe ſuccéda, en 1675, au Père Ferrier, Confeſſeur du Roi; ainſi le Père la Chaiſe le fut plus de trente-deux ans.

Le Père la Chaiſe étoit d'un eſprit médiocre, mais d'un bon caractère; juſte, droit, ſenſé, ſage, doux & modéré, fort ennemi de la délation, de la violence & des éclats. Il avoit de l'honneur, de la probité, de l'humanité, de la bonté, affable, poli, modeſte, même reſpectueux: lui & ſon frère ont toujours publiquement conſervé une reconnoiſſance marquée pour Meſſieurs de Villeroy. Il étoit déſinté-

reſſé en tout genre, quoique fort attaché à ſa famille ; il ſe piquoit de nobleſſe, & il la favoriſa en tout ce qu'il put ; il étoit ſoigneux de bons choix pour l'Epiſcopat, ſur-tout pour les grandes places ; & il y fut heureux, tant qu'il y eut l'entier crédit. Facile à revenir, quand il avoit été trompé, & ardent à réparer le mal que ſon erreur lui avoit fait faire, d'ailleurs judicieux & précautionné.

Bon homme & bon religieux, fort Jéſuite, mais ſans fanatiſme & ſans ſervitude. Il ne voulut jamais pouſſer le Port-Royal des Champs, juſqu'à la deſtruction, ni entrer en rien contre le Cardinal de Noailles, quoique parvenu à tout ſans ſa participation. Le cas de conſcience, & tout ce qui ſe fit contre lui de ſon temps, ſe fit ſans la ſienne. Il ne voulut point non plus entrer trop avant dans les affaires de la Chine, mais il favoriſa toujours, tant qu'il put, l'Archevêque de Cambrai,

& fut fidélement ami du Cardinal de Bouillon, pour lequel, en toutes sortes de temps, il rompit bien des glaces.

Il eut tout le crédit de la distribution des Bénéfices, pendant les quinze ou vingt dernières années de l'Archevêque de Paris, Harlay. Son indépendance de Madame de Maintenon fut toujours entière & sans commerce avec elle.

Vers quatre-vingts ans, le Père la Chaise, dont la tête & la santé étoient encore fermes, voulut se retirer; il en fit plusieurs tentatives inutiles. La décadence de son corps & de son esprit, qu'il sentit bientôt après, l'engagea à redoubler ses instances. Les Jésuites, qui s'en appercevoient plus que lui, & qui sentoient la diminution de son esprit, l'exhortoient à faire place à un autre, qui eut la grace de la nouveauté. Il désiroit sincérement le repos; & il pressa le Roi de le lui accorder tout aussi inutilement. Il fallut conti-

nuer à porter le faix jusqu'au bout ; les infirmités & la décrépitude, qui l'accueillirent bientôt après, ne purent le délivrer ; ses jambes ouvertes, la mémoire éteinte, le jugement affaissé, les connoissances brouillées, inconvéniens étranges pour un Confesseur, rien ne rebuta le Roi ; & jusqu'à la fin, il se fit apporter le cadavre, & dépêcha avec lui les affaires accoutumées. Enfin deux jours après un retour de Versailles, il s'affoiblit considérablement, reçut les Sacremens, & eut pourtant le courage plus encore que la force d'écrire au Roi, une longue Lettre de sa main, à laquelle il reçut réponse du Roi de la sienne, tendre & prompte ; après quoi il ne s'appliqua plus qu'à Dieu.

Le Père le Tellier, Provincial, & le Père Daniel, Supérieur de la Maison Professe, lui demandèrent s'il avoit accompli ce que la conscience pouvoit exiger de lui, & s'il avoit pensé à

l'honneur de la Compagnie ; ſur le premier point, il répondit qu'il étoit en repos ; ſur le ſecond, qu'ils s'appercevroient bientôt, par les effets, qu'il n'avoit rien à ſe reprocher. Fort peu après, il mourut fort paiſiblement, à cinq heures du matin. Les deux Supérieurs apportèrent au Roi, à l'iſſue de ſon lever, les clefs du cabinet du Père la Chaiſe, dans lequel, il y avoit beaucoup de Mémoires & de papiers. Le Roi les reçut devant tout le monde, en Prince accoutumé aux pertes, loua le Père la Chaiſe, ſur-tout de ſa bonté, puis ſouriant aux Pères : « Il » étoit ſi bon, ajouta-t-il, devant tous » les Courtiſans, que je le lui repro- » chois ſouvent ; & il me répondoit : » ce n'eſt pas moi qui ſuis bon ; mais » vous qui êtes dur. » Le Père la Chaiſe, par bien des faits en ſa vie, ſupprima bien des fripponneries, & des avis anonymes contre beaucoup de gens, en ſervit quantité, & ne fit ja-

mais de mal, qu'à ſon corps défendant; auſſi fut-il généralement regretté.

Les ennemis même des Jéſuites furent forcés de lui rendre juſtice, & d'avouer que c'étoit un homme de bien & honnêtement né, & tout-à-fait pour remplir cette place.

PORTRAIT HISTORIQUE.

ANECDOTES ET SINGULARITÉS DE M. DE VENDÔME.

MONSIEUR de Vendôme étoit d'une taille ordinaire pour la hauteur, un peu gros, mais vigoureux, fort & alerte, un viſage fort noble, & l'air haut; de la grâce naturelle dans le maintien & dans la parole, beaucoup d'eſprit naturel, qu'il n'avoit jamais cultivé, une élocution facile, ſoutenue d'une hardieſſe naturelle, beaucoup de connoiſſance du monde, de la Cour,

des perſonnages ſucceſſifs, &, ſous une apparente incurie, un ſoin & une adreſſe continuelles à profiter de tout.

Poli par art, mais avec choix & meſure, avare, ſuperbe par excès, dès qu'il crut pouvoir l'oſer impunément; & en même temps familier & populaire avec le commun, par une affectation qui voiloit ſa vanité, & le faiſoit aimer du vulgaire; au fond l'orgueil même, & un orgueil qui vouloit tout, qui dévoroit tout, à meſure que ſon rang s'éleva & que ſa faveur augmenta. Sa hauteur, ſon peu de ménagement, ſon opiniâtreté juſqu'à l'entêtement, tout cela crut à proportion juſqu'à lui rendre inutile toute ſorte d'avis, & ne le rendre acceſſible qu'à un nombre très-petit de familiers & à ſes valets.

Sa pareſſe étoit à un point qui ne ſe peut concevoir. Il a penſé être enlevé plus d'une fois, pour s'être opiniâtré dans un logement plus commode,

mais trop éloigné, & a risqué le succès de ses Campagnes, & donné même des avantages considérables à l'ennemi, pour ne se pouvoir résoudre à quitter un Camp où il se trouvoit à son aise; il voyoit peu à l'armée par lui-même; il s'en fioit à ses familiers, que très-souvent encore il n'en croyoit pas. Sa journée dont il ne pouvoit troubler l'ordonnance ordinaire, ne lui permettoit guère de faire autrement.

C'étoit une simplicité de mœurs, selon lui, digne des premiers Romains, & qui condamnoit tout le faste & le superflu des autres; tout cela fini, il s'habilloit, puis jouoit gros jeu au piquet ou à l'ombre; ou, s'il falloit absolument monter à cheval, pour quelque chose, c'en étoit le temps; l'ordre donné au retour, tout étoit fini chez lui.

Il soupoit avec ses familiers largement; il étoit grand mangeur, d'une gourmandise extraordinaire, ne se con-

noiſſoit à aucun mets, aimoit fort le poiſſon, & encore plus celui dont l'odeur révoltoit les autres. La table ſe prolongeoit en thèſes, en diſputes, & par-deſſus tout, louanges, éloges, hommages, toute la journée, & de toutes parts. Il n'auroit pas donné le moindre blâme à perſonne ; il vouloit paſſer pour le premier Capitaine de ſon ſiècle, & parloit indécemment du Prince Eugene & de tous les autres ; la moindre contradiction eût été un crime. Le Soldat & le bas-Officier l'adoroient pour ſa familiarité avec eux, & la licence qu'il toléroit pour s'en gagner les cœurs, dont il ſe dédommageoit par une hauteur ſans meſure, avec tout ce qui étoit élevé en grade & en naiſſance.

Il traitoit à-peu-près de même tout ce qu'il y avoit de plus grand en Italie, qui avoient ſi ſouvent affaire à lui ; c'eſt ce qui fit la fortune du fameux Albéroni ; le Duc de Parme eut

à

à traiter avec M. de Vendôme ; il lui envoya l'Évêque de Parme, qui ſe trouva bien ſurpris d'être reçu par Monſieur de Vendôme à ſa garde-robe, & plus encore de le voir ſe lever au milieu de la conférence, comme s'il eût été ſeul. Il en fut ſi indigné, que toutefois, ſans mot dire, il s'en retourna à Parme, ſans finir ce qui l'avoit amené, & déclara à ſon Maître, qu'il n'y retourneroit de ſa vie, après ce qui lui étoit arrivé.

ANECDOTES SUR LE COMBAT D'OUDENARDE, EN 1708.

APRÈS le Combat d'Oudenarde, les Princes conſultèrent, ſur ce qu'il y avoit à faire, avec Monſieur de Vendôme, qui, de fureur de s'être ſi cruellement mécompté, bruſqua tout le monde. Monſieur le Duc de Bour-

gogne voulut parler ; Monſieur de Vendôme, enivré d'autorité & de colère, lui ferma à l'inſtant la bouche, en lui diſant d'un ton impérieux devant tout le monde, qu'il ſe ſouvînt qu'il n'étoit venu qu'à condition de lui obéir. Ces paroles étonnantes, & prononcées dans les funeſtes momens où on ſentoit ſi horriblement le poids de l'obéiſſance, rendue à la pareſſe & à ſon opiniâtreté ; & qui, par le délai de décamper, étoit cauſe de ce déſaſtre, firent frémir tous ceux qui les entendirent.

Le jeune Prince, à qui elles furent adreſſées, y chercha une plus difficile victoire, que celle qui ſe remportoit actuellement par les ennemis, ſur lui ; il ſentit qu'il n'y avoit point de milieu entre les dernières extrêmités & l'entier ſilence, & fut aſſez maître de ſoi pour le garder.

Vendôme ſe mit à pérorer ſur ce combat, à vouloir montrer qu'il n'étoit point perdu, à ſoutenir que la

moitié de l'armée n'ayant point combattu, il falloit tourner toutes ſes penſées à recommencer le lendemain matin, & pour cela profiter de la nuit, reſter dans les mêmes poſtes où l'on étoit, & s'y avantager le mieux qu'on pourroit.

Chacun écouta en ſilence un homme qui ne vouloit pas être contredit, & qui venoit de montrer un exemple auſſi coupable qu'incroyable, contre l'héritier néceſſaire de la Couronne, de quiconque haſarderoit autre choſe que des applaudiſſemens. Le ſilence dura donc, ſans que perſonne oſât proférer une parole, juſqu'à ce que le Comte d'Evreux le rompit, pour louer Monſieur de Vendôme, dont il étoit couſin-germain & fort protégé. On en fut un peu ſurpris, parce qu'il n'étoit que Maréchal-de-Camp.

Il venoit cependant des avis de tous côtés, que le déſordre étoit extrême. Puyſegur, arrivant devers la Maiſon du

Roi, en fit un récit qui ne laiſſa aucun raiſonnement libre, & que le Maréchal de Matignon oſa appuyer. Souſternon, venant d'un autre côté, rendit un compte ſemblable ; enfin Cheladet & Puyguyon, ſurvenant, chacun d'ailleurs, achevèrent de preſſer une réſolution. Vendôme ne voyant plus nulle apparence de réſiſter davantage à tant de convictions, & pouſſé à bout de colère : « Eh bien ! s'écria-t-il, Meſ» ſieurs, je vois bien que vous le » voulez tous ; il faut donc ſe reti» rer ; & l'on ſe retira. »

MORT DE MONSIEUR DE VENDÔME.

IL ſe trouva incommodé ; on crut qu'il ne lui falloit que de la diète, mais le mal augmenta ſi promptement & d'une façon ſi biſarre, après avoir ſemblé long-temps n'être rien, que ceux qui étoient auprès de lui en petit nombre, ne doutèrent point du poiſon, & envoyèrent au ſecours de tous côtés, mais le mal ne les voulut pas attendre ; il redoubla précipitamment avec des ſymptômes étranges ; il ne put ſigner un Teſtament qu'on lui préſenta, ni une Lettre au Roi, par laquelle il demandoit le retour de ſon frère à la Cour.

Tout ce qui étoit autour de lui, s'enfuit & l'abandonna, tellement qu'il demeura entre les mains de trois ou

quatre des plus bas valets, tandis que les autres pilloient tout, & s'en alloient. Il paſſa ainſi les deux ou trois derniers jours de ſa vie, ſans Prêtre, ſans qu'il eût été queſtion ſeulement d'en parler, ſans autre ſecours que d'un ſeul Chirurgien. Les trois ou quatre valets, demeurés auprès de lui, le voyant à la dernière extrêmité, ſe ſaiſirent du peu de choſes qui reſtoient autour de lui; & faute de mieux, lui tirèrent ſa couverture & ſes matelats de deſſous lui. Il leur cria pitoyablement, de ne le pas laiſſer au moins mourir à nud ſur la paillaſſe, & je ne ſais s'il l'obtint.

Monſieur le Duc de Vendôme mourut le 10 Juin 1712, à 58 ans. La Princeſſe des Urſins fit ordonner, que le corps du Général ſeroit porté à l'Eſcurial; ce fut combler la meſure des plus grands traitemens.

DISGRACE DU MARÉCHAL DE VILLEROY.

MONSIEUR le Duc d'Orléans fatigué, bleſſé même de la réſiſtance qu'apportoit le Maréchal de Villeroy, à lui permettre un tête-à-tête avec le Roi, ou même de l'entretenir à l'oreille, ſe décida à un coup de partie dont il avoit combiné en ſecret, & avec prudence, l'exécution.

Le Dimanche, 12 Août, Monſieur le Duc d'Orléans alla, ſur la fin de l'après-dîner, travailler avec le Roi, comme il avoit accoutumé de faire, pluſieurs jours marqués de chaque ſemaines; & comme c'étoit l'été, au retour de la promenade, c'étoit toujours de bonne heure: ce travail étoit de montrer au Roi la diſtribution d'emplois vacans, de bénéfices, de cer-

taines Magiſtratures, d'Intendances, de récompenſes de toute nature, & de lui en expliquer, en peu de mots, les raiſons des choix & des préférences, quelquefois les diſtributions des Finances, enfin les premières nouvelles étrangères, quand il y en avoit à ſa portée, avant qu'elles devinſſent publiques. A la fin de ce travail, où le Maréchal de Villeroy aſſiſtoit toujours, & où quelquefois Monſieur de Fréjus ſe haſardoit de reſter, Monſieur le Duc d'Orléaus ſupplia le Roi, de vouloir bien paſſer dans un petit arrière-cabinet, où il avoit un mot à lui dire tête-à-tête ; le Maréchal de Villeroy s'y oppoſa à l'inſtant ; Monſieur le Duc d'Orléans lui repréſenta, avec politeſſe, que le Roi entroit dans un âge voiſin de celui où il gouverneroit par lui-même, qu'il étoit temps, qu'en attendant, celui qui étoit le dépoſitaire de toute ſon autorité lui rendît compte des choſes qu'il pouvoit maintenant

entendre, & qui ne pouvoient être expliquées qu'à lui ſeul, quelque confiance que méritât quelque tiers que ce pût être ; & qu'il le prioit de ceſſer de mettre obſtacle à une choſe ſi néceſſaire & ſi importante ; que lui Régent avoit peut-être à ſe reprocher, de n'avoir pas commencé plutôt, uniquement par complaiſance pour lui.

Le Maréchal s'échauffant, & ſecouant ſa perruque, répondit qu'il ſavoit le reſpect qu'il lui devoit, & pour le moins autant ce qu'il devoit au Roi & à ſa place, qui le chargeoit de ſa perſonne, & qu'il ne ſouffriroit point que ſon Alteſſe Royale parlât au Roi en particulier, parce qu'il devoit ſavoir tout ce qui étoit dit, beaucoup moins tête-à-tête dans un cabinet & hors de ſa vue, parce que ſon devoir étoit de ne le pas perdre de vue un ſeul moment ; & dans tout, de répondre de ſa perſonne. Sur ce propos, Monſieur le Duc d'Orléans le regarda

fixement, & lui dit avec un ton de Maître, qu'il ſe méprenoit & s'oublioit; qu'il devoit ſonger à qui il parloit, & à la force de ſes paroles, qu'il vouloit bien croire qu'il n'entendoit pas; que le reſpect de la perſonne du Roi l'empêchoit de lui répondre comme il le méritoit, & de pouſſer plus loin cette converſation; & tout de ſuite, il fit au Roi une profonde révérence, & s'en alla.

Le Maréchal, fort en colère, le reconduiſit quelques pas, marmotant & geſticulant, ſans que Monſieur le Duc d'Orléans fît ſemblant de le voir & de l'entendre, laiſſant le Roi étonné.

On n'y fut pas trompé. Moins de deux heures après, on ſut que le Maréchal, ſe vantant de ce qu'il venoit de faire, avoit ajouté, qu'il s'eſtimeroit bien malheureux, que Monſieur le Duc d'Orléans pût croire qu'il eût voulu lui manquer, quand il n'avoit ſongé qu'à remplir ſon plus précieux

devoir ; & qu'il iroit chez lui, dès le lendemain matin, pour en avoir un éclairciſſement avec lui, dont il ſe flattoit que ce Prince demeureroit ſatisfait.

A tout haſard, on avoit pris toutes les meſures néceſſaires, dès qu'on ſut que le Maréchal viendroit s'enferrer. Au-delà de la chambre à coucher de Monſieur le Duc d'Orléans, étoit un beau & grand cabinet à quatre grandes fenêtres, ſur le jardin de plein-pied, à deux marches près, deux en face en entrant, deux ſur le côté, vis-à-vis la cheminée, & toutes ces fenêtres s'ouvroient en portes depuis le haut juſqu'au parquet. Ce cabinet faiſant le coin, où les gens de la Cour attendoient; & en retour étoit un cabinet joignant où Monſieur le Duc d'Orléans travailloit, & faiſoit entrer les gens les plus diſtingués, ou favoriſés, qui avoient à lui parler.

Le mot étoit donné à Artagnan,

Capitaine des Mouſquetaires Gris, qui étoit dans cette piece, & qui ſavoit ce qui s'alloit exécuter, avec force Officiers sûrs de la Compagnie qu'il avoit fait venir, & d'autres Mouſquetaires pour s'en ſervir au beſoin, qui voyoient bien, à ce préparatif, qu'il s'agiſſoit de quelque choſe, mais ſans ſe douter de ce que ce ſeroit. Il y avoit auſſi des Chevaux-Légers répandus au-dehors, le long des fenêtres, & dans la même ignorance, & beaucoup d'Officiers, & autres, de Monſieur le Duc d'Orléans, tant dans ſa chambre à coucher, que dans le grand cabinet, tout cela bien ordonné; ſur le midi, le Maréchal de Villeroy arriva avec ſon fracas accoutumé; mais ſeul, ſa chaiſe & ſes gens reſtés au loin hors de la ſalle des Gardes.

Il entre, s'arrête, regarde, fait quelques pas, ſous prétexte de civilité; on s'attroupe autour de lui; on l'environne; il demande d'un ton d'auto-

rité ce que fait Monſieur le Duc d'Orléans ; on lui dit qu'il eſt enfermé, & qu'il travaille ; le Maréchal éleve le ton, dit qu'il faut pourtant qu'il le voye, qu'il va entrer ; & dans l'inſtant qu'il s'avance, Lafare, Capitaine des Gardes de Monſieur le Duc d'Orléans, ſe préſente vis-à-vis de lui, l'arrête, & lui demande ſon épée. Le Maréchal entre en fureur, & toute l'aſſiſtance en émoi ; en ce même inſtant, Monſieur le Blanc paroît, la chaiſe à porteur qu'on avoit tenue cachée, ſe préſente devant le Maréchal ; il s'écrie ; il eſt mal ſur ſes jambes ; il eſt jetté dans la chaiſe qu'on ferme ſur lui, & emporté dans le même clin-d'œil, par une des fenêtres latérales, dans le jardin ; Lafare & Artagnan, chacun d'un côté de la chaiſe, les Chevaux-Légers & Mouſquetaires, qui ne virent, qu'après l'effet, de quoi il s'agiſſoit. La marche ſe preſſe, deſcend l'eſcalier de l'orangerie, du côté des boſquets,

trouve la grande grille ouverte & un carroſſe à ſix chevaux devant. On y poſe la chaiſe ; le Maréchal a beau tempêter, on le jette dans le carroſſe. Artagnan y monte à côté de lui, un Officier des Mouſquetaires, ſur le devant, & Dulibois, un des Gentilshommes ordinaires du Roi, à côté de l'Officier, vingt Mouſquetaires, avec des Officiers, à cheval autour du carroſſe, *& touche cocher.* Ce côté du jardin, qui eſt ſous les fenêtres de l'appartement, occupé par l'Infante, ne fut vu de perſonne, au ſoleil du midi ; & quoique nombre de gens, qui ſe trouvèrent dans l'appartement de Monſieur le Duc d'Orléans, ſe diſperſaſſent bien dans le Château de Verſailles, il eſt étonnant qu'une affaire de cette nature y demeurât ignorée plus de deux heures.

Les domeſtiques du Maréchal de Villeroy, à qui perſonne n'avoit oſé rien dire en ſortant ; je ne ſais par quel

haſard, attendirent toujours avec ſa chaiſe près de la ſalle des Gardes ; & ceux qui étoient chez lui, dans les derniers cabinets du Roi, ne l'apprirent qu'après que Monſieur le Duc d'Orléans eut vu le Roi, & qu'il leur eut fait dire, que le Maréchal étoit allé à Villeroy, & qu'ils pouvoient aller lui porter ce qui lui étoit néceſſaire.

Je reçus à Meudon, un meſſage convenu avec Monſieur le Duc d'Orléans, pour être inſtruit de cet événement. J'allois me mettre à table ; & ce ne fut que vers le ſouper, qu'il vint des gens de Verſailles, qui nous apprirent à tous ces nouvelles, qui y faiſoient grand bruit ; mais un bruit fort contenu, que la qualité & l'exécution rendoient très-meſuré par la ſurpriſe & la frayeur qu'elles avoient répandues.

Ce ne fut pas après un petit embarras, que celui de Monſieur le Duc d'Orléans, pour en porter la nouvelle au Roi ; dès qu'elle fut répandue, il en-

tra dans le cabinet du Roi, d'où il fit ſortir tous les Courtiſans qui s'y trouvèrent, & n'y laiſſa que les gens dont les charges leur donnoient cette entrée, & il ne s'en trouva preſque point. Au premier mot, le Roi rougit, ſes yeux ſe mouillèrent; il ſe mit le viſage contre le dos d'un fauteuil, ſans dire une parole; il ne voulut ni ſortir, ni jouer, à peine mangea-t-il quelques bouchées à ſouper, pleura, & ne dormit point de toute la nuit. La matinée & le dîner du lendemain, quatorze, ne ſe paſsèrent gueres mieux. Le jour même, comme je ſortois de dîner à Meudon avec beaucoup du monde, le valet de chambre qui ſervoit, me dit, qu'il y avoit là un Courrier du Cardinal Dubois, avec une Lettre; qu'il n'avoit pas cru devoir me le conduire à table devant toute cette Compagnie. J'ouvris la Lettre; le Cardinal me conjuroit de l'aller trouver droit à la Surintendance à Verſailles, d'amener avec moi un homme

homme sûr & en état de courir la Poste, pour le dépêcher à la Trappe, aussi-tôt qu'il m'auroit parlé, & de ne point me casser la tête à deviner ce que ce pouvoit être, parce qu'il me seroit impossible de le deviner; & qu'il m'attendoit avec la dernière impatience pour me le dire. Je demandai mon carrosse aussi-tôt que je trouvai lent à venir des écuries, qui sont fort éloignées du Château neuf que j'occupois. Ce Courrier à mener au Cardinal, pour le dépêcher à la Trappe, me tournoit la tête. Je ne pouvois imaginer ce qui pouvoit être arrivé, qui occupât si vivement le Cardinal, dans des momens si voisins de celui de l'enlevement du Maréchal de Villeroy. La Constitution, ou quelque fugitif important découvert à la Trappe, & mille autres pensées, m'agitèrent jusqu'à Versailles.

Arrivant à la Surintendance, je vis, par-dessus la porte, le Cardinal Dubois, à la fenêtre, qui m'attendoit, &

qui me fit de grands ſignes ; & que je trouvai au devant de moi, au bas du degré, comme je l'allois monter. Sa première parole fut de me demander ſi j'avois amené un homme qui pût aller à la Trappe. Je lui montrai le même valet de chambre, qui en connoiſſoit tous les êtres, pour y avoir été fort ſouvent avec moi ; & qui étoit connu de lui de tout temps ; parce que de tout temps il venoit chez moi, & que le petit Abbé Dubois alors, l'entretenoit ſouvent en m'attendant. Il me conta, en montant le degré, les pleurs du Roi, qui venoient bien d'augmenter par l'abſence de Monſieur de Fréjus, qui avoit diſparu, qui n'avoit point couché à Verſailles, & qu'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, ſinon qu'il n'étoit, ni à Villeroy, ni ſur le chemin, parce qu'on venoit d'en avoir des nouvelles ; que cette diſparution mettoit le Roi au déſeſpoir, & eux dans le plus cruel

embarras du monde ; qu'ils ne ſavoient que penſer de cette ſubite retraite, ſinon peut-être qu'il étoit allé ſe cacher à la Trappe, où il falloit envoyer voir s'il y étoit ; & tout de ſuite, il me conduiſit chez Monſieur le Duc d'Orléans. Nous le trouvâmes ſeul & fort en peine ; ſe promenant dans ſon cabinet, il me dit auſſi-tôt qu'il ne ſavoit que devenir, ni que faire du Roi, qui crioit après Monſieur de Fréjus ; il ne vouloit entendre à rien, & de-là à crier contre une ſi étrange fuite. Peu de momens après, arrivèrent le Prince & le Cardinal de Rohan.

Après plus de Jérémiades que de réſolutions, Dubois me preſſa d'aller écrire à la Trappe. Tout étoit en déſarroi chez Monſieur le Duc d'Orléans ; ils parloient tous dans le cabinet. Il étoit impoſſible, avec tout ce bruit, d'écrire ſur ſon bureau, comme il m'arrivoit ſouvent quand j'é-

tois ſeul avec lui. Mon appartement étoit dans l'aîle neuve, & peut-être fermé, car on ne m'attendoit pas ce jour-là ; j'eus plutôt fait de monter chez Pezé, dont la chambre étoit proche, au-deſſus de l'appartement de la Reine, & je me mis à écrire. Ma Lettre étoit achevée, que Pezé, qui m'y avoit conduit, & étoit redeſcendu auſſi-tôt, remonta & cria : « Il eſt trouvé, il eſt » trouvé ; votre Lettre eſt inutile, re» venez chez Monſieur le Duc d'Or» léans : » Puis il me conta que tout-à-l'heure, un homme à Monſieur le Duc d'Orléans, qui ſavoit que Fréjus étoit ami de Monſieur de Lamoignon, avoit rencontré Courſon, qui étoit dans la grande Cour, qui ſortoit du Conſeil des Parties, à qui il avoit demandé s'il ne ſavoit ce qu'étoit devenu M. de Fréjus. Courſon lui avoit dit, qu'il ne ſavoit pas pourquoi, on étoit ſi en peine ; que Monſieur de Fréjus étoit allé coucher à Bâville, où étoit le

Préſident de Lamoignon ; ſur quoi, cet homme de Monſieur le Duc d'Orléans avoit amené Courſon pour le lui dire à lui-même. Nous arrivâmes, Pezé & moi, chez Monſieur le Duc d'Orléans, d'où Courſon venoit de ſortir.

Après un peu d'épanouiſſement, le Cardinal Dubois aviſa Monſieur le Duc d'Orléans d'aller porter cette bonne nouvelle au Roi, & de lui dire qu'il alloit dépêcher à Bâville, pour faire revenir ſon Précepteur. Monſieur le Duc d'Orléans monta chez le Roi, & me dit qu'il alloit redeſcendre ; les deux frères s'en allèrent de leur côté avec Pezé. Je demeurai, en attendant Monſieur le Duc d'Orléans, avec le Cardinal Dubois. Après avoir un peu raiſonné ſur cette fougue de Monſieur de Fréjus, il me conta qu'ils avoient de nouvelles de Villeroy ; que le Maréchal n'avoit ceſſé de crier à l'attentat commis ſur ſa perſonne, ni de re-

procher, à Artagnan, de ſe prêter à une violence ſi criminelle ; puis à invoquer les mânes du Feu Roi, à exalter ſa confiance en lui, l'importance de ſa place, pour laquelle il l'avoit préféré à tout le monde, le ſoulevement qu'une entrepriſe ſi hardie, & qui paſſoit ſi fort le pouvoir du Régent, alloit cauſer dans Paris, & dans tout le Royaume, & le bruit qu'elle alloit faire dans tous les Pays étrangers. Le Duc de Villeroy, le Maréchal de Tallart, Monſieur de Biron, furent à-peu-près ceux qui eurent la permiſſion d'aller à Villeroy ; preſque aucun autre ne la demanda ; mais ce ne fut que le lendemain.

Monſieur le Duc d'Orléans revint de chez le Roi, qui nous dit, que la nouvelle qu'il lui avoit apporté, l'avoit fort appaiſé ; ſur quoi, nous conclûmes qu'il falloit faire en ſorte, que Monſieur de Fréjus revînt dans la matinée du lendemain ; que Monſieur le

Duc d'Orléans le reçût à merveille, prît tout pour bon ; l'amadouant, lui fît entendre que ce n'étoit que pour le ménager, & lui ôter tout embarras, s'il ne lui avoit pas confié l'Arrêt du Maréchal de Villeroy ; lui en expliquer la néceſſité, avec d'autant plus de liberté, que Monſieur de Fréjus ſeroit ravi de ſon éloignement, & de poſſéder le Roi tout à ſon aiſe ; le prier de faire entendre au Roi les raiſons de cette néceſſité ; communiquer, à Monſieur de Fréjus, le choix du Duc de Charoſt, lui en promettre tout le concert & les égards qu'il en pouvoit déſirer ; lui demander de le conſeiller, & le conduire ; enfin, prendre le temps & la joie du Roi, du retour de Fréjus, pour lui apprendre le choix du nouveau Gouverneur, & de le lui préſenter. Tout cela fut convenu, & très-bien exécuté le lendemain.

On laiſſa le Maréchal ſe repoſer, & s'exhaler cinq ou ſix jours à Villeroy ;

on envoya enſuite le Maréchal de Villeroy à Lyon, avec la liberté d'exercer les courtes fonctions de Gouverneur de la Ville & de la Province, en prenant les meſures néceſſaires pour le faire veiller de près, & laiſſant auprès de lui Dulibois, pour émouſſer ſon autorité, par cet air de précaution & de prévoyance, qui lui ôtoit tout air de crédit. Il n'y voulut point recevoir d'honneurs, en y arrivant. Une grande partie de ſon premier feu étoit jettée. Ce grand éloignement de Paris & de la Cour, où tout étoit demeuré, non-ſeulement ſans le plus léger mouvement, mais dans l'effroi & la frayeur d'une exécution de cette importance, lui ôta tout reſte d'eſpérance; rabattit ſes fougues, & lui perſuada enfin de ſe comporter avec ſageſſe, pour éviter un traitement plus fâcheux.

PORTRAIT DE LA MARÉCHALE DE VILLEROY.

C'ÉTOIT une perſonne droite, naturelle, franche, sûre, ſecrete, qui, ſans eſprit, étoit parvenue à faire une figure à la Cour, & à maîtriſer mari & beau-père. Elle étoit, depuis long-temps, dans la plus grande intimité de Madame la Ducheſſe d'Orléans, & dans une grande confidence de Madame la Dauphine, qui toutes deux l'aimoient & la craignoient; elle avoit des amis & des amies. Elle étoit bonne, vive & sûre amie; & les glaces ne lui coûtoient rien à rompre. Elle devenoit perſonnage, & on commençoit à compter avec elle; ſon viſage très-ſingulier étoit irrégulier d'en bas, ſur-tout pour le rire; il étoit charmant de tout le

haut. Sérieuſe & parée, grande comme elle étoit, quoiqu'avec les hanches & les épaules trop hautes, perſonne n'avoit ſi grand air, & ne paroit tant les Fêtes & les Bals.

Quelques mois avant ſa mort, & toujours dans une ſanté parfaite, elle diſoit à Madame de Saint-Simon, qu'elle étoit trop heureuſe; que de quelque côté qu'elle ſe tournât, ſon bonheur étoit parfait; que cela lui faiſoit une peur extrême, & que ſûrement un état ſi fort à ſouhait ne pouvoit durer; qu'il lui arriveroit quelque cataſtrophe, impoſſible à prévoir, ou qu'elle mourroit bientôt. Le dernier arriva, ſon mari ſervoit de Capitaine des Gardes, pour le Maréchal de Boufflers, demeuré à Paris, pour la mort de ſon fils : elle craignoit extrêmement la petite vérole, qu'elle n'avoit point eue; malgré cela, elle voulut que Madame la Dauphine la menât à Marly, dans ces premiers jours de la ſoli-

tude du Roi, ſous prétexte d'aller voir ſon mari. Rien de ce qu'on lui dit ne put l'en détourner, tant les petites diſtinctions de Cour peuvent ſur les têtes; elle y eut une frayeur mortelle, tomba incontinent après malade de la petite vérole, & mourut à Verſailles. L'Abbé de Louvois & le Duc de Villeroy, s'enfermèrent pour elle. Le premier en fut inconſolable; l'autre ne le fut pas long-temps.

FORTUNE DE M. DE VILLARS, PERE DU MARÉCHAL. ANECDOTES.

MONSIEUR de Villars étoit l'homme de France le mieux fait, & de la meilleure mine. On ſe battoit fort de ſon temps; il étoit brave & adroit aux armes, & avoit acquis de la réputation fort jeune, en des combats

ſinguliers. Cela le diſtingua aux yeux de Monſieur de Nemours, qui aimoit à s'attacher des braves, & qui le prit comme Gentilhomme, & l'eſtima même aſſez pour le prendre pour ſecond, au duel qu'il eut contre Monſieur de Beaufort, ſon beau-frère, qui le tua; tandis que Villars avoit tout l'avantage ſur ſon adverſaire.

Cette mort renvoya Villars chez lui. Il n'y fut pas long-temps, que Monſieur le Prince de Conti ſe l'attacha auſſi, comme un Gentilhomme à lui. Il venoit de quitter le petit collet; il étoit foible & contrefait, & sûrement en butte aux très-fortes railleries de Monſieur le Prince, ſon beau-frère. Il projetta de s'en tirer par un combat; & ne ſachant avec qui, il imagina d'appeller le Duc d'Yorck, maintenant le Roi Jacques d'Angleterre, qui étoit alors à Saint-Germain. Cette belle idée, & le ſouvenir du combat de Monſieur de Nemours, lui fit prendre

Villars. Il ne put pas tenir ſon projet ſi caché, qu'il ne fût découvert, & auſſi-tôt rompu par la honte qui lui en fut faite, n'ayant jamais eu la plus petite choſe à démêler avec le Duc d'Yorck.

Dans les ſuites, il prit confiance en Villars; & lorſque le Cardinal Mazarin ſongea à lui donner ſa nièce, ce fut de Villars dont il ſe ſervit, & par qui il fit ce mariage; Villars devint le confident des deux Epoux, & les lia avec le Cardinal, & tout cela avec la ſagacité & probité poſſible.

Une telle ſituation le mit fort dans le monde, & dans un monde au-deſſus de lui; & parmi lequel, quelque fortune qu'il ait faite depuis, il ne s'eſt jamais méconnu. Sa figure lui donna entrée chez les Dames; il étoit galant & diſcret; & cette voie ne lui fut pas inutile.

Il plut à Madame Scarroſi, qui,

depuis, n'a jamais oublié ſon amitié. Villars fut employé auprès des Princes d'Allemagne & d'Italie, & fut après Ambaſſadeur en Savoie, en Danemarck & en Eſpagne. Il réuſſit, & ſe fit aimer & eſtimer par-tout. Il eut enſuite une place de Conſeiller d'Etat-d'Epée, & il fut de la promotion de 1688.

Sa femme étoit ſœur du père du Maréchal de Belleſonds : elle avoit de l'eſprit, infiniment plaiſante, & d'un ſel piquant ; toujours à la Cour, où ils avoient beaucoup d'amis & d'amis conſidérables.

ANECDOTES CONCERNANT LE MARÉCHAL DE VILLARS.

LE Roi & Chamillart étoient forts étourdis de l'affaire d'Hochſtet en 1704, & de ſes grandes ſuites. C'étoit le premier revers qu'il avoit eſſuyé ; & ce revers le menoit, de l'attaque de Bohême & de l'Autriche, à la défenſe de l'Alſace, qu'on regardoit comme très-difficile après la perte de Landau, ſans compter les Etats de l'Electeur de Bavière. Tallart étoit priſonnier ; Marſin ſembloit trop neuf & trop futile, pour ſe repoſer ſur lui d'un emploi ſi important.

Le Roi jetta les yeux ſur Villars ; il reçut donc un Courrier, qui lui porta l'ordre de finir, le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible, les Etats de Languedoc ; qu'il avoit la commiſſion

de tenir, & de ſe rendre en même temps à la Cour, le plus diligemment qu'il pourroit.

Il arriva, à Verſailles le quinze Janvier, & fit la révérence au Roi, comme il revenoit de ſe promener à Marly. Le Roi, en deſcendant de carroſſe, lui dit de monter en haut, & qu'il lui parleroit. Etant habillé & rentré chez Madame de Maintenon, il le fit rappeller. Dès qu'il le vit : « Je n'ai » pas maintenant, lui dit-il, le temps » de vous parler, mais je vous fais » Duc. » Ce monoſyllable valoit bien mieux que toutes les Audiences. Villars ſortit tranſporté de la plus pénétrante joie, en apprenant la grace qu'il venoit de recevoir.

(1711.) En Flandre, le Prince Eugene & le Duc de Malborough, dans leur union accoutumée, ſe contentèrent long-temps de vivre aux dépens des Pays du Roi, & de refferrer ſon armée dans ſes lignes. A ce qui s'y étoit paſſé

passé les années précédentes, c'étoit pour celle-ci en être quitte à bon marché, quoique fort honteusement; néanmoins ces avantages des Alliés, quoique très-réels, ne leur parurent pas dignes de leurs campagnes ordinaires. Malborough, au faîte de la gloire & de la plus haute fortune, où un Capitaine de sa Nation pût parvenir, se trouvoit menacé d'un funeste revers, qu'il avoit un pressant intérêt de parer par quelque grand coup qui ranimât son parti, & qui pût ébranler celui qui lui étoit contraire. Le Prince Eugene, personnellement mal avec l'Archiduc, successeur de son frère, & fort en brassière avec le nouveau Gouvernement de Vienne, avoit le même intérêt que Malborough. Il leur étoit particulier à chacun & commun. Ils avoient celui de la continuation de la guerre, qui maintenoit toute leur autorité, leur puissance & leurs prospérités; ce qui augmentoit journellement leurs immen-

ſes richeſſes, de Malborough, ſur-tout, également avare & avide. De ſi preſſantes raiſons les jettèrent dans une entrepriſe en apparence inſenſée, que leur bonheur & la conduite du Maréchal de Villars fit réuſſir.

Ce dernier couvroit Bouchain : outre le peu de places qu'il nous reſtoient ſur cette Frontière ſi mal menée, celle-là eſt un paſſage fort important, tient la tête des rives, ouvre, ou ferme un grand Pays. Pour en faire le ſiège, il falloit tourner toute notre armée & la place, par un long détour, & s'expoſer à tout, au paſſage inévitable de l'Eſcaut ; c'eſt ce que les deux Généraux ennemis osèrent entreprendre au hafard d'une bataille. Villars avoit, pour l'éviter, des ordres ſecrets, que le vœu empreſſé de l'armée, & le mécontentement même des Officiers, ne purent lui faire tranſgreſſer.

PORTRAIT HISTORIQUE DU MARÉCHAL DE BOUFFLERS.

LE Prince Eugene, en attaquant Lille, n'avoit point diſſimulé ſa joie, lorſqu'il ſut qu'il auroit affaire au Maréchal de Boufflers, & il craignoit moins un homme comblé d'honneurs, & de récompenſes, qu'il n'eût fait un Officier-Général, dont toutes les eſpérances de fortune auroient été fondées ſur la défenſe de cette place. Il éprouva qu'il s'étoit trompé; & je ne comprends pas comment le ſouvenir de la défenſe de Namur ne lui avoit pas donné une autre opinion de Boufflers, qui, à la vérité, en fut fait Duc, mais qui, à cette exception, grande à la vérité, étoit déjà tout ce qu'il étoit, à Lille.

L'ordre, l'exactitude, la vigilance, c'étoit où il excelloit. Sa valeur étoit

nette, modeſte, naturelle, franche, froide. Il voyoit tout, & donnoit ordre à tout dans le plus grand feu, comme s'il eût été dans ſa chambre. Egal dans le péril, rien ne lui échauffoit la tête, pas même les plus fâcheux contre-temps; ſa prévoyance s'étendoit à tout; & dans l'exécution, il n'oublioit rien.

Sa bonté & ſa politeſſe, qui ne ſe démentoient en aucun temps, lui gagnoient tout le monde. Son équité, ſa droiture & ſon attention à ſe communiquer & à prendre conſeil, ſa patience à laiſſer débattre avec liberté, ſa délicateſſe à faire toujours honneur de leurs conſeils, quand ils avoient réuſſi, à ceux qui les avoient donnés, & des actions à ceux qui les avoient faites, lui dévouerent les cœurs. Les ſoins qu'il prit, en arrivant, pour faire durer les munitions de guerre & les vivres; l'égale proportion qu'il fit garder, en tous les temps du ſiège, dans

la distribution du pain, du vin, de la viande, & de tout ce qui sert à la nourriture, où il présida lui-même, & les soins infinis qu'il fit prendre, & qu'il prit lui-même des hôpitaux, le firent adorer des Troupes & des Bourgeois ; il les aguerrit, je dis, les troupes qui faisoient la plus nombreuse partie de sa garnison, composée des fuyards d'Oudenarde, & des Bourgeois qu'il avoit enrégimentés : il en fit des Soldats, qui ne furent point inférieurs à ceux des vieux corps.

Accessible à toute heure, prévenant tout, attentif à éviter, autant qu'il le pouvoit, la fatigue aux autres, & les périls inutiles ; il fatiguoit pour tous, se trouvoit par-tout, & sans cesse voyoit & disposoit par lui-même, & s'exposoit continuellement ; il couchoit tout habillé aux attaques, & ne se mit pas trois fois dans son lit, depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la chamade. On ne peut comprendre comment un

homme de ſon âge, & uſé à la guerre, put ſoutenir un pareil travail de corps & d'eſprit, ſans ſortir jamais de ſon ſang froid & de ſon égalité. On lui reprocha qu'il s'expoſoit trop ; il le faiſoit pour tout voir par ſes yeux, & pour voir à toute meſure ; il le faiſoit auſſi pour donner l'exemple & pour ſa propre inquiétude, que tout allât & s'exécutât ſi bien. Il fut légérement bleſſé pluſieurs fois, s'en cachoit tant qu'il pouvoit, & ne changeoit rien à ſa conduite journalière ; mais un coup à la tête l'ayant renverſé, il fut porté chez lui malgré lui ; on voulut le ſaigner, il s'y oppoſa, de peur que cela ne lui ôtât ſes forces, & il voulut ſortir. Sa maiſon étoit inveſtie ; il fut menacé par les Soldats, qu'ils quitteroient leurs poſtes, s'ils le revoyoient avant vingt-quatre heures de-là. Il les paſſa, aſſiégé chez lui, forcé à ſe faire ſaigner & à ſe repoſer.

Quand il reparut, on ne vit jamais tant de joie.

Abondance à ſa table, ſans aucune délicateſſe; il ſe traita toujours à proportion comme les autres pour les vivres; & outre ce qu'il avoit porté d'argent pour lui, il en emprunta encore en arrivant tant qu'il put, & s'en ſervit libéralement pour le ſervice, pour donner aux Soldats, & ſecourir des Officiers, avec une ſimplicité admirable dans toutes ſes actions; & voilà comme il arrive quelquefois que la bonté & la droiture étendent l'eſprit, & l'éclairent dans de grandes occaſions.

Le Maréchal de Boufflers mourut en 1711, à Fontainebleau. Rien de ſi ſurprenant qu'avec un eſprit auſſi courtiſan, mais non juſqu'aux Miniſtres, avec qui il ſavoit bien ſe ſoutenir, il ait conſervé une probité ſans la plus légère tache, une généroſité auſſi parfaitement pure, une nobleſſe en tout du premier ordre, & une vertu vraie & ſincère,

qui ont continuellement éclaté dans tout le cours de ſa conduite & de ſa vie. Il fut exactement juſte pour le mérite & les actions des autres, ſans aucune acception ni diſtinction, & à ſes propres dépens.

Bon & adroit à excuſer les fautes d'autrui, hardi à ſaiſir les occaſions de remettre en ſelle les plus diſgraciés; il eut une paſſion extrême pour l'Etat, ſon honneur, ſa proſpérité. Il n'en eut pas moins par admiration, par reconnoiſſance, pour la gloire & la perſonne du Roi. Perſonne n'aima mieux ſa famille & ſes amis, ne fut plus exactement honnête homme, ni plus fidèle à tous ſes devoirs. Les gens d'honneur & les bons Officiers lui étoient en ſingulière eſtime; &, avec une magnificence de Roi, il ſut être réglé autant qu'il le put, & ſinguliérement déſintéreſſé. Il fut ſenſible à l'eſtime, à l'amitié, à la confiance; diſcret & ſecret au dernier point, & d'une rare mo-

deſtie en tout temps, mais qui ne l'empêcha cependant pas de ſe roidir & de ſe faire péſamment ſentir à qui s'oublioit à ſon égard. Il tira tout de ſon amour du bien, de l'excellente droiture de ſes intentions, & d'un travail en tout genre, de ſes forces ordinaires; il tira ſouvent de lui des Mémoires, des projets, & des Lettres d'affaires très-juſtes & très-ſenſées.

Il déplut à Louis XIV, par des demandes & des prétentions outrées; le Roi ſe dégoûta de lui comme d'un ambitieux, & ne ſe contraignit pas. Boufflers aimoit le Roi comme on aime un Maître; il le craignoit, l'admiroit, l'adoroit preſque comme un Dieu. Il ſentit que l'impreſſion étoit faite; & bientôt après qu'elle étoit ſans remède. Il en tomba dans un déplaiſir cuiſant, amer & ſombre, qui lui fit compter toute ſa fortune pour rien, & qui peu-à-peu le jetta dans des infirmités qui le conduiſirent au tombeau.

LE MARÉCHAL DE CATINAT.

ON a ſi ſouvent parlé du Maréchal de Catinat, de ſa vertu, de ſa ſageſſe, de ſa modeſtie, de ſon déſintéreſſement, de la ſupériorité ſi rare de ſes ſentimens, de ſes grandes parties de Capitaine, qu'il ne me reſte plus qu'à parler de ſa mort dans un âge très-avancé, ſans avoir été malade, ni avoir acquis aucune richeſſe, dans ſa petite maiſon de Saint-Gratien, près Saint-Denis, où il s'étoit retiré, d'où il ne ſortoit plus depuis quelques années, & où il ne vouloit preſque plus recevoir perſonne.

Il y rappella par ſa ſimplicité, par ſa frugalité, par le mépris du monde, par la paix de ſon ame, & l'uniformité de ſa conduite, le ſouvenir de ces grands Hommes, qui, après les

triomphes les mieux mérités, retournoient tranquillement à leur charrue, toujours amoureux de leur patrie, & peu ſenſibles à l'ingratitude de Rome, qu'ils avoient ſi bien ſervie. Catinat mit ſa philoſophie à profit par une grande piété; il avoit de l'eſprit, un grand ſens, une réflexion mûre; il n'oublia jamais ſon origine, ſes habits, ſes équipages & ſes meubles, ſa maiſon; tout étoit de la dernière ſimplicité; ſon air l'étoit auſſi, & tout ſon maintien.

Il étoit grand, brun, maigre, un air penſif & aſſez lent, aſſez bas, de beaux yeux & fort ſpirituels; il déploroit les fautes ſignalées qu'il voyoit ſe ſuccéder ſans ceſſe, l'extinction de toute émulation, le luxe, le vuide, l'ignorance, la confuſion des états, l'Inquiſition miſe à la place de la Police. Il voyoit tous ces ſignes de deſtruction; & il diſoit qu'il n'y avoit qu'un comble très-dangereux de déſordre, qui pût enfin rappeller l'ordre dans le Royaume.

PORTRAIT HITORIQUE DU CÉLÈBRE FÉNÉLON. ANECDOTES.

FÉNÉLON étoit un homme de qualité, qui n'avoit rien; & qui, ſe ſentant beaucoup d'eſprit, & de cette ſorte d'eſprit inſinuant & enchanteur, avec beaucoup de talens, de grace & de ſavoir, n'étoit pas ſans ambition, & avoit frappé long temps à toutes les portes, ſans pouvoir les ouvrir. Il crut voir dans Saint-Sulpice, une véhicule pour aller à la fortune de ſon état; & il s'attacha à cette Communauté.

Cette Société de Prêtres commençoit à percer.

Perſonne, parmi eux, qui pût entrer en comparaiſon avec l'Abbé de Fénélon; de ſorte qu'il trouva là de quoi primer à l'aiſe, ſe faire des protecteurs

qui euſſent intérêt à l'avancer, pour en être protégé à leur tour. Sa piété & ſa doctrine, les charmes, les grâces, la douceur, l'inſinuation de ſon eſprit, le rendirent, à cette Congrégation nouvelle, un ami bien cher, & lui y trouva ce qu'il cherchoit depuis long-temps, des gens à qui ſe rallier, & qui puſſent & vouluſſent le faire valoir.

En attendant les occaſions, il les cultiva, avec grand ſoin, ſans toutefois être tenté de quelque choſe d'auſſi étroit pour ſes vues, que de ſe mettre parmi eux; il cherchoit toujours à faire des connoiſſances & des amis.

Dans ce temps-là, obſcur encore, il entendit parler de Madame Guyon, qui a fait depuis tant de bruit dans le monde, & qui eſt trop connue, pour que je m'arrête ſur elle en particulier; il la vit; leur eſprit ſe plurent l'un à l'autre; leur ſublimé s'amalgama. Je ne ſais s'ils entendirent bien clairement leur ſyſtême, & cette langue nouvelle qu'on

vit éclorre d'eux dans les ſuites ; mais ils ſe le perſuadèrent, & la liaiſon ſe forma ; quoique plus connue que lui alors, elle l'étoit néanmoins peu, & leur union ne fut point apperçue, parce que perſonne ne prenoit garde à eux ; & Saint-Sulpice même l'ignora.

Le Duc de Beauvilliers devint Gouverneur des Enfans de France, ſans y avoir penſé ; comme, malgré lui, il avoit été fait Chef du Conſeil des Finances, à la mort du Maréchal de Villeroy, par l'eſtime & la confiance du Roi. Elle fut telle, qu'excepté Moreau, qui, de premier Valet de Garde-Robe, fut Valet de chambre de Monſeigneur le Duc de Bourgogne ; il laiſſa, au Duc de Beauvilliers, la diſpoſition entière des Précepteurs, Sous-Gouverneurs, & de tous les domeſtiques de ce jeune Prince, quelque réſiſtance qu'il y fît ; il eut beaucoup de peine à choiſir un Précepteur ; il s'adreſſa à Saint-Sulpice, où il ſe confeſſoit de-

puis long-temps, & qu'il aimoit & protégeoit fort ; il y avoit déjà oui parler de l'Abbé de Fénélon avec éloge. Ils lui vantèrent ſa piété, ſon eſprit, ſon ſavoir, ſes talens, enfin ils le lui proposèrent ; il le vit, il en fut charmé, & il le fit Précepteur ; il le fut à peine, qu'il comprit de quelle importance il étoit pour ſa fortune, de gagner entiérement celui qui venoit de le mettre en chemin de la faire, & le Duc de Chevreuſe ſon beau-frère, avec qui il n'étoit qu'un, & qui tous deux étoient au plus haut point de la confiance du Roi & de Madame de Maintenon.

Ce fut-là ſon premier point, auquel il réuſſit tellement, au-delà de toute eſpérance, qu'il devint très-promptement le Maître de leur cœur & de leur eſprit, & le Directeur de leurs ames.

Madame de Maintenon dînoit de règle, une & quelquefois deux fois par ſemaine, à l'Hôtel de Beauvilliers, ou de Chevreuſe en cinquième, entre les

deux ſœurs & les deux maris, avec la clochette ſur la table, afin de n'avoir point de valets autour d'eux, & cauſer ſans crainte. Fénélon eut auprès de Madame de Maintenon, preſque autant de ſuccès, qu'il en avoit eu auprès des deux Ducs. Son eſprit l'enchanta. La Cour s'apperçut bientôt du pas de Géant de l'heureux Abbé, & s'empreſſa autour de lui; mais le déſir d'être libre, & tout entier à ce qu'il s'étoit propoſé, & la crainte encore de déplaire aux Ducs & à Madame de Maintenon, dont le goût alloit à une vie particulière & fort ſéparée, lui fit faire bouclier de modeſtie de ſes fonctions de Précepteur, & le rendit encore plus cher aux perſonnes ſeules qu'il avoit captivées, & qu'il avoit tant d'intérêt de retenir dans cet attachement.

Parmi ſes ſoins, il n'oublia pas Madame Guyon; il l'avoit déjà vantée aux deux Ducs & à Madame de Maintenon; il la leur avoit même produite; mais

mais comme avec peine & pour des momens, comme une femme toute en Dieu, & que l'humilité & l'amour de la contemplation retenoient dans les bornes les plus étroites, & qui craignoit ſur-tout d'être connue.

Son eſprit plut extrêmement à Madame de Maintenon ; ſes réſerves, mêlées de flatteries fines, la gagnèrent ; elle voulut l'entendre ſur des matières de piété ; on eut peine à s'y réſoudre ; elle ſembla ſe rendre aux charmes & à la vertu de Madame de Maintenon ; & des filets ſi bien préparés la prirent.

Telle étoit la ſituation de Fénélon, lorſqu'il devint Archevêque de Cambrai, & qu'il acheva de ſe faire admirer, pour n'avoir point fait un pas vers ce grand bénéfice, & qu'il rendit, en même temps, une belle Abbaye qu'il avoit eue, lorſqu'il fut Précepteur, & qui, juſqu'à Cambrai, fut ſa ſeule poſſeſſion. Il n'avoit eu garde

de chercher à ſe le procurer ; la moindre étincelle d'ambition auroit détruit tout ſon édifice ; & de plus ce n'étoit pas Cambrai qu'il ſouhaitoit. Peu-à-peu il s'étoit approprié quelques brebis d'intrigue, du petit troupeau que Madame Guyon s'étoit fait.

La Ducheſſe de Mortemart, ſœur des Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, Madame de Miertin, fille de la première, mais ſur-tout la Ducheſſe de Bethune, étoient les principales ; elles vivoient à Paris, & ne venoient guère à Verſailles qu'en cachette & pour des momens, lorſque pendant le voyage de Marly, où Monſieur le Duc de Bourgogne n'alloit pas, ni par conſéquent ſon Gouverneur, Madame Guyon faiſoit des échappées chez ce dernier, & y faiſoit des inſtructions à ces Dames.

Cambrai fut un coup de foudre pour ce petit troupeau ; il voyoit l'Archevêque de Paris menacer ruine ; c'é-

toit Paris qu'ils vouloient tous, & non Cambrai, qu'ils considérèrent avec mépris comme un Diocèse de campagne, dont la résidence, qui ne se pouvoit éviter de temps en temps, les priveroit de leur Pasteur. Paris l'auroit mis à la tête du Clergé, & dans une place de confiance, immédiate & durable, qui auroit fait compter tout le monde avec lui, & qui l'eût mis dans une situation de tout oser avec succès, pour Madame Guyon & sa Doctrine, qui se tenoit encore dans le secret entre eux. Sa douleur fut donc profonde de ce que le reste du monde prit pour une fortune éclatante cet Archevêché.

Le nouveau Prélat n'avoit point négligé les Prélats qui faisoient le plus de figure, & qui, de leur côté, regardèrent comme une distinction d'être approchés de lui. Saint-Cyr, ce lieu si précieux, & si peu accessible, fut le lieu destiné à son Sacre; & Monsieur de Meaux, le Dictateur alors de l'E-

piſcopat & de la Doctrine, fut celui qui le Sacra : les Enfans de France en furent ſpectateurs, & Madame de Maintenon y aſſiſta avec ſa petite & étroite Cour intérieure ; perſonne d'invité, & portes fermées à l'empreſſement de faire ſa Cour.

Le nouvel Archevêque de Cambrai s'applaudiſſoit cependant de ſes ſuccès auprès de Madame de Maintenon ; les eſpérances qu'il en concevoit, avec de ſi grands appuis, étoient grandes ; mais il crut ne les pouvoir conduire avec ſûreté juſqu'où il ſe le propoſoit, qu'en achevant de ſe rendre, ſans partage, maître de ſon eſprit.

Godet, Evêque de Chartres, tenoit à elle par les liens les plus intimes ; il étoit Diocéſain de Saint-Cyr, & il en étoit le Directeur unique ; il étoit de plus celui de Madame de Maintenon ; ſes mœurs, ſa doctrine, ſa piété, ſes devoirs Epiſcopaux, tout étoit irréprehenſible ; il ne faiſoit, à Paris, que des

voyages courts & rares, logeoit au Séminaire de Saint-Sulpice, ſe montroit encore plus rarement à la Cour, & voyoit Madame de Maintenon longtemps, & ſouvent à Saint-Cyr, & faiſoit d'ailleurs par Lettres, tout ce qu'il vouloit.

Monſieur de Cambrai travailla à perſuader à Madame de Maintenon, de faire entrer Madame Guyon à Saint-Cyr, où elle auroit le temps de la voir & de l'approfondir tout autrement, que dans les courts & rares après-dîners, à l'Hôtel de Chevreuſe ou de Beauvilliers; il y réuſſit.

Madame Guyon alla à Saint-Cyr, deux ou trois fois, enſuite Madame de Maintenon, qui la goûtoit de plus en plus, l'y fit coucher, & de l'un à l'autre jour, mais de près-à-près les ſéjours s'allongèrent; &, par ſon aveu, elle y chercha des perſonnes propres à devenir ſes diſciples, & elle s'en fit bientôt; il s'éleva dans Saint-Cyr, un

petit troupeau tout à part, dont les maximes, & même le langage de ſpiritualité, parurent fort étranges à tout le reſte de la maiſon, & bientôt fort étranges à Monſieur de Chartres.

Ce Prélat n'étoit rien moins que ce que Monſieur de Cambrai s'en étoit figuré; il étoit fort Savant, & ſur-tout profond Théologien, il y joignoit beaucoup d'eſprit; il avoit de la douceur, de la fermeté même, des grâces; & ce qui étoit le plus ſurprenant, dans un homme qui avoit été concentré, & n'étoit jamais ſorti de la profondeur de ſon métier, il étoit tel, pour la Cour & pour le monde, que les plus fins Courtiſans auroient eu peine à le ſuivre, & auroient eu à profiter de ſes leçons; mais c'étoit en lui un talent enfoui pour les autres, parce qu'il ne s'en ſervoit jamais ſans vrai beſoin; ſon déſintéreſſement, ſa piété, ſa rare probité, étoient ſon ſeul luſtre; & Ma-

dame de Maintenon, au point où il en étoit avec elle, ſuppléoit à tout.

Dès qu'il eut vent de cette Doctrine étrangère, il fit en ſorte d'y faire admettre deux Dames de Saint-Cyr, ſur l'eſprit & le diſcernement deſquelles il pouvoit compter, & qui pourroient faire impreſſion ſur Madame de Maintenon; il les choiſit ſur-tout parfaitement à lui, & les inſtruiſit bien. Les nouvelles Proſélites parurent d'abord ravies, & puis enchantées; elles s'attachèrent plus que pas une à leur nouvelle Directrice, qui, ſentant leur eſprit & leur réputation dans la maiſon, s'applaudit d'une conquête qui lui applaniroit ce qu'elle ſe propoſoit. Elle s'attacha donc auſſi à gagner entiérement ces filles; elle en fit ſes plus chères diſciples; elle s'ouvrit à elles comme aux plus capables de profiter de ſa Doctrine, & de la faire goûter dans la maiſon: elle & Monſieur de Cambrai, qu'elle inſtruiſoit de ſes projets, triom-

phoient, & le petit troupeau étoit charmé.

Monſieur de Chartres, par le conſentement duquel Madame Guyon étoit entrée à Saint-Cyr, & y étoit devenue Maîtreſſe extérieure, la laiſſa faire; il la ſuivoit de l'œil. Ses fidèles lui rendirent un compte exact de tout ce qu'elles apprenoient en dogmes & en pratiques; il ſe mit bien au fait de tout; il l'examina avec exactitude; & quand il crut qu'il étoit temps, il éclata.

Madame de Maintenon fut étrangement ſurpriſe de tout ce qu'il lui apprit de la nouvelle école, & plus encore de ce qu'il lui en prouva par la bouche de ſes affidées, & par ce qu'elles en avoient mis par écrit. Madame de Maintenon interrogea d'autres Ecolières; elle vit, par leurs réponſes, que plus ou moins inſtruites, ou plus ou moins admiſes dans la confiance de leur nouvelle Maîtreſſe, tout alloit au

même but, & que ce but & ce chemin étoient fort extraordinaires. La voilà bien en peine, & dans un grand ſcrupule; elle ſe réſolut d'en parler à Monſieur de Cambrai; celui-ci, qui ne ſoupçonnoit pas qu'elle fût ſi inſtruite, s'embarraſſa, & augmenta ſes ſoupçons; tout-à-coup Madame Guyon fut chaſſée de Saint-Cyr, & on ne s'y appliqua plus qu'à effacer juſqu'aux moindres traces de ce qu'elle y avoit enſeigné; on y eut beaucoup de peine; elle en avoit charmé pluſieurs qui s'y étoient attachées à elle, & à ſa Doctrine; & Monſieur de Chartres en profita pour faire ſentir le danger de ce poiſon, & pour rendre ſuſpecte la Doctrine de Monſieur de Cambrai.

Un tel revers, & ſi peu attendu, l'étourdit; mais ne l'abattit point; il paya d'eſprit, d'autorités myſtiques, de fermeté ſur les étriers; ſes amis principaux le ſoutinrent; Monſieur de Chartres, content de s'être ſolidement établi

dans l'esprit & la confiance de Madame de Maintenon, ne voulut pas pousser si fort de suite un homme si soutenu; mais sa Pénitente, piquée d'avoir été conduite sur le bord du précipice, se refroidit de plus en plus pour Monsieur de Cambrai, & s'irrita de plus en plus contre Madame Guyon. On sut qu'elle continuoit sourdement à avoir du monde à Paris; on le lui défendit sous de grandes peines; elle se cacha davantage; mais sans pouvoir se passer de dogmatiser bien en cachette, ni son petit troupeau de se rassembler autour d'elle, par partie, en différens lieux.

Cette conduite, qui fut éclaircie, lui fit donner ordre de sortir de Paris; elle obéit; mais incontinent se vint cacher dans une maison obscure du Fauxbourg Saint-Antoine; l'extrême attention, avec laquelle elle étoit suivie, fit que ne la dépistant de nulle part, on ne douta plus qu'elle ne fût rentrée dans Paris,

où, à force de chercher, on ſoupçonna où elle étoit, ſur les rapports des voiſins & des myſtères, ſans leſquels cette porte ne s'ouvroit point; on voulut être éclairci. Une ſervante, qui portoit le pain & les herbes, fut ſuivie de ſi près qu'on entra avec elle. Madame Guyon fut trouvée & conduite à la Baſtille ſur le champ, avec ordre de l'y bien traiter, mais avec les plus rigoureuſes défenſes de la laiſſer voir, écrire, ni recevoir de nouvelles de perſonne. Ce fut un coup de foudre pour Monſieur de Cambrai, pour ſes amis & pour le petit troupeau, qui ne ſe réunit pas davantage.

Revenons à Monſieur de Cambrai, qu'on ne peut trop s'attacher à faire connoître. Perſonne n'eut plus de talens pour plaire : une douceur égale, une inſinuation, des grâces naturelles, & qui couloient de ſource; un eſprit facile, ingénieux, fleuri, dont il retenoit, pour ainſi dire, le canal pour

en verſer la quantité exactement convenable à chaque choſe & à chaque perſonne ; il ſe proportionnoit & ſe faiſoit tout à tous ; il avoit une figure fort ſingulière, mais noble, frappante, perçante, attirante, un abord facile à tous, une converſation aiſée, légère & toujours décente, un commerce enchanteur, une piété facile, égale, qui n'effarouchoit point & ſe faiſoit reſpecter ; une libéralité bien entendue ; une magnificence qui n'inſultoit point, & qui ſe verſoit ſur les Officiers & les Soldats ; qui embraſſoit une vaſte hoſpitalité, & qui, pour la table, les meubles & les équipages, demeuroit dans les juſtes bornes de ſa place ; également officieux & modeſte, ſecret dans les aſſiſtances qui pouvoient ſe cacher, & qui étoient ſans nombre ; leſte & délié ſur les autres, juſqu'à devenir l'obligé de ceux à qui il les donnoit, & à le perſuader. Jamais empreſſé, jamais de complimens, mais

d'une politeſſe qui, en embraſſant tout, étoit toujours meſurée & proportionnée, en ſorte qu'il ſembloit à chacun qu'elle n'étoit que pour lui, avec cette préciſion dans laquelle il excelloit ſinguliérement; l'admiration & le dévouement pour lui étoient dans le cœur de tous les habitans des pays quels qu'ils fuſſent, & de toutes les dominations qui les partageoient, dont il avoit l'amour & la vénération. Il jouiſſoit, en attendant un autre genre de vie, qu'il ne perdit jamais de vue, de toute la douceur de celle-ci, qu'il eût peut-être regrettée dans l'éclat après lequel il ſoupira toujours; & il en jouiſſoit avec une paix ſi apparente; & qui n'eût ſu ce qu'il avoit été & ce qu'il pouvoit devenir encore, aucun même de ceux qui l'approchoient le plus, & qui le voyoient avec le plus de familiarité, ne s'en ſeroit jamais apperçu.

Parmi tant d'extérieur pour le monde,

il n'en étoit pas moins appliqué à tous les devoirs d'un Evêque, qui n'auroit que ſon Diocèſe à gouverner, & qui n'auroit été diſtrait par aucune autre choſe. Viſites d'Hôpitaux, diſpenſation large, mais judicieuſe d'aumônes, Clergé, Communautés, rien ne lui échappoit. Il diſoit tous les jours la Meſſe dans ſa Chapelle, officioit ſouvent, ſuffiſoit à toutes les fonctions Epiſcopales, ſans jamais ſe faire ſuppléer, prêchoit quelquefois. Il trouvoit du temps pour tout, & n'avoit point l'air occupé. Sa maiſon ouverte & ſa table de même, avoient l'air de celle d'un Gouverneur de Flandre, & tout-à-la-fois d'un Palais vraiment Epiſcopal, & toujours beaucoup de gens de guerre diſtingués, & beaucoup d'Officiers particuliers, ſains, malades, bleſſés, logés chez lui, défrayés & ſervis comme s'il n'y en eût eu qu'un ſeul; & lui, ordinairement préſent aux conſultations des Médecins & des Chirurgiens,

faiſoit d'ailleurs, auprès des malades & des bleſſés, les fonctions de Paſteur le plus charitable, & ſouvent par les Maiſons & les Hôpitaux; & tout cela ſans oubli, ſans petiteſſe & toujours prévenant, avec les mains ouvertes; auſſi étoit-il adoré de tous.

Fénélon, uniforme dans la douceur de ſa conduite, & dans la paſſion de ſe faire aimer, ſe garda bien de s'engager dans les combats de plume, qui exerçoient alors les eſprits. Les Pays-Bas fourmilloient de Janſéniſtes, ou de gens réputés tels. En particulier, ſon Diocèſe, & Cambrai même, en étoient pleins; l'un & l'autre leur furent des lieux de conſtant aſile & de paix. Heureux & contens d'y trouver du repos, ſans un ennemi de plume; ils ne s'émûrent de rien à l'égard de leur Archevêque, qui, contraire à leur Doctrine, leur laiſſoit toute ſorte de tranquillité. Ils ſe reposèrent ſur d'autres de leur défenſe dogmatique, & ne

donnèrent point d'atteinte à l'amour général, que tous portoient à Fénélon. Par cette conduite ſi déliée, il ne perdit rien du mérite d'un Prélat doux & pacifique, ni des eſpérances d'un Evêque, dont l'Egliſe devoit tant ſe promettre, & dont l'intérêt étoit de tout faire pour lui.

Telle étoit la ſituation de l'Archevêque de Cambrai, lorſqu'il apprit la mort de Monſeigneur, l'eſſor de ſon Diſciple, & l'autorité de ſes amis.

Le Célèbre Boſſuet, Evêque de Meaux, n'étoit plus, ni Godet, Evêque de Chartres; la face des choſes étoit changée.

Le Roi en deux ou trois occaſions, depuis peu, n'avoit pu s'empêcher de louer Fénélon. Ce dernier avoit ouvert ſes greniers aux troupes, dans un temps de cherté, où les munitionnaires étoient à bout; & il s'étoit bien gardé d'en rien recevoir, quoiqu'il en eût pu tirer de groſſes ſommes, en les vendant à l'ordinaire.

dinaire. On peut juger que ce ſervice ne demeura pas enfoui ; & ce fut auſſi ce qui fit haſarder, pour la première fois, de dire ſon nom au Roi. Le Duc de Chevreuſe avoit enfin oſé l'aller voir, & le recevoir une autre fois à Chaulnes ; & on peut juger que ce ne fut pas ſans s'être aſſuré, que le Roi le trouvoit bon.

Fénélon, enfin rendu aux plus flatteuſes & aux plus hautes eſpérances, laiſſa germer cette ſémence d'elle-même ; mais elle ne put venir à maturité ; la mort ſi peu attendue du Dauphin l'accabla ; & celle du Duc de Chevreuſe, qui ne tarda guère après, aigrit cette profonde plaie. La mort du Duc de Beauvilliers, la rendit incurable, & l'altéra. Ils n'étoient qu'un cœur ; & quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vus depuis l'exil, Fénélon le dirigeoit de Cambrai dans les plus petits détails.

Malgré ſa profonde douleur de la

mort du Dauphin, il n'avoit laiſſé d'embraſſer une planche dans ce naufrage ; l'ambition ſurnageoit à tout, ſe prenoit à tout. Son eſprit avoit toujours plu à Monſieur le Duc d'Orléans. Monſieur de Chevreuſe avoit cultivé entre eux, & entretenu l'eſtime & l'amitié. Après tant de pertes & d'épreuves, ce Prélat pouvoit encore concevoir des eſpérances, & il ne les avoit pas mal placées : les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers avoient ménagé des meſures pour lui, auprès de ce Prince, & elles avoient réuſſi, de façon que les premieres places lui étoient deſtinées ; on lui en avoit même fait paſſer l'aſſurance par ces deux Ducs, dont la piété s'intéreſſoit ſi vivement à lui, & qui étoient perſuadés que rien ne pouvoit être ſi utile à l'Egliſe, ni ſi important à l'Etat, que de le placer au timon du Gouvernement ; mais il étoit arrêté qu'il n'auroit que des eſpérances. Sa foible complexion ne put ré-

ſiſter à tant de ſoins & de traverſes. La mort du Duc de Beauvilliers lui donna le dernier coup. Il ſe ſoutint quelque temps par effort de courage. Il fit un court voyage de viſites Epiſcopales ; il verſa dans un endroit dangereux ; perſonne ne fut bleſſé ; mais il vit tout le péril, & eut dans ſa foible machine, toute la commotion de cet accident ; il arriva incommodé à Cambrai ; la fièvre ſurvint, & les accidens tellement coup ſur coup, qu'il n'y eut plus de remède : ſa tête fut toujours libre & ſaine.

Il mourut à Cambrai, le 7 Janvier 1715, au milieu des regrets intérieurs, & à la porte du comble de ſes déſirs. Il ſavoit l'état tombant du Roi ; il ſavoit ce qui le regardoit après lui ; il étoit déjà conſulté du dedans & courtiſé du dehors.

Que de puiſſans motifs de regretter la vie ! Et que la mort eſt amère dans des circonſtances ſi parfaites & ſi à ſou-

hait de tout côté ! Toutefois, il n'y parut pas. Soit dégoût du monde, ſi continuellement trompeur pour lui, & de ſa figure qui paſſe & qui alloit lui échapper, ſoit piété ranimée par un long uſage, & ranimée peut-être par ces triſtes, mais puiſſantes conſidérations, il parut inſenſible à tout ce qu'il quittoit ; & uniquement occupé de ce qu'il alloit trouver, avec une tranquillité & une paix qui n'excluoit que le trouble, & qui embraſſoit la Pénitence, le détachement, le ſoin unique des choſes ſpirituelles & de ſon Diocèſe ; enfin une confiance qui ne faiſoit que ſurnager à l'humilité & à la crainte.

Dans cet état, il écrivit au Roi, une Lettre ſur le ſpirituel de ſon Diocèſe, qui ne diſoit pas un mot ſur lui-même, qui n'avoit rien que de touchant, & qui ne convint, au lit de la mort, à un grand Evêque. La ſienne, à moins de ſoixante-cinq ans, munie des Sacremens de l'Egliſe, au milieu

des ſiens & de ſon Clergé, peut paſſer pour une grande leçon à ceux qui ſurvivoient, & pour laiſſer de grandes eſpérances de celui qui étoit appellé.

La conſternation dans tous les Pays-Bas fut extrême. Il y avoit apprivoiſé juſqu'aux armées ennemies, qui avoient autant & même plus de ſoin de conſerver ſes biens que les nôtres. Leurs Généraux & la Cour de Bruxelles ſe piquoient de le combler d'honnêtetés, & des plus grandes marques de conſidération, & les Proteſtans, pour le moins autant que les Catholiques. Les regrets furent donc ſincères & univerſels dans toute l'étendue des Pays-Bas. Ses amis ſur-tout, & ſon petit troupeau, tombèrent dans l'abîme de l'affliction la plus amère.

Ce Prélat étoit un grand homme, maigre, bienfait, avec un grand nez, des yeux dont le feu & l'eſprit ſortoient comme un torrent, & une phyſiono-

mie, telle que je n'en ai vue qui y reſſemblât, & qui ne pouvoit s'oublier, quand on ne l'auroit vue qu'une fois.

Elle raſſembloit tout, & les contraires ne s'y combattoient point; elle avoit de la gravité & de l'agrément, du ſérieux & de la gaieté; elle ſentoit également le Docteur, l'Evêque & le Grand-Seigneur; ce qui y ſurnageoit, ainſi que dans toute ſa perſonne, c'étoit la fineſſe, l'eſprit, les grâces, la décence, & ſur-tout la nobleſſe. Il falloit faire effort pour ceſſer de le regarder. Tous ces portraits ſont parlans, ſans toutefois avoir pu attraper la juſteſſe de l'harmonie qui frappoit dans l'original, & la délicateſſe de chaque caractère que ce viſage raſſembloit. Ses manières y répondoient dans la même proportion, avec une aiſance, qui en donnoit aux autres, & cet air & ce bon goût, qu'on ne tient que de l'uſage de la meilleure compagnie & du

grand monde, qui ſe trouvoit répandu de ſoi-même dans toutes ſes converſations. Avec cela, une éloquence naturelle, douce, fleurie, une politeſſe inſinuante, mais noble & proportionnée, une élocution facile, nette, agréable, un air de clarté, de netteté, pour ſe faire entendre dans les matières les plus embarraſſées & les plus abſtraites; avec cela, un homme qui ne vouloit jamais avoir plus d'eſprit que ceux à qui il parloit, qui ſe mettoit à la portée de chacun, ſans ſe faire jamais ſentir, qui les mettoit à l'aiſe, & qui ſembloit enchanter, de façon qu'on ne pouvoit le quitter, ni s'en défendre, ni pas chercher à le retrouver; c'eſt ce talent ſi rare, & qu'il avoit au dernier degré, qui lui tint ſes amis ſi étroitement attachés toute ſa vie, malgré ſa chûte; & qui, dans leur diſperſion, les réuniſſoit pour ſe parler de lui, pour le regretter, pour le déſirer, pour ſe tenir de plus en plus à lui.

Si je me ſuis un peu étendu ſur ce perſonnage ; la ſingularité de ſes talens, de ſa vie & de ſes diverſes fortunes ; la figure & le bruit, qu'il a fait dans le monde, m'ont entraîné, perſuadé auſſi que je ne devois pas moins au feu Duc de Beauvilliers, pour un ami & un maître qui lui fût ſi cher, & pour montrer que ce n'étoit point merveille qu'il en fût ſi enchanté, lui qui, avec ſa candeur, n'y vit jamais que la piété la plus ſublime, & qui n'y ſoupçonna pas même l'ambition.

Tout étoit ſi exactement compaſſé chez Monſieur de Cambrai, qu'il mourut ſans devoir un ſol, & ſans nul argent.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

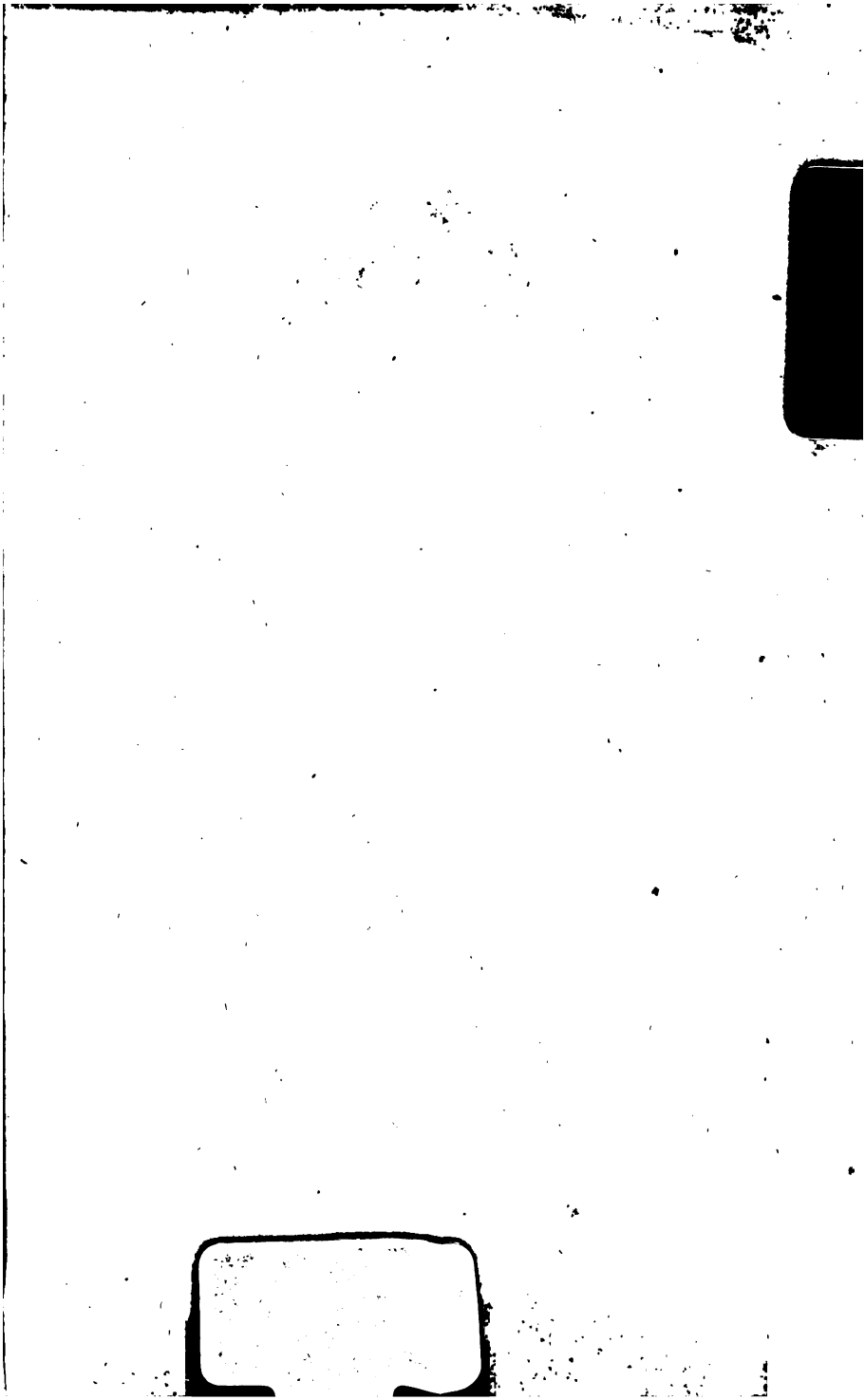
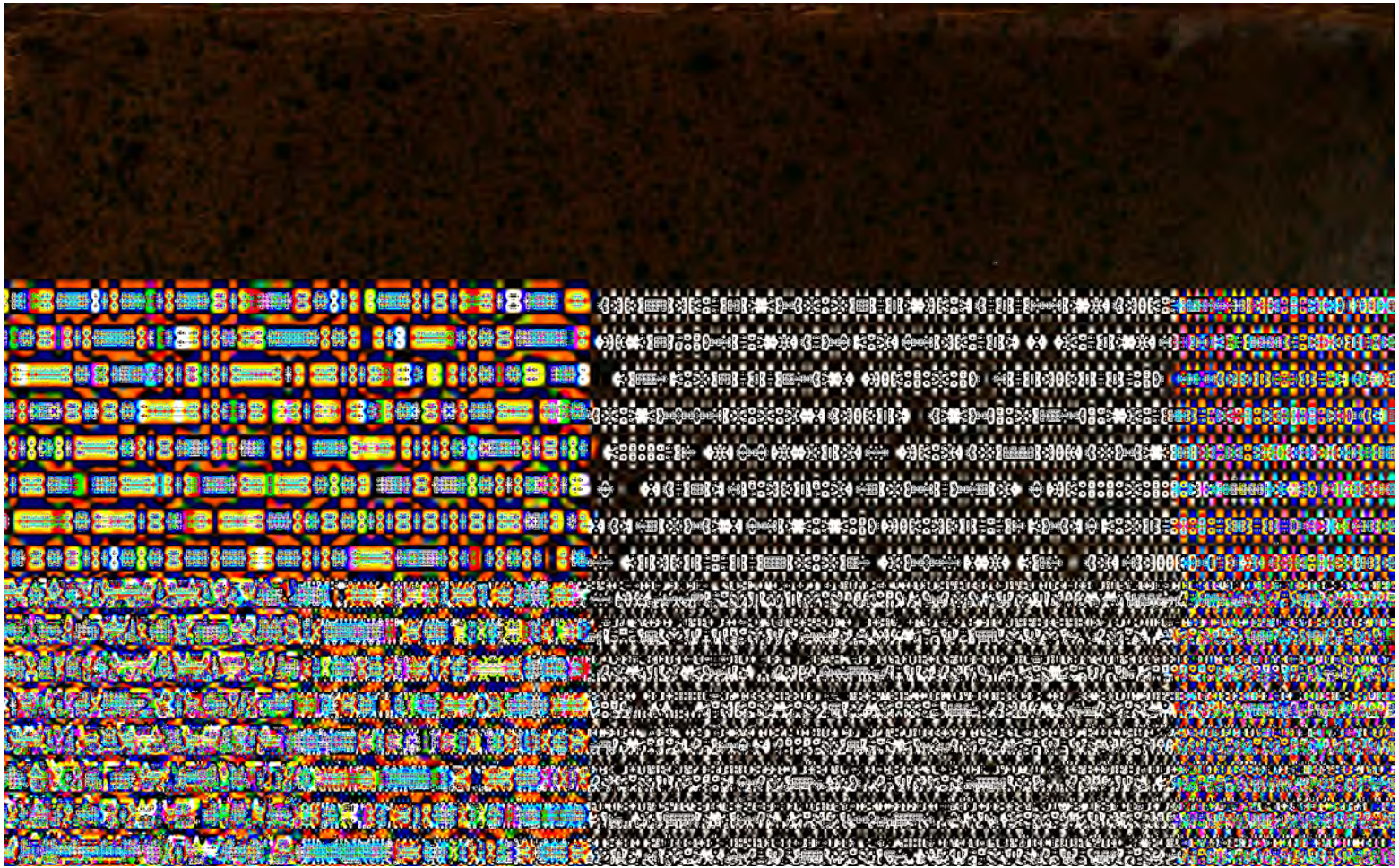
Des Matières contenues dans le ſecond volume.

CARACTÈRE de M. le Duc de Berry. . . . Page 1
Madame la Ducheſſe de Berry. . 6
Madame Henriette Anne, Princeſſe d'Angleterre, première femme de Monſieur. 11
Caractère de Mde. Charlotte Eliſabeth de Bavière, ſeconde femme de Monſieur. . . . 12
Portrait hiſtorique de M. le Duc d'Orléans, Régent. . . . 14
Trait du Duc d'Orléans, en Eſpagne. 36
Anecdotes ſur M. le Duc d'Orléans. 37

Affaire de M. le Duc d'Orléans, en Eſpagne. 41
Vie privée & publique du Duc d'Orléans, Régent. . . . 73
Réflexions ſur la mort de Mgr. le Régent, en 1723. . . 78
Anecdote ſur le mariage de Mademoiſelle d'Orléans, avec le Prince des Aſturies. . . 85
Autre Anecdote ſur le mariage de Mademoiſelle d'Orléans avec le Prince des Aſturies. . 90
Etrange conduite de la Princeſſe des Aſturies 98
Petit Bal 114
De la fameuſe Perle. 115
Portrait hiſtorique de Madame la Ducheſſe d'Orléans, femme du Régent. 116
Portrait & hiſtoire de Monſieur le Prince, fils du Grand Condé. 124
Monſieur le Duc. 150
Enfans naturels de Louis XIV. . 152
Singularités & anecdotes concernant

Madame de Monteſpan. . 158
Mort de Mde. de Monteſpan. . . 167
Dernières années de Madame de Maintenon. 168
Singulière retraite de d'Aubigné, frère de Mde. de Maintenon. . 178
La Comteſſe de Soiſſons, mère du Prince Eugène. 181
Anecdotes ſingulières ſur la Princeſſe des Urſins. . . . 185
Caractère & portrait de la Princeſſe des Urſins. 189
Première diſgrace de la Princeſſe des Urſins. 195
Ambition de la Princeſſe des Urſins. 202
Anecdote de Chanteloup. . . . 222
Seconde diſgrace de la Princeſſe des Urſins. 229
Le Père La Chaiſe. . . . 247
Portrait hiſtorique; anecdotes & ſingularités de M. de Vendôme. 253
Anecdotes ſur le combat d'Oudenarde, en 1708. 257
Mort de M. de Vendôme. . . 281

Disgrace du Maréchal de Villeroy. 263
Portrait de la Maréchale de Villeroy. 281
Fortune de M. de Villars, père du Maréchal. Anecdotes. . . . 283
Anecdotes concernant le Maréchal de Villars. 287
Portrait historique du Maréchal de Boufflers. 291
Le Maréchal de Catinat. . . . 298
Portrait historique du célèbre Fénélon. Anecdotes. 300

Fin de la Table du Tome second.

70714804